



LES LIVRES DE NATURE  
*publiés sous la direction de J. DELAMAIN*

YVONNE PAGNIEZ

# OUESSANT

PRÉFACE DE  
Mgr. BAUDRILLARD  
*de l'Académie Française*



2<sup>e</sup> édition

ÉDITIONS STOCK

Delamain et Boutelleau



OUESSANT

## LES LIVRES DE NATURE

COLLECTION DIRIGÉE PAR JACQUES DELAMAIN

F. THOMPSON SETON. *La Vie des Bêtes pourchassées.*  
St.-Ed. WHITE. *La Forêt.*  
Jacques DELAMAIN. *Pourquoi les Oiseaux chantent* (40<sup>e</sup> édition).  
Félix SALTEN. *Bambi le Chevreuil.*  
W.-H. HUDSON. *Un Flâneur en Patagonie.*  
C. G. D. ROBERTS. *Voisins mystérieux.*  
Andrée MARTIGNON. *Un Promeneur à pied.*  
Maurice CONSTANTIN-WEYER (Prix Goncourt 1928). *Clairière*  
(42<sup>e</sup> édition).  
Louis ROULE. *La Vie des Rivières.*  
A. A. PIENAAR. *Histoire d'une Famille de Lions.*  
W.-H. HUDSON. *Le Naturaliste à la Plata.*  
Henry WILLIAMSON. *Tarka la Loutre.*  
Frédéric SCHNACK. *La Vie des Pupillons.*  
Andrée MARTIGNON. *Montagne.*  
Andreas HAUKLAND. *La Saga de l'Elan.*  
Henri DALMON. *Fontainebleau, antique Forêt de Bierre.*  
Aloysius HORN. *Trader Horn. (Récits de la Côte d'Ivoire).*  
W.-D. HUBBARD. *Bong'kwé. Histoire d'un Buffle.*  
C. G. D. ROBERTS. *Goupil le Rouge.*  
Jacques DELAMAIN. *Les Jours et les Nuits des Oiseaux.*  
J. BEMER-SAUVAN. *La Mystique de la Ferme.*  
Jean ROSTAND. *La Vie des Crapauds.*  
Cilette OFAIRE. *Le San Luca.*  
Tony BURNAND. *En pêchant la truite.*  
Karel CAPEK. *L'année du jardinier.*  
William BEEBE. *Dans la jungle de Guyane.*  
Jean de BOSSCHÈRE. *Les Paons.*  
W.-N. KAZEEFF. *L'Ours brun.*  
D' G. GAUBERT. *Un canoë passe...*  
Luis TRENKER. *Les Compagnons de l'Alpe.*  
Gaston CHÉRAU. *Chasses et plein air en France.*  
Albert CONSTANT. *Anthologie des Bêtes.*  
Jean ROSTAND. *La vie des Libellules..*

### SÉRIE ILLUSTRÉE.

William BEEBE. *Sous la Mer tropicale.*  
Martin JOHNSON. *Safari.*  
Bengt BERG. *Mon ami le Pluvier.*  
Jacqueline JACOUPY. *La Transhumance.*  
La Collection LES LIVRES DE NATURE a obtenu les distinctions suivantes :  
PRIX D'ACADEMIE FRANÇAISE (*Pourquoi les Oiseaux chantent*, par Jacques DELAMAIN), 1930.  
PRIX DE LITTÉRATURE TOURISTIQUE (*Montagne*, par Andrée MARTIGNON), 1930.  
GRANDE MÉDAILLE GEOFFROY SAINT-HILAIRE de la Société nationale d'Acclimatation, 1932 (*Toute la collection en la personne de son Directeur*).  
NOMBREUSES SOUSCRIPTIONS des Ministères et bibliothèques publiques.

YVONNE PAGNIEZ

# OUESSANT

PRÉFACE DE

MGR BAUDRILLART  
de l'Académie Française.

1935

LIBRAIRIE STOCK  
DELAMAIN ET BOUTELLEAU  
7, rue du Vieux-Colombier.  
PARIS

DE CET OUVRAGE, LE TRENTE-CINQUIÈME DE LA COLLECTION LES LIVRES DE NATURE, IL A ÉTÉ TIRÉ A PART, SUR VÉLIN PUR FIL DU MARAIS 16 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 16 ET 5 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE I A V ; SUR ALFA 33 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 17 A 49 ET 10 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE VI A XV.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation réservés pour tous pays. Copyright 1935, by Librairie Stock, Delamain et Bouteilleau. — Paris.

## PRÉFACE

L'auteur de ces pages, dont je connais depuis longtemps déjà les dons brillants de l'esprit, m'a demandé de présenter *Ouessant* aux lecteurs. J'ai accepté cet agréable office ; mais, à vrai dire, une telle présentation était-elle nécessaire ? Tant de conférences applaudies, faites en France et au delà, tant d'articles remarquables sur des questions sociales ou autres l'introduisaient d'eux-mêmes dans ce genre nouveau où elle vient d'essayer sa plume. Elle a un public, des amis ; ils la suivront et entraîneront d'autres.

N'était-il pas suffisant en outre, pour se passer d'un second patronage, qu'elle eût publié son livre sous les auspices de l'auteur qui nous a appris de façon si personnelle et si charmante « *Pourquoi les oiseaux chantent* », sous les auspices aussi de cette utile et précieuse *Collection des livres de nature* qu'il dirige ? Je dis *précieuse et utile*, et ces mots solidaires : je les ai pesés.

Dans un récent article du *Figaro*, M. Paul Morand a une incidente à la fois sévère et dédaigneuse sur

l'incapacité des Français à sentir vraiment la nature : « Qu'est-ce donc pour un Français insensible à la nature qu'un narcisse, sinon une fleur jaune ou blanche, assez pareille à d'autres, qui n'éveille en nous aucun souvenir d'enfance, aucun regret d'âge mûr, aucun trouble d'éternité ! » Et au Français, il oppose l'Anglais dont le *daffodil*, première fleur qui surgit aux confins de l'hiver et du printemps emporte le rêve dans toute la poésie et la joie du renouveau.

*Utile et précieuse.* Si M. Paul Morand me semble un peu trop absolu, je crois cependant avec lui que la plupart des Français n'éprouvent pas pour la nature l'amour qui lui est dû et qu'elle sait rendre à l'homme au centuple quand il la mêle aux événements de sa vie. La nature réjouit, elle console, elle apaise, et surtout elle élève ; elle devient la confidente et l'amie du « promeneur solitaire » qu'elle initie à ses secrets. Bienfaits inestimables en tout temps, mais spécialement peut-être à notre époque, dans notre société où, plus que jamais, malheureux, nécessiteux, avide, l'homme est un loup pour l'homme. Heureux alors ceux qui, après Dieu et tout près de lui, savent demander à la création, au firmament, à la lumière, à l'ombre, à l'eau, à la fleur, à la forêt, à la colline et à la montagne, que sais-je, à l'innocence et à la candeur animales, aux « oiseaux qui chantent » par exemple, l'amitié et le rafraîchissement qu'ils ne trouvent plus parmi leurs semblables. N'est-ce pas aussi, en ce qui concerne les oiseaux, un des thèmes les plus charmants du délicieux et subtil écrivain qu'est M. Abel Bonnard ?

Il y a dans la compréhension de la nature, une part d'éducation et de contagion à laquelle contribue excellemment la collection littéraire où s'insère le livre de madame Pagniez.

*Ouessant !* J'y reviens ; mais n'est-ce point déjà un premier éloge que de l'avoir montré prenant place parmi ces livres de nature ?



Au vrai, si l'homme reçoit beaucoup de la nature, la nature lui est redevable de toute une part de sa vie. Placé au milieu d'elle, il l'a « animée » de son âme, il lui a prêté ses sentiments ; de tous ses aspects, il a fait des symboles de sa vie intérieure à lui. C'est ce que traduit en partie la définition célèbre d'Amiel : « Un paysage est un état d'âme. » Et la nature est autrement émouvante quand elle sert de cadre aux péripéties du drame humain.

Qu'on pardonne ces réflexions à un historien requis comme « préfacier » pour un livre de ce genre. Il a beaucoup voyagé dans les siècles passés ; il a beaucoup voyagé sur la terre ; il a traversé les Andes ; il a été conquis par de splendides et sauvages paysages ; combien plus complète et plus pénétrante fut l'émotion qu'éveillèrent en son âme les terres riches d'histoire et d'humanité qu'il lui fut donné de contempler du haut de l'Alhambra ou du Palatin ! Heures inoubliables !

Aurait-il besoin d'une autorité pour confirmer ce qu'il a senti, il rechercherait celle d'un grand esprit de notre temps, classé romancier pour avoir le plus souvent enfermé sa pensée religieuse, phi-

losophique et sociale sous les aspects divers de la « comédie humaine ». « Laissez-moi vous louer particulièrement, écrit M. Paul Bourget dans une préface donnée au livre de madame Paule-Henry Bordeaux : *Sur la route de Palmyre*, — laissez-moi vous louer particulièrement d'avoir compris cette grande loi de la littérature de voyage, que la description des sites doit s'achever par une évocation du drame humain. L'écrivain le plus habile n'est qu'un peintre de nature morte si des personnages ne se mêlent pas à ses paysages. » On ne saurait mieux dire.

Mais qu'on ne s'y trompe pas ! Ces personnages parfois peuvent demeurer invisibles sous leur forme proprement humaine, car il est encore une manière de suivre le conseil du romancier : c'est d'humaniser la nature inanimée ou vivante.

Que fait Rudyard Kipling dans ses récits, les récits de la Jungle par exemple, où seuls les animaux entrent en scène, — sinon prêter à ces animaux les passions, au besoin l'intelligence, bonne ou mauvaise, de l'homme ? Qu'est-ce qui nous empoigne au spectacle de la lutte fameuse qui met aux prises la mangouste et le cobra, sinon, de part et d'autre, ce courage, cette perfidie, cette bonté et cette malice dont la formule se trouve d'abord au fond du cœur humain ? Car somme toute, entre elles, les bêtes sont égales en mérite ou en indignité, — pour parler le langage des hommes. Chacune suit, soumise, aveugle, les pentes de sa nature, l'ordre qui lui a été assigné dans l'économie de vie ou de mort de la création. Mais l'homme, irrésistiblement, posé comme un éternel point de com-

paraison au centre de l'univers, en a fait, à son image, des êtres vertueux ou pervers, et c'est cela qui nous émeut quand nous regardons vivre le monde animal.

*Ouessant !* M'en suis-je vraiment écarté ? Non, au contraire. J'ai frayé le chemin pour y venir ; et m'y voici.

Ouessant : première vision avant d'arriver : un désert de pierres dans les solitudes marines, solitude bouleversée de tempêtes et de naufrages. Vision qui ne change guère une fois dans l'île, désolée et stérile, en proie à tous les vents tonnants et hurlants du large. Vous lirez la pittoresque traversée, au beau style de gabier ou de quartier-maître ; la description du bourg gris aux maisons basses, celle du cimetière maritime avec son ossuaire des disparus, celle surtout des tempêtes de suroît ; vous contemplerez non sans effroi cette nature déchaînée, cette nature dans sa force intacte et première, semble-t-il, que la science et la peine des hommes n'ont pu ni dompter, ni même, si peu que ce soit, assagir ?

C'est le livre de la mer et du vent.

Où est l'homme en tout cela ? me direz-vous, — car on ne peut compter comme personnages animateurs ces ombres de souffrance, de mort et de deuil, sans lien entre elles, qui, çà et là, émouvantes un instant, apparaissent et disparaissent. En elles ne bat pas le cœur du récit.

Ce personnage animateur, je le verrais volontiers dans l'auteur elle-même, dont l'énergie et l'endurance, osons dire le *cran*, donnent une vie

singulière à ces pages. Mais n'insistons pas. Nous pourrions lui déplaire et, plutôt qu'à sa personne, j'en suis certain, elle préfère que notre admiration aille à son art et à son œuvre. Son art ! Quelle vigueur, quel coloris, quelle variété dans l'expression ! Son œuvre : œuvre de réalité qui dépasse l'œuvre d'imagination !

C'est la nature humanisée qui vibre dans ce récit et les deux protagonistes du drame sont la mer et le vent, ou, pour mieux dire et les fondre en un seul être plus fort encore, plus indomptable : le *vent maritime*, l'immense vent maritime.

Sans doute, c'est ici la lutte de la créature humaine contre le vent, dans tout ce que cette créature essaie de soustraire à sa violence, à ses destructions : sa barque, sa demeure, son pauvre avoir, sa maigre subsistance, elle-même aussi parfois dans un corps à corps haletant. Mais l'homme et ses biens ne sont, en ces pages, que des accidents sur la route et dans les remous du vent. Le vent les dépasse en personnalité. Sous la plume de Madame Pagniez, le vent, tour à tour, souffre, il se plaint, il enveloppe, il caresse, il clame, il bondit, il est brutal, soumis, il attaque autrui, et se tourne contre lui-même et tout à coup quelques gouttes d'eau, quelques pleurs du ciel ont raison de sa force et de sa colère : bref, c'est le vent fait homme tout entier.

Écoutez ce gigantesque héros « pousser des clameurs déchirantes » ; écoutez « le gémissement sans fin du vent qui souffre dans la nuit ». « Il s'est plaint jusqu'au matin ce grand vent désolé. » Et ailleurs : « Plus que sa colère, j'éprouve mainte-

nant son immense détresse. Quelle souffrance intime le déchire, ce grand vent désolé pour qu'il coure ainsi par la lande en bonds désordonnés et se torde, et se lamente à grands cris ? Je fais halte derrière chaque pierre pour reprendre haleine et je l'écoute. Sa voix est douloureuse et profonde avec des notes sifflantes qui marquent un paroxysme et qui font mal jusqu'au fond des entrailles. »

Nous en oublions un instant, n'est-il pas vrai ? les crimes de ce vent destructeur pour ne plus penser qu'à sa tristesse et lui prêter, si j'ose dire, une âme et un tourment romantiques.

Je m'arrête. La preuve en est faite, je crois : Madame Pagniez n'a point peint ici, selon l'expression de Paul Bourget, une « nature morte ».

Son livre prendra place parmi ceux qui nous émeuvent et que nous aimons parce qu'il est le récit à travers les choses et les éléments, l'éternel et pathétique récit de la grandeur et de la misère de l'homme, dans la lutte, dans l'amour, dans la souffrance, dans le bien et dans le mal, dans la vie et dans la mort.

ALFRED BAUDRILLART.

A L'AMIRAL LEQUERRE

*J'ai tenu, mon Oncle, à vous dédier ce livre. Car — vous ne vous en doutiez pas ? — vous en êtes, pour une grande part, l'auteur.*

*Cette passion de la mer, qui m'a fait aimer l'île sauvage où l'immensité des eaux m'est apparue sous ses plus beaux, ses plus poignants aspects, c'est à vous que je la dois. Aurais-je compris, comme j'essaie d'en donner ici l'écho, ce que les flots disent quand ils dorment dans leur resplendissant sommeil, ou lorsqu'une fureur les soulève, si vous ne m'aviez fait communier à cette âme prenante, chaude comme l'amour, qui est au cœur des éléments, et qui peut chanter en nous, quand nous avons une fois surpris son secret, le plus triomphal hymne de vie ?*

*C'est cette âme, dont vous avez subi la fascination dans les grandes solitudes marines, qui vous a fait courir le monde, sur des navires qui prenaient plus d'envergure à mesure que l'âge mettait du blanc dans vos cheveux et de l'or à vos manches.*

*C'est elle encore, — cette âme que vous m'avez fait discerner dans l'océan, et passionnément aimer, — c'est*

*elle qui fit mûrir ces pages, dont le seul mérite est d'être en tous points vécut, et d'une totale sincérité.*

*Vous y trouverez, dans des mots qui ne parviennent pas à exprimer la ferveur que j'y voudrais mettre, ce culte de la mer qui remplit de tant d'effort, de sacrifice et d'ardente joie votre existence de marin.*

*Car ils ont une étrange force de contagion les sentiments auxquels un homme d'âme droite et fière a consacré toute sa vie.*

## PREMIÈRE PARTIE

### L'ÉTÉ

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### LA TRAVERSÉE

### I

Un matin pluvieux de juillet. Le vent souffle, par rafales qui s'engouffrent dans les manteaux et vous pénètrent soudain de froid et d'humidité.

Odeur mouillée des petites rues du Conquet, bordées de maisons basses, aux fenêtres jalousement closes. Un rideau liquide tombe des toits grisâtres. On entend le bondissement de l'eau sur le pavé ; et, dans les venelles qui descendent en pente vers le port, le gémissement du vent qui enfle et s'exaspère, sur la même note persistante, indiciblement triste.

Des tourbillons vous y enveloppent, chargés d'ondées et de parfums salins. Il faut lutter pour descendre.

Quelques femmes, en sens inverse, gravissent la ruelle escarpée, un panier de poisson au bras, tête basse, le châle serré sur la poitrine. Elles marchent vite, poussées par le vent, pressées d'échapper à l'averse. Et, à travers le voile de grisaille fluide où elles s'estompent, leurs coëffes blanches, ondulant au mouvement balancé de la marche, ont l'air d'un vol de mouettes qui fuiraient la tempête.

Personne sur le môle. Le vapeur d'Ouessant, qui part de Brest vers huit heures et fait au Conquet sa première escale, n'est pas signalé encore ; et les passagers qui s'embarqueront ici ce matin ne sont guère pressés de venir stationner sur ce quai sans abri.

L'eau noirâtre bat doucement le mur de la jetée, faisant tinter les anneaux de fer où s'arriment les bateaux. On voit les petites barques danser aux derniers frissons de la houle qui vient mourir dans le port. Leurs coques rondes, enduites de goudron frais, roulent d'un bord sur l'autre. On entend grincer les amarres aux coups du ressac.

Plus profond dans la courbe de l'abri, des mâts serrés se hérissent dressés d'un seul jet comme d'inflexibles volontés, parmi le mince lacis des haubans : lignes verticales nerveusement tendues, que des remous agitent avec des oscillations brutales de droite et de gauche, comme une bourrasque secoue les halliers dénudés par l'hiver.

Il faut faire les cent pas sur le pavé luisant du môle, en claquant des semelles dans l'eau, pour n'être pas saisi par le froid. Vers le large, l'Océan moutonne à perte de vue : floconnement laineux qui vient rejoindre un ciel bas et gris à l'horizon tout proche.

Dans l'angle de la jetée, très bas sous le parapet de

Pierre, je devine les allées et venues sous-marines des viviers de jonc tressé où les pêcheurs emprisonnent jusqu'au moment de la vente les crabes énormes qu'ils recueillent à foison parmi les récifs qui bordent partout la côte.

Neuf heures. Neuf coups qui s'égrènent au clocher du bourg, amortis par des nappes d'eau claquante.

On commence d'apporter sur le quai vide et ruisse-lant quelques paquets grossièrement ficelés, des sacs, des corbeilles d'osier : le fret à destination de Molène ou d'Ouessant. Ballots et caisses s'entassent à même le sol, dans la boue, sous l'averse qui délave l'encre des étiquettes, trempe les toiles... On veut croire que ces marchandises qu'apportent sur l'épaule des débardeurs ruisselants comme des tritons, et qu'ils jettent dans les flaques avec une si joyeuse brutalité, sont à l'épreuve des chocs et de la pluie !

Le quai s'anime. Des passagers vêtus de cuir ou de toile cirée, le col relevé jusqu'au nez, arrivent par petits groupes bavards, et se mettent à battre la semelle sur place, en cercle.

Survient maintenant, sur le petit escalier qui descend raide vers le port, une grande, large, rubiconde femme, dont l'opulente poitrine soutient un goret étroitement embrassé, qui grogne lamentablement. Elle descend d'un pas alerte parmi les trémoussements de sa graisse abondante, flattant de la main les oreilles flasques, le groin luisant de la petite bête, qu'elle s'efforce de rassurer par un flot claironnant de mots tendres. Derrière elle, un homme apoplectique, son mari sans doute, serrant dans ses bras un autre pourceau grognassant, emplit l'escalier d'un volume égal de panse tendue et d'aigres

criailleries. Le couple ventru, roulant comme deux cargos de fort tonnage, s'en vient au bord du môle déposer son précieux fardeau dans une barque amarrée, qui heurte doucement, au hasard du tangage, l'angle pierreux de l'embarcadère. Il disparaît dans l'escalier droit, où l'eau dégringole en cascade. Mais c'est pour reparaitre quelques instants plus tard : mêmes faces rubicondes, mêmes silhouettes épaisses et gesticulantes, portant avec un soin pieux deux gorets tout pareils, et toujours grognassants.

Dix fois, la commère et son conjoint promènent leurs rotondités de la camionnette qui stationne là-haut à l'orée de l'escalier, jusqu'au canot oscillant qui s'emplit d'un grouillement rose et d'un concert de petits cris.

Au dernier voyage, effectué par la pente dallée, glissante comme une piste de toboggan, chacun d'eux tient en laisse un gros porc attaché par la patte, et qui tire si fort qu'il leur faut descendre courbés en deux, la croupe à la remorque, à l'hilarité des spectateurs.

Sans doute est-ce là le couple géniteur, qui doit rejoindre dans la barque sa gracieuse descendance. Visiblement il n'y tient guère ; car, tout le long du trajet, ce ne sont que grognements désespérés, ruades, frottements sur le pavé de groins furibonds. Par-dessus la patte entravée, qui essaie avec fureur de se libérer, une petite queue en tire-bouchon s'agite frénétiquement, telle un signal de détresse.

C'est en vain. Les malheureuses bêtes sont poussées, traînées, portées jusqu'au bord du quai, où il faut deux hommes de renfort pour les saisir par les pattes et les jeter à la barque, pantelantes et meurtries, dans le tas effaré des petits cochons qui se mettent à crier tous à la fois, sur une note trémulante exagérément haute.

La pluie diminue. Une éclaircie s'annonce vers le large.

Voici que, derrière les nuages amoncelés, une timide clarté s'allume : il semble que le gris s'irradie, se métamorphose peu à peu en une lumière d'abord discrète, mais qui va s'intensifiant de plus en plus. Et tout à coup, une déchirure dans l'épaisse nuée, un éblouissement au travers. Un flot de soleil vient frapper le môle luisant, où mille petites flaques soudainement étincellent.

Un instant, le rideau de pluie persiste, ténu et frissonnant comme un réseau de toiles d'araignées qu'aurait mouillées la rosée du matin, et parmi les gouttelettes en diamant, un arc-en-ciel suspend ses vives rayures, d'un éclat jeune et frais comme de cristal multicolore. Certaines mâtures, vues au travers, se pavoisent soudain d'étendards bariolés : drapeaux fantômes, impalpables et charmants comme des choses de rêve.

Puis tout s'éteint. La brume, le gris. Une grande rafale de vent qui fait crier les mâts désemparés.

Mais un drame se joue là-haut. Les nuages courent en escadrons serrés, au galop de charge. Et d'un seul coup, comme un éclair en zigzag, leur masse tumultueuse se sépare ; le soleil vainqueur passe au travers, élargit la fente, balaie les nuées traînantes qui fuient à l'horizon, inonde le port, les petites maisons bâties en demi-cercle sur la falaise, le hallier des mâts où de la voile commence à s'éployer. Les lignes se précisent dans l'atmosphère purifiée. Une gaieté s'épand sur les choses. Et la demie de neuf heures, qui tinte au clocher du bourg avec un accompagnement de sonneries à répétition, a l'allégresse de ces oiseaux blancs qu'on lâchait jadis à certains jours de fête en signe de réjouissance.

Le ciel se nettoie vite. Et c'est un beau matin d'été qui se lève, frais encore, mais d'une lumineuse transparence, quand le petit vapeur annonce son arrivée par un déchirant appel de sirène.

Il entre à peine dans le port. Le seuil passé, il vire, fait lentement un tête à queue en crachant de la fumée, puis s'immobilise à quelques brasses du môle.

Alors, la barque emplit du grouillement rose des petits cochons déborde, et s'en va vers lui à force de godille. A sa remorque, une vache nage. Trois hommes l'ont jetée à l'eau tout à l'heure, d'une vigoureuse poussée, malgré les protestations véhémentes de la pauvre bête, qui mugissait, les naseaux levés, comme pour prendre le ciel à témoin de sa détresse... Les procédés d'embarquement restent ici d'une brutale simplicité. La malheureuse vache s'escrime des quatre pattes dans l'eau, s'efforçant à suivre l'embarcation où on l'a liée par les cornes. Quand son ardeur se ralentit et que son poids gêne le mouvement de la barque, un grand coup d'aviron sur l'échine la rappelle au sentiment de ses devoirs.

Pour les passagers à deux pieds, une vedette automobile les vient cueillir au seuil de l'embarcadère, et les mène en quelques instants à la coupée du navire, où les matelots les hissent sur le pont à force de bras.

## II

Grincement aigu du cabestan qui remonte l'ancre.  
Bruits de chaînes. Rauques commandements du capi-

taine qui s'agite sur sa dunette en claquant des sabots... Un rude homme, ce capitaine, avec son foulard serré sous le menton et son béret crânement posé sur l'oreille ! Vrai type de marin breton, énergique et râblé, qui a promené ses épaules trapues, son visage hâlé par les embruns à travers tous les océans du monde, avant de venir « prendre ses invalides », comme il dit, dans ce coin de mer qu'il parcourt deux fois la semaine, dont il connaît les fonds accidentés, et chacun de ces dangereux rochers à fleur d'eau qu'il évite d'un coup de barre, avec l'instinct sûr que donne une longue expérience.

Étrange traversée, du Conquet à Ouessant !

Jamais je n'aurais imaginé qu'on pût naviguer parmi tant de récifs.

Depuis la pointe de Kermorvan, qu'on double au sortir du Conquet, et qu'affouille à la racine la courbe profonde de l'anse des Blancs Sablons, jusqu'au roc nu de l'île de l'Épouvante, ils emplissent toute la mer... Ce ne sont, à perte de vue, que dos bombés, couleur de basane, blocs droits, chapelets de pierres brutes étalées à fleur d'eau, toutes noircies par le varech ou les intempéries. On dirait qu'en ce point extrême du monde où finit toute terre, un dieu a jeté dans l'Océan une poignée de cailloux gigantesques qui se sont éparpillés au hasard.

Le petit vapeur se glisse au travers, en sinuant, d'une allure prudente. Parfois le défilé est si étroit que les blocs de pierre frôlent sa coque à la fois à bâbord et à tribord. Et quand la mer est calme et transparente, on devine, en se penchant au-dessus du bastingage, d'autres rochers aigus dans les fonds, et des pylônes droits dont n'émerge que la fine pointe, rendue visible souvent par un goéland qui s'y pose en ramenant ses ailes, tout éclaboussé par les remous d'écume que font, en se

jouant, les petites vagues capricieuses, dès qu'on donne un centre immobile à leurs ébats.

On frémit de penser à ce que serait une erreur de pilotage dans ces passes dangereuses où la route tracée ne peut varier d'un fil, où quelquefois — par exemple entre les Tourelles du Lièvre et du Cromik — la seule voie navigable ne prévoit qu'une épaisseur d'eau de quarante centimètres entre la quille du navire et la tête des rocs de fond.

Entre l'extrême côte bretonne et Ouessant, quelques flots s'étirent : rocs désolés que recouvre un mince pelage de gazon, et dont les côtes plates, à peine élevées au-dessus des flots, dessinent d'étranges silhouettes.

Voici Béniguet, que creuse une vaste plage en arc de cercle, semée d'un cailloutis gris. A quelque distance en arrière, la Chaussée des Pierres Noires tend sa terrible ligne de récifs que signale un phare. C'est dans ces roches meurtrières que le lieutenant Mage, l'explorateur du Niger, vint s'engloutir avec son navire, la « Magicienne », pendant une effroyable nuit de tempête...

Et voilà Quémènes, d'où montent des fumées de goémon que le vent tord et déploie en longues écharpes ondoyantes. Trielen, la Trifourchue, qui pose sur l'eau ses trois doigts en crochets ourlés d'un trait d'écume. Et là-bas, en avant de nous, l'île de Molène, vers laquelle nous mettons le cap, dont les maisons lépreuses, sous leurs toits écrasés, font penser de loin à d'énormes cloportes agrippés au rocher.

Entre les masses gisantes des flots à demi déserts s'épand en ordre dispersé la sinistre garde des roches noires : toutes pareillement immobiles, cernées de petites lames brisantes qui leur font courir des frissons

d'écume dans le dos, et meurent à la base dans le même glauque clapotis.

A mesure que nous avançons, il en surgit de partout. Elles nous entourent de leur cohue funèbre : bêtes dressées, tendues pour l'élan ; corps ramassés dans un bond qui s'achève ; animaux géants sculptés dans du marbre noir, qui s'étirent paresseusement sous la caresse des vagues ; — et ceux qui se cabrent à la lame, le nez blanchi d'écume ; et les durs poitrails qui s'offrent aux coups du ressac ; et les mufles levés qui hurlent silencieusement à la mort !

J'ai fait maintes fois cette traversée, dans le chaos des roches éparses. Je les ai vues battues par les tempêtes, ensevelies sous des flocons blanchâtres qu'agitait sans fin un mouvement giratoire. J'ai vu la mer en furie les absorber toutes, projetant à des hauteurs vertigineuses une colonne vrombissante pour marquer la place de chacune. Jamais elles ne m'ont donné cette impression poignante, comme l'angoisse d'un autre monde, que j'ai ressentie pour les avoir vues un matin de lumière, leurs sombres silhouettes si nettement dessinées dans la transparence de l'atmosphère.

Ce semis de pierres mortes, dans le bleu miraculeux du ciel et de la mer. Ce désordre de monstres figés, qui ont gardé dans une immobilité effrayante toutes les attitudes d'une vie tumultueuse.

Ils mènent le sabbat autour de nous. Ils nous enveloppent de leurs cercles magiques. Il semble que tout est mouvement désordonné, débordement d'énergies violentes... Et rien ne bouge ! Cet incommensurable silence !

Vision instantanée, et désormais fixée, d'une réalité effervescente. Cliché coupé dans le vif de l'être, et qui

vous saisit d'un trouble étrange, partagé que vous êtes entre la stupeur de cette vie suspendue, et l'effroi de voir s'achever le geste commencé... Tourner à nouveau, dans un délire fou, la danse infernale des blocs prêts à bondir.

### III

Nous approchons de Molène. On distingue maintenant, sur une petite éminence, chacun des cubes gris qui constituent le bourg, et que domine le solide clocher de l'église, de la même couleur grisâtre, indiciblement triste.

Tout ici est désolé : la côte hérissée de récifs ; les longues traînées que trace sur le rivage la sombre floraison du varech, qui tapisse à foison les cailloux que la marée découvre ; les galets couleur de plomb qui s'écroulent dans la mer à la pointe de l'île, là où les flots rongent incessamment le roc décharné. Triste aussi, infiniment, le dos bombé de la lande qui s'étale pesamment au soleil, couverte d'un pelage ras. Nulle verdure n'en égale l'austère nudité : pas un rameau jeune, pas une touffe de fleurs. Les saisons passent ici toutes pareilles. Une nuance du gazon différencie l'été de l'hiver, et le souffle plus âpre du vent au temps des froids, et la brûlure du soleil dans les beaux jours...

Comme nous entrons dans la baie largement ouverte que décrit la côte méridionale de l'île avec l'îlot qui la prolonge, le « Lédénez », — dans le parler breton : roche déserte tapissée de mousse, — nous jetons aux quatre vents du ciel le cri désespéré de la sirène.

Alors, c'est sur le pont le branle-bas du mouillage. Coups de sifflet. Ordres jetés dans le vent. Claquements précipités de sabots. Grand fracas de chaînes qui s'entrechoquent et grincent dans les poulies.

A terre, des silhouettes noires, comme de grosses fourmis, dévalent vers le port, où quelques barques de pêche se balancent à l'ancre, à l'abri d'un petit môle. Et vite, plusieurs canots se détachent du rivage ; ils viennent à nous à grande force d'avirons ou de godille. Dans l'un, quelques îliennes en cape noire, un pêcheur endimanché se tiennent accroupis : en tout quatre ou cinq passagers. On ne navigue guère d'une île à l'autre.

Les embarcations qui suivent, toutes vides, viennent accoster à la coupée après que les ancres ont été mouillées.

Et parmi les rires, les jurons, les cris joyeux qui vont et viennent de haut en bas, de bas en haut, comme rejetés par des raquettes, les colis les plus hétéroclites volent du pont du bateau aux petites coques dansantes qui s'agitent en dessous.

Ce sont d'abord les sacs plombés de dépêches, quelques paniers de légumes, des poulets vivants.

Les charges trop lourdes sont saisies par la grue. On les voit se balancer avec une sorte de solennité entre le ciel et l'eau : longs faisceaux de planches, sacs de charbon, qui oscillent indéfiniment comme hésitants, dans une lente descente maladroite, et tout d'un coup s'abattent dans les embarcations, que leur poids fait pencher, presque à chavirer.

Ah ! voilà les petits cochons, c'est ici qu'on les débarque.

Je les aperçois suspendus à bout de bras par-dessus bord, qui par la patte, qui par l'oreille, voire même par

la peau grasse du dos qui glisse dans les doigts. Les matelots s'en sont emparés, comme de jouets piaillants et gesticulants ; et, en riant à gorge déployée, ils les jettent au pitoyable acquéreur que je vois fulminer en bas dans sa barque, qui jure, sacre, fait gicler des jets furieux de salive dans l'eau qui vient lécher l'étrave à grands coups de langue.

Là-haut, sur la dunette, le capitaine s'agite. Il hurle un ordre ; fouaille son équipage, d'une voix qui mord comme une cravache ; joue frénétiquement du sifflet.

« Hallo ! Jean-Marie, un coup de main par ici ! »

Le moussaillon bondit, le visage et les mains noircis d'huile. A quatre pattes au bord du panneau de la cale, il dégage d'un tournemain la chaîne de la grue qui s'était embrouillée.

« Attention, là-bas ; faites place. »

Sur la plage arrière, les passagers de seconde : bérets enfoncés, coiffes blanches qui battent en désordre, se pressent autour de la malheureuse vache qu'on vient de ceinturer d'une sangle pour la débarquer.

Un fou rire dans l'assistance. La bête s'est enlevée, perdant pied des quatre pattes. Suspendue au crochet de la grue, qui se met à tourner et la balance au-dessus des flots, elle beugle lamentablement, le museau entre les pattes. Puis elle se révolte. Elle trépigne dans le vide, virant sur place, agitant ses sabots fourchus.

On la voit descendre en spirale. Et lorsque d'un grand : *Floc !* elle tombe lourdement dans l'eau qui fait des remous autour d'elle, une gaieté secoue les bérets étroits, les coiffes tournoyantes qui voltigent à la débandade avec des coups d'ailes fous.

Maintenant, le crochet s'en revient vide, ballottant au

bout de sa chaîne. Entre deux crêtes légères de mousse, on aperçoit quelque temps le dos mouillé de l'animal, que l'eau recouvre à chaque instant, et son front cornu qui se hâte vers la rive.

« Bon voyage !

— Eh, dis donc, est-ce que la goutte n'est pas salée ? »

Les quolibets bondissent comme des balles, des gens d'en haut, accoudés au bastingage, à ceux d'en bas, campés droit dans leurs coquilles de noix, et qui maintiennent leur équilibre par une simple flexion des genoux.

Interpellations. Jurons. Rires en cascades qui élargissent des faces, couleur de brique, toutes déformées par la fluxion unilatérale de la chique.

« Quand c'est que tu viens à la grande terre ?

— Jésus, Maria ! C'est que la pêche n'est point bonne ! Les pieuvres sont sur la côte. Seulement trois homards la nuit dernière, dans les casiers... Chienne de vie ! »

Les autres parlent en breton. Je ne saisis que de rudes syllabes, dont la consonance seule est expressive.

Un coup de sifflet.

« Hallo ! les trainards ! On appareille. »

Une barque vient de doubler la crête du môle. Elle se dirige vers nous. C'est un misérable youyou, noir de goudron frais. Noirs aussi sont les deux passagers qui le montent : des prêtres. Le curé du bourg ramène un confrère venu le visiter. Une soutane s'épand dans le fond du canot ; l'autre s'éploie toute droite à l'arrière, balancée au mouvement de la godille... On dirait, tout ce noir flottant, un cercueil à la dérive où deux cormorans se seraient posés : l'un au repos, enveloppé dans

ses ailes ; l'autre prêt à l'essor, et s'essayant au vol.  
« Allons, dépêche. »

Le capitaine attend, le sifflet au bord des lèvres, pour commander l'appareillage.

Déjà l'hélice vibre. Dans les remous qu'elle fait, la barque funèbre, toute proche maintenant, sautille comme une escarpolette. Le prêtre debout s'escrime sur son aviron, les bras tendus, lançant l'esquif à grands coups de reins. D'un seul bond, son passager, relevant sa soutane jusqu'aux genoux, a sauté à la coupée. On le salue à la ronde. C'est le curé d'Ouessant, ancien aumônier militaire : un solide gaillard, jeune encore, qui porte crânement un béret basque sur ses cheveux drus, et un ruban écarlate à la boutonnière.

De nouveau, la sirène a hurlé son douloureux appel de fauve aux abois. Le bateau vire lentement. Les petites barques s'éloignent. Dans l'étroit canal qui sépare Molène de son « Lédénez », j'aperçois, quelques minutes encore, une charrette de goémonier qui plonge jusqu'au sommet des roues. Le cheval lutte contre le courant, avec de l'eau jusqu'au poitrail.

Bientôt l'attelage n'est plus qu'un point noir qui va s'effaçant parmi des remous légers d'écume. Les frêles coques qui nagent vers le môle sautillent comme des moustiques sur un étang. On ne distingue plus, au bord de la cale, le mince fourmillement des vivants jetés sur ce roc sauvage comme dans une prison cerclée d'eau.

L'île retombe à sa grande solitude marine, avec ses maisons vite confondues en un bloc de grisaille, sa lande jaunie qui absorbe silencieusement le soleil, parmi sa ceinture éclatante de flots couleur d'azur, que ponctuent les pointes sombres des récifs.

## IV

Nous avons quitté, maintenant, l'abri des îles. De nouveau, la ronde des pierres tourne autour de nous.

Elles se font plus menaçantes, plus sinistrement noires, à mesure que le soleil monte au zénith, dardant des rayons presque verticaux qui les enveloppent de feu. La mer saute entre elles, doucement, comme en se jouant. Balancées au gré de sa fantaisie, les bouées qui marquent de dangereuses roches sous-marines vont et viennent comme des pendules dérégées. Sur la balise des Nambliou peinte en rouge, et haute comme un réverbère, un cormoran s'est posé, visible de partout, telle une enseigne.

On sent à peine, sur le pont du bateau, les oscillations capricieuses du flot. Nous avançons lentement, d'une allure régulière et toujours sinueuse, à cause de ce semis de roches dans lesquelles il nous faut évoluer.

Nous laissons à tribord l'îlot de Balannec : entassement de pierres bizarrement taillées, où il semble qu'aucune vie ne pourra jamais s'accrocher.

A quelques encâblures au nord, la petite île de Bannec, aussi désolée, vide et nue, s'isole farouchement dans sa ceinture de rocs.

Des compagnies d'oiseaux de mer tourbillonnent au-dessus des récifs déserts. De loin, le concert innombrable de leurs cris se fond en un agaçant crissement de limes.

Il n'y a plus un nuage au ciel.

« Les vents remontent, dit le capitaine, qui hume en reniflant la brise de mer. Les voilà presque à l'est. C'est décidément le beau temps. »

De fait, l'air est transparent comme un pur cristal.

La Côte d'Ouessant se précise devant nous. Elle s'étale toute proche maintenant, depuis le Stiff à l'est, dont le phare trapu se campe au sommet des hautes falaises, jusqu'à l'extrême pointe de Porz Goret, qui, du côté de l'ouest, vient mourir au ras des flots, et se prolonge en un troupeau de noirs récifs égaillés parmi les lames brisantes. Quelque part sur la pente, le phare de Créac'h regarde de son grand œil de verre, par-dessus une bosse de terrain qui le cache aux trois quarts. On ne voit sous la lanterne qu'une faible portion de sa tour puissante, badigeonnée de bandes alternativement noires et blanches, et qui là-bas, sur l'autre côte, monte sa garde, sentinelle vigilante, face à l'Océan grand ouvert.

Combien désolée, cette première vision de l'Île de l'Épouvante, enveloppée cependant de la gloire du soleil, et des splendides reflets d'une mer idéalement bleue !

La ligne morne de son dos s'enfle et s'allonge, masquant tout un segment de l'horizon. Ligne nette, sans hachure, qui dessine le profil nu de la lande, dont l'étendue jaunâtre va s'inclinant, de ce côté de l'île, sans une maison, sans un arbre, jusqu'aux rudes assises de pierre que vient battre le flot, et que des siècles de tempêtes ont affouillées, creusées de cavernes béantes, hérissées d'une forêt de pointes et de couteaux tranchants.

On dirait, ces prés décolorés et leur socle de roche brute, un désert de pierres et de gazon velu dans les

solitudes marines. Ou bien quelque cimetière insulaire qu'aucun vivant ne visiterait plus, que veilleraient seules, dans l'immensité vide de la mer et du ciel, deux lanternes des morts : une blanche pour ceux qui s'en furent tout droit au paradis ; l'autre lugubrement striée de noir pour les âmes en peine qui vont rôdant la nuit, avec l'âpre souffle de la mer, dans les herbiers trempés de sel.

Elle est infiniment triste parfois, l'étendue vide de la mer.

Au loin, cependant, je distingue à présent, par delà les têtes de roches noirâtres qui émergent toutes ruisellantes comme des crânes de nageurs, quelques voiles qui se gonflent aux risées. Seule note vivante, ces ailes blanches et rouges grandes éployées avec les vols en spirale des hirondelles de mer, qui viennent coiffer les mornes écueils de l'essaim palpitant de leurs petites vies tourbillonnantes, tumultueuses, tout embaumées d'un parfum d'aventure, de libres horizons et d'écume salée.

A quelque distance à bâbord, on signale un bouillonnement laiteux autour d'une bouée : les récifs des Pierres Vertes, de funeste mémoire. Il y a trente-cinq ans, le paquebot anglais « Drummond-Castle », qui venait, ô dérision, du Cap de Bonne-Espérance, s'y perdit corps et biens avec trois cents passagers et cent hommes d'équipage. Un pêcheur d'Ouessant sauva le lendemain un seul naufragé qui, toute la nuit, s'était cramponné à une épave. On raconte que chaque marée, pendant une semaine, apportait à la terre sa cargaison de cadavres ; et qu'au large des îles on voyait flotter des corps de noyés, que leurs ventres ballonnés soutenaient sur l'eau comme des bouées.

Que de drames semblables ils ont vus, ces rochers, dont la foule hostile nous enserre !

On se souvient des grands naufrages, des catastrophes qui, engloutissant des centaines de vies humaines, ont ému le monde entier. Mais, dans ces parages de la mer bretonne qui, parmi la grande jungle marine, représentent les coins les plus giboyeux, qui dira jamais les prises furtives de l'Océan : les petites barques happées sournoisement dans les pièges de roches ; la plongée sinistre, dans les nuits de tempête, des voiliers errants aux ailes arrachées ; le choc des minces coquilles qui éclatent comme une noisette sous la pince, contre un roc brusquement surgi d'une brume traîtresse ?

Des pêcheurs ne rentrent pas, le soir, aux fies.

On les attend. On espère. On s'angoisse. Des cierges brûlent devant la « Notre-Dame », sous la voûte moisie de l'église.

Et puis, un jour, on voit flotter à la dérive une coque retournée. On trouve un sabot sur la plage, que la marée a déposé. Parfois un corps méconnaissable, qui n'a plus de nez, ni d'oreilles, ni d'yeux ; un visage rongé jusqu'au brillant de l'os par la vermine à carapace qui grouille dans les bas-fonds de la mer. Souvent on ne voit rien. Le silence ensevelit à jamais la proie de l'Océan.

Une croix de proëlla dans le coffret de l'église. Un nom sur une plaque au cimetière, avec la mention « péri en mer ». Seules traces d'un drame obscur qui se répète maintes fois chaque année, dans ces eaux maudites que hantent de brusques tourmentes, des nappes de brume, parmi les dangereux courants et les lignes dentelées de récifs qui serrent leurs prises comme des mâchoires.

Comme nous atteignons la pointe Nord de Bannec,

que le flot couvre à chaque enflure de la vague comme l'étrave d'un navire surchargé, notre vapeur se met brusquement à tanguer.

Des vallées liquides se creusent sous sa proue. Nous glissons des pentes rapides, gravissons d'un élan le dos moiré des lames, pour descendre et remonter encore, parmi ces chaînes tremblantes de montagnes d'eau, dont le panorama, autour de nous, se renouvelle sans cesse en restant indéfiniment le même. Éternelles levées, d'un vert glauque sur le flanc qui nous regarde, couronnées à la cime d'un tremblement doré, et dont le revers se fait d'un noir luisant de houille quand nous hésitons une seconde sur la crête avant de plonger.

Le courant du Fromveur nous a saisis, happés par ses milliers de tentacules, dont la prise est glissante, et cependant irrémédiable. Il nous secoue avec une violence contenue qui laisse deviner la fureur de ses brusques déchaînements.

Le courant porte à l'ouest en ce moment. Sa formidable poussée frôle toute la côte sud d'Ouessant, dont il a pendant des millénaires poli et sculpté la base de roc. Il déferle vers notre flanc de tribord, poussant des masses d'eau qui roulent, se gonflent, grondent sourdement. Toute la mer est mouvante autour de nous. Dans son flux tourmenté, les phares de Men-Tensel et de la Jument sont deux bornes immobiles, l'une à l'est, l'autre à l'ouest.

Vers Men-Tensel, c'est du bleu qui bouge, — un bleu froid, glacé de reflets d'argent. A mesure qu'il s'approche de nous, il se dénivelle ; des reliefs s'accusent ; des monts transparents se haussent dans l'éblouissante lumière ; et tout à coup, c'est un panorama alpestre taillé dans du cristal bleuté.

Quand nous sommes dessus, cependant, nous sentons bien qu'elles sont vivantes, ces échinés liquides qui se courbent et s'étirent, et nous soulèvent d'une cambrure puissante... Elles fuient vers l'ouest, où rampe jusqu'à l'horizon la grande houle aux dos lustrés, toute parcourue de frémissements, et que secouent des sursauts brusques.

Nous prenons la même direction, longeant maintenant, à peine plus loin qu'un jet de pierre, la côte méridionale de l'île, qui revêt, dans le soleil avivant de midi, une couleur de savane brûlée. Nous avons vent arrière, et le bercement de la vague est devenu lent et doux. Encore quelques coups de tangage, en face du phare de la Jument, cramponné à son roc, au centre de grands remous de lames. Nous passons tout près, presque à le toucher. D'énormes langues d'eau viennent lécher sa base, s'étirent haut sur la paroi, avec un grand bruit de succion. Là-haut, perché sur le balcon extérieur, comme un goéland sur un roc battu des flots, le gardien nous salue de son mouchoir, en poussant un bizarre cri d'oiseau, très aigu, qu'intensifie sa main roulée en porte-voix.

Étrange vie que celle de ces grands solitaires de la mer !

Je me souviens d'un rude vieillard, que j'ai connu à Ouessant, où il finissait ses jours. Il avait le poil décoloré, comme certaines algues gélatineuses qu'on voit par transparence dans les trous de roche ; et son regard couleur d'eau semblait tourné vers l'intérieur, par habitude des longues méditations silencieuses. Il me dit les séjours de huit, dix semaines, qu'il fit à maintes reprises, avec un seul compagnon, dans ce phare de la Jument, coupé par les intempéries de toute relation avec

la terre. La tempête faisait rage autour d'eux. Quand le vent atteignait son extrême violence, ils sentaient le phare osciller. Maintes fois, ils souffrirent de la faim et de la soif, quand la tourmente se prolongeait plus qu'à l'ordinaire.

Et il arriva qu'une nuit de cauchemar — le vieillard tremble encore quand il en parle — une lame monstrueuse surgie de la mer démontée qui frappait à coups sourds et puissants de bélier, une lame dont la crête enneigée d'écume semblait presque toucher le balcon du phare, l'ébranla si fort en tombant d'une masse sur le fût oscillant, que celui-ci se fendit du sommet à la base. Les gardiens perçurent la fêlure. Et durant trente-six heures que se prolongea la tempête heureusement décroissante, ils guettèrent à chaque minute le coup de mer qui viendrait achever la brisure, jeter bas le lanternon de verre où tous deux veillaient, crispés dans l'horrible attente. Quand on put les relever, et réparer d'urgence le phare qui menaçait ruine, on crut pendant quelques jours qu'ils allaient perdre la raison.

## V

Nous avons doublé la Pointe de Porz Goret, qui dessine, avec la Pointe de Pern en face, aussi effilée et rocheuse, la porte d'azur de la baie de Lampaul.

Tapi dans le bleu rayonnant de l'ouverture, un énorme rocher nous accueille : le Youch'Korz, au nom rugueux comme son dos de granit hérissé d'aspérités, dont le soleil vertical accuse les reliefs gris et les trous d'ombre.

Nous nous engageons dans le chenal étincelant de lumière, entre le flanc tailladé du roc immense et le promontoire frangé d'écueils.

La baie s'ouvre devant nous, merveilleusement bleue, encerclée de landes pâles. La mer est haute, encore, car le jusant vient à peine de s'établir, et les récifs sont couverts. De rapides petites rides courent sur toute la surface miroitante et à chacune le soleil accroche un lampion. Féerie de scintillements fragiles ; fête dansante de lumières.

Comme nous approchons du môle, nous discernons au sommet des rochers qui le dominent, dans la clarté pure où elles se profilent nettement, des silhouettes qui guettent, tournées vers le large. Iliennes aux jupes claquantes, sombres comme des oiseaux de nuit, avec deux petites ailes qui battent derrière la tête. Dans leur groupe endeuillé, le corsage rouge d'une fillette jette une note de fanfare.

Elles viennent ainsi à chaque courrier, deux fois la semaine : les unes pour attendre un parent, un ami ; les autres par pure curiosité, en manière de flânerie, ou peut-être pour respirer comme une bouffée du parfum de la grande terre. Car c'est leur seul lien avec le monde, ce petit vapeur dont la fumée lointaine les fait courir, du seuil étroit de leurs masures, jusqu'à ces roches surplombantes où elles se tiennent toutes droites, le regard fixé, par-dessus l'horizon d'eau, vers le continent qu'elles n'ont fait qu'entrevoir, le plus souvent, et qui garde pour elles le charme plein de mystère et d'attrait des choses inconnues.

Elles nous saluent maintenant, en agitant leurs mouchoirs. Et, sur leur piédestal ventilé, ces petits foulards blancs, leurs amples jupes, les noirs rubans de leurs

coëffes, toutes ces choses battantes et frémissantes font penser à je ne sais quels étendards éployés en plein ciel...

Tandis que la machine stoppe, et que les canots qui vont nous débarquer s'éloignent de la rive, suivis du mince sillage en filigrane que trace dans l'eau le mouvement d'hélice de l'aviron, midi sonne au clocher du bourg : douze coups cristallins, dont chacun se détache comme une goutte d'eau.

Et tout de suite c'est l'Angelus. Un envol de cloches. Sons ailés, purs comme l'atmosphère où ils s'éparpillent.

Et ce soleil qui fait danser des étoiles sur l'eau ; cette aubade des cloches ; la fine guipure du clocher transpercé de lumière, au centre des landes d'or vert ; et, sur ce roc dépouillé, le noir profil des femmes qu'enveloppe magnifiquement la caresse du vent... Ce mélange de joie jetée dans l'espace et de mélancolie pénétrante, c'est déjà toute l'âme de l'île au charme rude et doux, et secrètement attirante. Lambeau de sol rocailleux perdu dans l'Océan, dont les hommes s'envolent, attirés par l'horizon lointain comme ces oiseaux errants qu'on voit tout alentour raser les flots ; où les femmes, toute leur vie, attendent et se souviennent, les yeux et le cœur tournés vers la mer, qu'elles aiment aveuglément, comme de sauvages amantes, avec passion et avec effroi.

## CHAPITRE II

UNE CAPITALE EN MINIATURE — SOLITUDE DE PERN

### I

Un sentier en pente raide et glissante, et taillé rudement dans le roc, mène en quelques instants de la dalle humide où viennent accoster les barques à une maison grise qu'entoure une grille un peu rouillée, et qui, juchée au sommet d'un haut promontoire, tourne vers la baie les quatre fenêtres de sa façade. C'est là le « Grand Hôtel », le palace de l'endroit ; accueillant du reste avec ses grands lits de bois désuets aux courtines soigneusement blanchies, et ses multiples napperons de guipure jetés sur les tables et les cheminées.

L'arrivée du bateau, en été surtout, suscite toujours une vive animation dans la salle à manger un peu triste, au plafond bas, dont les fenêtres n'encadrent qu'un étroit horizon de gazon ras, et qu'emplit vite le flot des voyageurs. Des plats circulent, portant des homards écarlates et des monceaux de coquillages,

parmi la joie bruyante des touristes à l'étape et les échos du bar où, de l'autre côté d'un étroit vestibule, des matelots, déjà, viennent choquer leurs verres en plaisantant avec les servantes.

Au sortir de la salle enfumée, pleine d'ombre et de bruit, me voici bien vite rendue, à quelque cent mètres du promontoire gazonné, dans la rue principale du bourg. Elle n'est guère plus large qu'une carriole de campagne ; les véhicules sont rares du reste dans l'île, et il se passe bien des jours sans qu'on entende, dans les calmes ruelles, le trot d'un cheval.

Le réseau serré des solides maisonnettes en forme de bastions nous protège des vents du large. Le soleil de ce début d'après-midi tape droit sur le sol inégal où des roches affleurent. Quelques chiens s'ébrouent avec des marmots sales dans la chaleur pénétrante qui semble intensifier l'odeur du goémon venue des criques toutes proches, et qui s'épand par nappes, avec des brises salées accourues du large. Une troupe joyeuse d'enfants s'en va vers l'école, cahotant, se bousculant, avec des rires et des cris, et, à mon adresse, des coups d'œil mi-curieux, mi-narquois.

Me voici sur la grand'place du bourg. Tout est en miniature dans cette capitale qui compte un peu plus de deux cent cinquante habitants. Il y a bien dix pas de l'église de pierre déjà verdie, dont le clocher à jour monte très droit dans le ciel, jusqu'aux villas aux perrons blancs garnis de touffes de fleurs, qui font face au porche, tournées vers le levant. Les demeures les plus cossues du pays se sont réunies pour la plupart dans ce coin abrité que favorise le soleil. Elles ont un aspect plus gai que les pauvres logis des ruelles, grâce au badiageon blanc qui avive souvent leur façade, et aux cor-

beilles fleuries des fenêtres garnies de rideaux transparents ; mais leur forme est la même, carrée, trapue, comme agrippée au roc pour résister aux assauts des tempêtes.

La place est presque déserte à cette heure où les ménagères sont absorbées par les travaux de leur intérieur. A peine une flienne en contemplation devant les étalages qui bordent un côté du quadrilatère irrégulier : quelques pièces d'étoffe, une coëffe brodée, des chaussons de couleur vive pour bourrer les sabots, entrevus à travers les vitres à croisillons d'étroites fenêtres. Quelques oiseaux s'ébattent devant le seuil dallé de l'église, dans un peu de poussière blanche que soulèvent leurs ailes.

Dans la rue que nous suivons maintenant, et qui traverse le bourg dans la direction de la Pointe de Pern, les petites maisons deviennent vivantes ; des portes s'ouvrent dans les murs gris ; aux fenêtres, que souligne un rectangle de couleur vive, des visages s'encadrent, animés par la palpitation des coques de ruban noir que fixe, au sommet de la tête, un étroit béguin de velours. Quelques poules picorent, dans la cour minuscule entourée d'un muret de pierres sèches qui précède chaque maisonnette. Dans un angle, une femme tire de l'eau du puits, en secouant à chaque effort les boucles grisonnantes de ses cheveux, épandus en broussaille sous le nœud de taffetas noir. Une petite fille trotte autour d'elle, drôlement affublée déjà du costume ouessant : châle à franges, tablier de soie, corsage ajusté serrant sa frêle poitrine.

Une autre femme, plus loin, jeune encore, avec des cheveux épais tressés en double natte, tire une botte de paille de la meule haute qui encombre tout un côté

de la cour, et que protègent contre le vent les solides mailles d'un réseau de corde. Elle nous regarde, par-dessus le petit mur qui lui arrive à peine aux hanches. Elle a les yeux sombres aux prunelles élargies et le geste noble si commun parmi les femmes de l'île, qui sont de vieille race restée très pure, et dont une tradition locale, tout au moins contestable, fait les descendantes d'un groupe d'émigrés de la Florence du xv<sup>e</sup> siècle, à laquelle les apparente en effet leur coëffe, et cette mode charmante de porter les cheveux flottants sur le dos.

Le soleil, venu après plusieurs jours de pluie, fait sortir de leurs demeures ces fliennes, amies cependant de la solitude, et qui si volontiers s'enferment derrière leurs fenêtres closes. Voici deux femmes, mère et fille sans doute, qui arrachent silencieusement les mauvaises herbes dans un rudiment de jardin poussé à l'abri des pierres amoncelées : petits pois en fleurs, choux hauts sur tige, pommes de terre dont le feuillage verdit de légers tumuli...

Ils sont touchants, ces jardinets d'Ouessant, qu'un miracle de sollicitude a fait éclore sous la protection bien mince de quelques cailloux entassés. Les touffes de fleurs aux couleurs vives qui jettent une note gaie, et combien fugitive, dans la grisaille environnante, une haie de myrte taillé, quelques plantes sauvages, à longues tiges folles fleuries de corolles jaunes, et ces arbustes rabougris dont la cime dépasse à peine la muraille basse de l'enclos, et que les rafales de suroît ont tous tordus dans le même sens ; toute cette pauvre vie végétale, si précaire, toujours menacée, brûlée de sel et frissonnante dans le vent, émeut de pitié, en même temps que, de sa grâce fragile, émane une séduction.

La ruelle que je suis toujours et qui monte en pente égale tourne et retourne, serpentant à flanc de rocher. Parfois, à un détour, dans un espace vide de maisons, une échappée s'ouvre sur la haie d'indigo rayonnant que strient de minces rides lumineuses.

Un groupe d'liennes vient vers nous, toutes âgées, noires comme si elles étaient en deuil, sauf le biais de soie claire qui dépasse, sur la poitrine, le croisement du châle, et sur lequel se détachent les têtes en ovale nacré des longues épingles. Elles ont toutes le teint hâlé par le vent de mer, et des traits un peu rudes, taillés nettement comme dans du bois dur ; et leur démarche reste robuste et jeune, par l'accoutumance des gros travaux.

La ruelle s'est encore rétrécie. Et tout à coup, à ma gauche, se découvre l'orée d'un escalier presque vertical. Il se continue à droite, escaladant la pente en marches inégales ; obscur boyau entre deux murailles de maisons. C'est un de ces raccourcis qui permettent de grimper en quelques instants de l'extrémité du bourg étalée au bord de la cale à celle qui s'étend au sommet de la pente, sur l'échine du rocher.

Des cascades de rires sonnent au-dessous de moi, dans l'abrupt escalier. Et une bande de jeunes filles essoufflées et jacassantes débouchent en trombe, les yeux allumés par le jeu, les joues très rouges d'avoir couru si fort, leurs coiffes en papillon toutes palpitantes encore de la grimpe échevelée. Elles s'arrêtent, interdites, en me voyant. Leur groupe forme une charmante symphonie de couleurs vives — car elles sont jeunes, et, je ne sais pas pour quelle raison, en costume de fête ; peut-être reviennent-elles de la « grande terre », et sont-elles descendues tout à l'heure, comme nous,

du bateau. Le rouge des corsages, les verts et bleus des tabliers brodés éclatent gaiement sur la note grave des jupes noires et des funèbres châles frangés.

Derrière moi, j'entends le pépiement qui recommence, et la course scandée des petits sabots qui sonnent sec sur le sol rocheux. Et je me retourne pour les voir s'ébattre dans le soleil, si joyeuses et fraîches dans le rayonnement de leur jeunesse, ces « filles de la pluie » ; et pour admirer leur chevelure épandue jusqu'aux hanches, qui s'envole quand elles courent, avec des froissements soyeux.

Je monte depuis dix minutes déjà, et la pente s'est faite plus raide. Les maisonnettes semblent s'espacer davantage, laisser quelque intervalle entre leurs enclos tous pareils. Mais elles paraissent plus pauvres, dans un demi-abandon parfois. Des murets de pierre sèche ont de grandes brèches qu'on ne répare pas. Et les toits aussi ont leurs blessures : des feuillettes de pierre grise qui les composent, plusieurs ont été arrachés par les tempêtes de l'hiver, et laissent des trous béants.

## II

Une croix blanche se dresse au milieu du chemin, sur un socle élevé de granit, peinte à neuf comme ces amers placés sur les côtes qui servent aux alignements.

Et me voici sortie du bourg. Le chemin de terre, que le roc crève constamment, s'en va maintenant tout droit, en terrain plat, entre des champs minuscules où mûrissent de maigres moissons, des prés-joujoux où

le foin coupé sèche en petits tas blanchissants, des rectangles d'herbe arrosée que broutent un cheval et quelques vaches. Deux ou trois femmes se hâtent de couper le regain dans un pré large comme un tapis de table. Elles avancent toutes courbées, tranchant à la faucille les herbes déjà couchées par la pluie et l'ouragan, la courte jupe plaquée aux jambes, leurs ailes d'oiseau de nuit ouvertes au vent du large.

Ce sont les femmes ici qui assument tous les travaux de la campagne, puisqu'il n'y a pas d'hommes dans l'île, sauf les gardiens de phares, et puis les vieillards et les enfants. Je ne parle pas de quelques rares insulaires attachés à leur roc, que les îliennes regardent du reste avec une pointe de mépris. Tout bon Ouessant s'embarque à dix-huit ans, souvent plus tôt, dans la marine marchande de préférence. On le voit tous les deux ou trois ans, quelques mois, le temps de donner un coup de main à sa payse et de lui faire un enfant. Et tandis qu'il navigue de par le monde, les femmes, jeunes et vieilles, rudes à la tâche, bêchent les parcelles de champs, — car la charrue est inconnue, peu pratique du reste pour des espaces si restreints ; elles sèment, moissonnent à la faucille, arrachent les pommes de terre et les rapportent sur leur dos, dans des corbeilles. Et malgré l'âpre vie, les longues solitudes, l'angoisse des soirs de tempête où l'on songe aux absents, il en est bien peu qui voudraient s'évader vers le continent, et prendre un étranger pour mari.

Quelques hameaux s'égrènent le long de la route. Chacun compte trois, quatre maisons, parfois deux seulement, et ils portent des noms aux syllabes rudes : Kéré'heré, Poull Gwegen, Penn Kear... Petites fermes toutes pareilles, grises, carrées, ramassées sur elles-

mêmes. Elles s'écartent les unes des autres, chacune s'isolant dans son microscopique jardin où poussent quelques légumes, près de la meule en dôme arrondi serrée dans ses maillous de corde.

Partout ici, on sent le goût de la solitude : dans le visage fermé des femmes ; dans ces maisons éparpillées et silencieuses qui n'offrent au passant qu'une façade sévèrement close ; dans les landes désertes livrées aux vents et aux oiseaux de mer.

La voilà devant moi, la lande. Le dernier hameau dépassé, — les deux fermes misérables de Roch'h al Leac'h qu'enveloppe une forte odeur d'embruns marins, — la sente, devenue déjà presque invisible, s'efface dans le gazon. C'est maintenant la zone farouche où l'océan seul a mis son empreinte. Le sol, que recouvre un tapis d'herbe pelée, se livre aux plus capricieuses dénivellations. Ce ne sont que creux et bosses, et qui réservent parfois d'étranges surprises, car, dans les parties basses, l'herbe plus verte et molle, et qui tente les pas, vient à céder sous les pieds, et l'on enfonce jusqu'aux mollets dans une fondrière.

De-ci, de-là, des plaques de gazon arrachées, et retournées la terre en l'air, sèchent au soleil, assemblées en petits tas arrondis qui représentent des réserves de combustibles pour l'hiver. Et il y a aussi des amas de goémon craquant, noirci, dont les îliennes fumeront leurs champs à l'automne, et qui prennent des formes bizarres de serpents tordus ou de queues de vaches en monceau.

Et parfois, le sol fleurit : végétation de petits coquillages roses, épars dans l'herbe courte, et qu'ont semée les tempêtes de l'hiver. Végétation de printemps aussi, timide, presque attendrissante, qui s'étend par nappes

de petites fleurs jaunes et rosées, pas plus hautes que le gazon, et que remue un perpétuel frisson.

Là-haut, des goélands passent à tire-d'aile, en jetant une pluie de petits cris aigres. On entend, mêlée à leur appels, la grande lamentation de la mer. Du sommet des monticules, elle se découvre, la mer ouverte à l'infini, toute blanche d'écume, ponctuée à l'horizon de fins nuages cendrés qui marquent la course des paquebots lointains en route pour l'Amérique.

Deux ou trois de ces monticules, les plus élevés, portent encore de ces moulins à vent qui avaient déjà jalonné ma route aux alentours des derniers hameaux. On les voit de partout, ces moulins, petits comme tout ce qu'ont fait les hommes sur cette terre en raccourci, dressant sur des éminences leurs cabanes de planches noires posées sur un socle de pierre, qu'étoile la large croix des ailes étendues. Il en est quelques-uns qui tournent. La plupart, désentoilés, n'offrent plus que des squelettes de bras immobiles, dont la mince ossature s'effrite.

Je dépasse le dernier, très délabré, assis de guingois sur son rude piédestal. Plus rien d'humain ne m'entoure. Je dévale des pentes, escalade des montagnes de gazon où le pied, soudain, rencontre la surface dure et glissante du granit. Le gros œil du phare de Creac'h me regarde de temps en temps, émergeant sur ma droite, à quelque distance en arrière, par-dessus les monticules.

Et voici qu'une dernière grimpe, dans le chaos d'herbe jaune, me mène au seuil d'un monde plus désolé.

Une compagnie de pierres géantes a soudain envahi la lande. Elles ont surgi de partout : assises dans les

creux du terrain toujours bossué, juchées sur les mamelons qu'elles haussent de leur formidable masse dressée, encombrant la terre où on les voit debout, couchées, accroupies, penchées en tous les sens comme si un tourbillon les avait secouées, campées le long du rivage qui se découvre tout entier maintenant en promontoire déchiqueté dont le niveau va s'abaissant vers la pointe qui trempe dans la mer : la Pointe de Pern, distante de trois kilomètres peut-être du bourg de Lampaul, et qui semble le bout du monde, tant elle est sauvage, déserte, lugubrement tourmentée.

Et au delà de la pointe, et le long des côtes, d'autres pierres toutes pareilles baignent dans l'eau, aussi énormes de proportions, aussi étranges dans leurs attitudes, arrondissant au-dessus d'une écume toujours bouillonnante des dos de granit rugueux tout ravinés de blessures, tendant des bras fantastiques aux mains rongées, de monstrueuses têtes d'oiseaux de proie ou d'humains sans visage.

La nature demeurée figée depuis des millénaires dans la gigantesque effervescence des cataclysmes géologiques, joue ici l'un de ces drames muets qui nous saisissent d'épouvante parce qu'ils évoquent avec une extraordinaire intensité les puissances qui ont modelé notre sol dans le fracas des secousses sismiques, le bouillonnement des eaux initiales, les grandes poussées du feu intérieur qui, faisant craquer la pellicule terrestre et séparant des mers, projetaient des blocs de montagnes et faisaient soudain affleurer des mondes... Enfancement prodigieux de la terre, accompli en des temps fabuleux que nous rejoignons tout à coup par la magie de ces pierres, dont le geste millénaire a gardé, glacé dans leur immobilité, le jeu poignant du drame.

Je m'en vais errer maintenant parmi les géants pétrifiés, sur un sol en montagnes russes. Dans les creux du terrain, qui vous dérobent la mer, on ne voit que leurs effrayantes silhouettes immobilisées comme par miracle dans une ronde de phantasme. On est pris, serré, dans un cercle ensorcelant, jeté d'un seul coup, très loin du monde vivant, dans le cauchemar de ces pierres levées et des tourbillons d'oiseaux marins qui mènent leur âpre concert autour de vous.

Des roches affleurent, crevant le tapis râpeux des graminées ; blocs presque enfouis, de toutes grandeurs et de toutes formes. D'autres émergent à demi, étalant au-dessus du sol, dont ils semblent se dégager avec effort, de vastes échines feutrées de lichen verdâtre, ou d'énormes crânes chauves, obstinés à trouser le gazon. Et il y a des monstres sortis tout entiers, et qui gonflent au soleil des flancs larges comme des maisons, rongés de lèpre verte, creusés de plaies profondes qui bâillent toutes noires.

Ailleurs, on les voit dévaler en troupeau vers la mer, parmi les cailloutis égrenés dans l'herbe. Étrange cohue d'où surgissent des formes inquiétantes : ce ruminant velu de lichen sec qui se dresse sur ses pattes de derrière ; ce gros lion accroupi, si noir d'être vu à contre-jour ; cette ligne de longues bêtes aux croupes effacées, tendues vers le large ; et une main géante aux doigts innombrables que crispe une intime colère ; et ce lourd vaisseau dématé à la proue aiguë ; et cette forêt d'aiguilles aux pointes rehaussées d'ombre, qui se hérissent au-dessus d'une masse de granit homogène ; et, trempant déjà dans l'eau, cette ligne de récifs effilés, tranchants comme des lames, et rigoureusement parallèles...

Les rochers avancés dans la mer ont de grandes taches noires sur leurs flancs, et des bases luisantes d'eau. Je les vois à contre-jour, en me tournant vers le grand Océan. Aussi ont-ils des arêtes vives, un dessin net, avec des creux soulignés d'encre. Ceux qui se profilent dans la lueur déclinante du soleil ont l'air d'ombres chinoises, sur une mer de moire sombre, saupoudrée d'étincelles.

Mais sauf dans les criques abritées où la surface de l'eau blanchit seulement autour des roches, les vents et les courants soulèvent partout la mer. Elle saute autour des blocs immobiles qu'environne un bouillonnement laiteux. Elle se gonfle vers le large, d'où naissent constamment des vagues longues, souples, qui étirent leurs ventres moirés, puis se dressent, menaçantes, en secouant un plumage blanc. Et elles accourent de toutes parts, ventre au ras des flots, se gagnant de vitesse, avec des bondissements, et, dans leur rapide sillage, d'impalpables crinières d'écume qui se dispersent au vent. Un mugissement les accompagne, qui va croissant à mesure que leur galop les rapproche.

Et tout à coup, un choc furieux, un coup de tonnerre... Plusieurs à la fois, venues de directions différentes, se sont ruées sur le même roc. Mêlée terrible. Puis, la transfiguration merveilleuse : les forces de colère muées en fusée jaillissante. La gerbe monte en un splendide élan, prodigieusement blanche, féerie de cristal et de lumière ; inconsistante fleur d'eau qui s'épanouit en un instant, s'ouvre en une vaste corolle tout de suite effeuillée, retombe en plumets légers qui s'envolent de toutes parts et se désagrègent avant de toucher le flot en milliers de gouttelettes bondissantes.

Le rocher disparaît sous la neigeuse efflorescence de

ce jardin magique. Lorsqu'il émerge à nouveau, noir, bombant son dos mouillé, on entend chanter les cascades qui ruissellent sur ses flancs. Coulée des eaux, blanches encore et mousseuses, ailleurs redevenues transparentes.

Et déjà des escadrons nouveaux déferlent de ces courriers ailés dont on ne sait s'ils volent ou s'ils galopent, tant leur glissement sur l'eau est fluide, souple et rapide, et vertigineux l'élan qui les précipite, poitrail contre poitrail, dans le grondement des abîmes et le désarroi des crinières éparses à tous les vents.

Un roulement sourd, prolongé, comme enrichi de multiples échos, court sur la mer, vient vers nous, s'éteint en gémissant, et reprend de plus belle. Les cris des cormorans en grand affairément en déchirent la sauvage harmonie. Volée noire qui plonge, disparaît un instant sous de minces flocons, émerge en s'ébrouant, dans un battement d'ailes sombres, se disperse au hasard des récifs, où l'on voit partout posés, parmi des jaillissements d'écume, les oiseaux en livrée funèbre qui serrent leurs ailes comme des bras maladroits le long d'un ventre blanc verticalement dressé.

### III

Je suis à présent la ligne sinueuse de la côte, longeant une petite plage courbe semée de galets blancs, gravisant des talus en paliers où des pierres, toujours, montent leur garde immobile, et qui se haussent en

falaise à pic, d'où la vue plonge sur les jeux écumeux des vagues et la troupe égaillée des roches noires, si noires sur cette eau chatoyante et sous le ciel d'or fondu.

Au sommet d'une croupe dominante qu'avait précédée un val profond, car le bord de la falaise reste, comme la lande intérieure, étonnamment accidenté, un extraordinaire spectacle me cloue soudain de surprise et d'admiration.

Une cité en ruines a surgi de la mer. Elle apparaît dans une anse déchiquetée, farouche et rougeoyante, magnifiée par la lumière du soir qui avive le grain ardent du granit, allume les rousseurs du lichen qui adhère par plaques au poli de la pierre, verse des coulées d'or vert dans les brassées de varech mouillé accrochées aux arêtes vives. Un formidable entassement de roches qui s'épaulent, s'étayent les unes les autres, s'amoncellent en vertigineux étages, simulent cette forteresse de légende qu'on dirait avoir été construite par des géants guerriers. Elle est de dimensions colossales, et redoutable encore parmi l'écroulement de ses remparts, ses pans de mur aux dentelures barbares, le hérissément de ses tours qu'une fantaisie sauvage a fait fuser partout, massives ou pointues comme des aiguilles, droites, obliques, de toutes grandeurs et de toutes formes, dans un désordre fou de créneaux inégaux, de bizarres échauguettes, de clochetons innombrables projetés en tous les sens...

Fantastique ville d'Ys émergée des flots par miracle, mais sans carillon, sans toits étincelants, privée de cette vie étrange et merveilleuse que devinaient les rêveurs, par les beaux soirs d'été, penchés sur l'eau transparente d'où montait la chanson des clochers engloutis.

Il semble qu'en revoyant la lumière du jour, la cité magique soit tombée en ruines, et que je ne sais quel charme diabolique ait démesurément grandi ses décombres.

Le phare de Creac'h est tout proche. Son fût solide, jailli d'un seul élan, se dresse en face de moi, strié dans toute sa hauteur de bandes noires et blanches. Je pointe vers lui, contournant, au bord de l'anse qui l'abrite, la romantique cité d'or vert et de pourpre flambante qu'assaillent sans trêve des flots tumultueux.

Au delà du promontoire qui limite cette crique au nom rugueux — elle s'appelle la brèche de Roch ar Bained, du Rocher des Païens, en souvenir de monuments mégalithiques aujourd'hui disparus — la côte garde son aspect sauvage et désolé. Elle reste livrée tout entière à la fantaisie des grandes pierres qui campent sur ses hauteurs, montent à l'assaut de ses pentes, s'éploient en noires cohortes tout au long de sa bordure, jusque loin dans la mer. J'en vois un groupe de dimensions énormes au pied même du phare. Un gardien que je rencontre, — le premier humain depuis que j'erre dans la lande désertique — m'en fait remarquer les formes curieuses et suggestives. Je découvre ainsi la Reine Victoria, qui porte fièrement sa couronne à trois pointes, et tourne vers l'Angleterre un profil durement taillé.

Le soleil tombe vite sur l'horizon. Je vais me poster, pour mieux admirer son déclin, sur une étroite plateforme de maçonnerie, bâtie à quelque distance du rivage, au-dessus d'une ancienne cloche sous-marine, aujourd'hui inutilisée, et qu'on atteint par une rampe bétonnée dont le garde-fou a été arraché et tordu par la mer.

C'est la grande illumination du couchant.

Des nuages ont rapidement envahi le ciel. A travers une large trouée pratiquée dans leur masse moutonneuse, un faisceau oblique de lumière verse sur l'eau devenue sombre une flaque d'or liquide. Et vite, la lueur rougeoit ; c'est du sang, maintenant, qui vient tacher la mer ; les rochers déchiquetés de la côte s'empourprent. Puis, subitement, tout s'éteint ; un gros nuage a caché le soleil. Les flots prennent un éclat métallique. Je les entends battre à mes pieds, noirceur mouvante d'où monte je ne sais quel vague effroi. Leur choc sonne plus fort à chaque instant contre la pierre, car nous sommes à mi-marée, et le flux monte vite.

Quand je quitte mon observatoire, des nuages d'un rouge sombre se sont déchirés, laissant apparaître des lagunes flamboyantes. Un incendie s'allume dans le ciel ; du feu tourbillonne. Un floconnement bleu s'irradie à la base d'un trait de lumière qui cisèle délicatement ses contours. Dans une plage rayonnante, une ligne de petits nuages noirs, bizarrement découpés, figure une crête de roche tourmentée qui émergerait d'une neige lumineuse. Sur l'immensité vide de l'eau, des flammèches rouges se sont mises à danser.

Je rentre à la nuit tombante, par les sentiers déserts. De Creac'h, un chemin rocailleux me ramène en vingt minutes au bourg. J'ai vite laissé derrière moi la zone inquiétante des pierres mortes, qui doivent remuer dans le crépuscule, reprendre d'étranges colloques... qui sait, se préparer peut-être à quelque monstrueux sabbat auquel les conviera la clarté lunaire, et que l'aube sournoise viendra surprendre, immobilisant en plein élan la ronde fantastique, parce qu'elle aura rompu le charme.

Hâtons-nous vers les vivants, à cette heure anxieuse où

nous tourmente le rêve d'une clarté sous l'abat-jour, de présences familières, de la chaude résonance de voix amies.

Mais les vivants se terrent ici. Du hameau que je traverse tout près de la grande croix blanche où le chemin de Creac'h vient rejoindre le sentier qui mène à la Pointe de Pern, les deux maisons se sont jalousement closes. Même pas un trait de lumière au fil des volets joints. Les cheminées n'ont pas de fumée, la rareté du combustible obligeant les iliennes à économiser le feu. On se croirait dans le domaine de la Belle au Bois dormant, n'étaient l'aboïement d'un chien et le bêlement de quelques moutons, qui m'apportent enfin le salut de la vie.

A l'entrée de Lampaul, une fenêtre rougeoyante, dont on a oublié de fermer les contrevents, m'accueille de loin, comme une chose douce et familière, qui m'émeut secrètement.

Sauf cette tremblante petite lueur, une atmosphère morte enveloppe aussi le bourg silencieux, qui se déploie devant moi, dans un demi-jour cendré. Au moment où j'en vais atteindre les premières maisons, un grand rayon très pâle m'environne à l'improviste d'une clarté si furtive et diaphane que je crois d'abord rêver. Mais non, le rayon s'allonge, s'étire jusqu'à l'horizon, décrit un cercle immense autour de moi. Vague pâleur tournante dont l'extrémité brille, fouillant très loin le ciel. Le premier feu de Creac'h lutte avec ce qui reste de clarté éparse dans l'atmosphère. Et ce crépuscule d'été est si transparent qu'on y devinerait à peine le faisceau d'indécise lumière, si son frôlement ne causait un indéfinissable malaise, comme d'une présence insolite et surhumaine.

## IV

Après un souper hâtif dans la salle à manger vidée de l'auberge, où une lampe à huile, qui a noirci le plafond, grésille doucement, je descends vers la cale qui s'enfoncé, tout au bas du bourg, entre deux murs de falaises.

Un reste de jour l'éclaire confusément. Tout à l'entour règne une animation inaccoutumée. On embarque sur deux voiliers venus du Conquet un cheval et quelques moutons en partance pour le continent. Trois hommes s'affairent autour du cheval, qui refuse de descendre la passerelle de planches jetée du quai au pont du bateau. La bête obstinée s'agrippe à la pierre, de ses deux pieds de devant, secoue la tête, lance des ruades. Rien ne parvient à vaincre sa résistance, ni la flatterie, ni les coups, ni la tentative qu'on fait de lui bander les yeux pour l'aveugler. Une troupe de gamins serrés en demi-cercle autour des combattants s'amuse énormément à cette lutte de la bête et des trois hommes.

Et de nouveaux spectateurs arrivent à chaque instant, dévalant le sentier incliné sur la pente herbeuse. Des femmes surtout, cela s'entend. Elles s'interpellent, rient très fort, font tout haut leurs réflexions. Quelle aubaine, ce spectacle à la veillée, qui apporte une heureuse diversion aux monotones soirées sous la lampe où l'on caquette entre voisines autour de l'éternelle bouteille de gin !

A quelques pas sur le quai, près du second voilier

encore vide, une demi-douzaine d'iliennes, noires comme la nuit, tiennent en laisse, chacune deux ou trois petits moutons attachés ensemble, qui attendent leur tour d'embarquement. Bêlante masse floconneuse dont les contours s'effacent dans l'ombre qui croît.

J'ai fait rapidement le tour de la cale ; et me voici perchée de l'autre côté, comme dans une loge au théâtre, sur un escalier rocheux dont un groupe de fillettes avait déjà pris possession. Elles s'excitent les unes les autres, rient comme de petites folles, quand les hommes à bout de ressources établissent un palan de fortune dont la poulie s'attache au point d'amure du haut-mât, et, ayant passé une sangle sous le ventre de l'animal, le tiennent suspendu, jambes ballantes, dans une posture misérable. Mais cela devient du délire lorsqu'une fausse manœuvre a fait plonger le cheval dans l'eau, et qu'il reparait, hissé lentement au bout de sa corde, souillé de vase, ruisselant, pitoyable.

Cette jeune hilarité s'éteint d'un seul coup sous une averse inattendue qui s'abat tout de suite avec violence, comme on ouvrirait les vannes d'un vaste réservoir. L'eau crépite, roule bientôt sur les sentiers abrupts, où elle entraîne des cailloux bondissants. Mes petites voisines se sont envolées, si vite que j'ai vu à peine, à travers l'écran liquide, la noire palpitation de leurs ailes. Elles fuient avec de petits cris, comme ces oiseaux de mer dont elles ont l'adresse à s'accrocher aux aspérités des roches.

De l'autre côté de la cale, les spectateurs se sont dispersés aussi, prestement, sous les trombes d'eau. Il ne reste plus, près des hommes qui réussissent enfin à descendre à fond de cale le cheval épuisé, que le groupe transi des iliennes collées contre la paroi de la falaise,

parmi le floconnement laineux des petits moutons, qui ne cessent de bêler.

La pluie n'a pas duré. Je rentre à la nuit tombée, par les ruelles redevenues désertes. Le grand pinceau tournoyant de Creac'h m'accompagne. Dans l'ombre épaissie il s'irradie davantage, donne tout son éclat au choc d'un obstacle, arrachant à la nuit, pour une fulgurante fraction de seconde, la blancheur d'un mur, le luisant d'un toit mouillé par l'averse, un lointain petit moulin entrevu dans une échappée, et qui perche sur son socle pierreux, quelque part, là-bas, dans la lande hostile.

### CHAPITRE III

#### VERS LE STIFF

##### I

Le matin déjà plein de lumière, et traversé de brises salées, vient me surprendre dans le logis de fortune où j'ai dû passer la nuit chez l'habitant, l'hôtel s'étant trouvé rempli par les quelques touristes qui avaient pris la précaution d'y retenir une chambre.

Le bateau qui nous ramène au continent appareille à midi. Il faut déjeuner encore avant de partir, savourer une dernière fois ces homards à chair rose et ces délicieux « fruits de mer » enfermés dans des coquilles de toutes les couleurs, qui font rêver, tandis qu'on en goûte la petite amertume salée, à la transparence des flaques d'eau dans les roches et à de glauques profondeurs du large.

Je dispose donc de fort peu de temps pour faire dans l'île une nouvelle course d'exploration. Je me bornerai à une tranquille flânerie aux environs du bourg, dans

la direction du phare de Stiff, distant de Lampaul d'environ quatre kilomètres et qui s'élève à l'extrémité de l'île opposée à la Pointe de Pern.

Je m'en vais dans un petit vent frisquet qui éteint l'ardeur d'un beau soleil, resplendissant cependant, et si joyeux dans le matin neuf. Il y a de la gaieté dans l'atmosphère. La cadence des petits sabots dans la rue où règne un semblant d'animation, le rire clair de trois jeunes filles très sveltes en corselet rouge, le claquement léger, dans la brise qui vient avec des à-coups subits, des courtes jupes et des coques de ruban sur les chevelures libres... tout cela paraît frais, allègre comme le début du jour.

Et me voici de nouveau cheminant à travers les ruelles en pente, que bordent les éternelles petites maisons grises aux fenêtres avivées de bleu ou de vert d'eau. Il faut monter toujours lorsqu'on sort du bourg, à cause de la position qu'il occupe, en espalier sur la partie inférieure de cette déclivité qui borde le fond de la baie, au sud de l'île. Mais la côte est bien moins raide de ce côté-ci, parce qu'elle s'élève régulièrement tout au long d'un petit chemin pierreux qui s'en va jusque loin là-bas, au sommet de cette falaise abrupte qui porte le phare, à l'extrémité orientale de l'île, dont elle représente le point culminant.

Je n'aurai certes pas le temps d'aller jusque-là. Je veux du reste pouvoir flâner à mon aise, m'imprégner tout à loisir du charme profond, bien qu'étrangement sévère, de ce lieu où la nature sourit si peu que chaque rayon de soleil, chaque brin de verdure prend un prix infini, et qu'on peut rêver interminablement devant un fuschia épanoui tout rouge sur une façade, ou quelque touffe frissonnante de fleurs sauvages.

A gauche de l'église, d'où sortent justement trois femmes en deuil — vastes mantes à capuchon bordées d'un biais de velours — trois silhouettes tristes venues sans doute pour quelque office de huitaine, dans ce pays où les rites de la mort se prolongent indéfiniment, je m'engage dans un chemin presque large : on y pourrait bien marcher quatre de front et je crois qu'il n'en est guère de semblable dans tout le reste du bourg. Passé la façade latérale de l'église et le mur élevé du presbytère qui lui fait face, — troué par une porte très basse, un unique panneau de bois plein, auquel on accède par un perron moussu, droit comme une échelle, — la double rangée des logis en forme de bastions se reforme à droite et à gauche derrière les minuscules jardins aux murets de pierre, où l'on entre par une porte à claire-voie nouvellement repeinte.

C'est ici l'un des coins les plus abrités de l'île. Les portes s'ouvrent au soleil qui emplît la ruelle ; et, dans chaque maisonnette — elles sont toutes bâties sur le même modèle — le regard enfile un étroit corridor qui la traverse de part en part, serré entre deux parois de bois verni dûment astiquées et reluisantes, qui le font ressembler aux couloirs des bateaux. On voit les ménagères vaquer à leurs occupations : distribuer le grain aux poules, qui se mettent à picorer sur les dalles déjà tièdes du seuil ; tirer de l'eau du puits, dans des seaux de métal qui sonnent clair en heurtant la margelle avant de s'enfoncer ; porter sur l'épaule, avec une surprenante aisance, de grandes bassines emplies de linge qu'elles vont suspendre à des fils tendus, dans une courette qu'on entrevoit comme une flaque de soleil à l'autre extrémité du corridor verni.

Et, dans ce creux privilégié de l'île, que des barrières

naturelles protègent contre l'extrême violence des vents de tempête, on a la surprise de trouver quelques vrais jardins. Oh ! pas plus vastes de proportions que les courtes au sol battu, ni que les potagers en miniature, et entourés de la même clôture branlante de pierres sèches. Mais ils sont très fleuris, touffus et serrés comme ces gros bouquets villageois où l'on a entassé des branches de toutes les essences, et si drus que le regard se perd parfois dans un fouillis d'arbustes enchevêtrés, où des amorces d'allées en berceau semblent devoir se continuer dans des perspectives presque lointaines de bocages emplis d'ombre. Un sentier bordé d'une double haie de buis taillé, qui conduit de la porte à claire-voie au seuil de la maison, le traverse quelquefois, coupant en deux le désordre végétal, où l'on voit pêle-mêle de grandes touffes de fuschias en fleurs, des plantes arborescentes qui croulent sous une profusion de grappes mauves, des tamaris au feuillage léger et doux comme un transparent brouillard ; et, dans les recoins spécialement abrités, quelques palmiers nains, avec des plants épineux d'aloès ; et puis des lauriers-roses, beaucoup de lauriers-roses, d'une magnifique exubérance, quelques-uns taillés en berceau, pour s'y blottir parmi les fleurs, tous si merveilleusement épanouis que leur floraison fait penser à un essaim de papillons tout en nacre rose qui se seraient posés sur les branches.

Oasis de douce paix, sur ce roc balayé par les vents, ces délicieux jardinets en broussailles... Ils évoquent de nostalgiques horizons. Et ils ont des airs de vrais jardins, avec un semblant d'ombre, des charmilles rampantes où l'on doit pouvoir se glisser, se tapir dans un peu de verdure fraîche où le soleil verse une pluie de petits rayons éblouissants, et rêver là longuement à de

vrais arbres qui ont des branches couvertes d'épaisse feuillée, et une cime qui remue très haut dans le ciel.

## II

Le chemin rocailleux, qui épouse les lentes ondulations du terrain, suit maintenant, sur une longueur de près de cent mètres, la clôture des anciennes casernes, où campèrent l'espace de deux ans, au lendemain de l'alerte de Fachoda, des troupes coloniales qui ont laissé dans l'île de retentissants souvenirs. Un livre célèbre, exécuté du reste des Iliennes, relate avec beaucoup d'humour et de talent, — mais en exagérant leur portée d'une manière peu flatteuse pour les femmes d'Ouessant, dont les mœurs restent généralement sévères, — quelques épisodes de ces temps désordonnés. Les vieilles en parlent en hochant de la tête, avec toutes sortes de réticences.

Le bourg a pris fin. Et comme hier au long du chemin de Pern, les petits champs, les prés larges comme la main recommencent de s'aligner à droite et à gauche de la route, qui est large tout juste pour permettre les rares charrois dont on voit la trace dans les ornières profondes, et toute ravinée par les pluies récentes. Ils sont moins ridiculement petits que ceux d'hier cependant, ces rectangles d'herbe et de céréales, et d'aspect moins pauvre, moins besogneux à vivre. La nature y a même parfois comme des velléités d'exubérance qui rappellent, à une échelle très réduite, nos campagnes fortunées de France.

Dans ce creux de val qui a singulièrement rétréci l'horizon, ne dirait-on pas, ces herbages drus où l'on voit courir des filets d'eau, et que broute quelque ruminant paisible, ces petites nappes ondoyantes d'avoine, dont les épis mûrissants s'agitent comme d'innombrables clochettes dociles au moindre souffle, et ces orges aux longues barbes tremblantes qui commencent à blanchir ; et, dans le ciel étonnamment bleu, cette aubade des alouettes qui s'égosillent en montant dans le soleil, si haut que la vibration de leurs ailes se perd dans celle de la lumière, et qu'elles en deviennent invisibles... cet agreste tableau, si calme, si enveloppé de fraîcheur et de silence, ne dirait-on pas vraiment, dans un cadre incroyablement rapetissé, quelque coin perdu de l'Avranchois ou de la verdoyante vallée de l'Orne ?

Mais l'illusion ne peut pas durer. Car, derrière moi, trois petites maisons grises se profilent au bord de la cuvette où s'enferme le riant paysage. Et leur découpe nette sur le ciel, qui les isole étrangement, me rappelle tout à coup qu'il n'y a rien derrière qu'un peu de terre sur du granit affouillé par les flots, et puis l'immensité sans bornes de la mer ; — de la mer d'où sont venus, accourus de très loin sur des eaux bondissantes dont ils ont gardé le goût âpre et stimulant, ces souffles brusques du vent qui me fouettent le visage.

Et une envie me prend soudain de la voir, cette mer ouverte à l'infini dont on ne peut oublier ici l'obsédante présence ; une envie impérieuse qui me fait gravir en courant la pente gazonnée, jusqu'à la crête toute proche d'où elle m'apparaît, resplendissante dans sa robe de fête, habillée de soleil, de soleil qui tremble à l'horizon, comme une brume légère dont l'éclat éblouit les yeux, qui se divise sur la surface remuée en

d'innombrables clartés toujours changeantes, sans cesse dansantes, dont chacune jette mille feux, dans un jeu miroitant de facettes, comme ferait un semis de diamants.

De l'autre côté du dos d'âne que je viens d'escalader, c'est déjà fini des petits champs frissonnants, de leurs poignées de gerbes blondes, dont le sourire avait paré d'un peu de douceur la rude beauté de l'île. A présent, la lande qui couvre les quatre cinquièmes de sa surface recommence d'étaler son tapis onduleux d'herbe rase, qu'anime par places le frisson jaune et rosé des nappes de petites fleurs sauvages, l'ondoiement des fougères en éventails qui croissent par touffes à l'abri d'une levée de terre et, dans les creux, ce vert mouillé des herbages et des roseaux nains qui dénonce les fondrières.

Un peuple de moutons y prend ses ébats. Attachés deux à deux à des piquets fichés en terre, par une longe qui leur permet de larges évolutions, ils broutent en bougeant tout le temps. Ils sont menus, nerveux, de robe toute noire pour quelques-uns qui sont restés de pure race autochtone, une des plus réputées parmi les « prés salés » ; mélangés de noir et de blanc pour la plupart, car, malheureusement, la race ne cesse de s'abâtardir ; certains n'ont plus de noires que les pattes très finés et délicates d'attaches. Comme ils s'effarouchent facilement, chaque couple que j'approche se met à galoper en cercle dans tout l'espace que lui laisse son entrave, avec de jolis trémoussements des croupes floconneuses, et de petites ruades drôles qui font gicler des débris de gazon sous le choc des minuscules sabots.

Et je remarque alors la simple architecture en forme de croix de nombreux édifices de pierres sèches partout

épars dans la lande, et qui m'étaient apparus d'abord comme des tas de cailloux dont je ne pouvais comprendre la destination. Ils sont à l'usage de ces petits moutons. Dans les quatre angles, tournés aux quatre vents du ciel, et dont les côtés sont à leur taille, juste aussi hauts que leurs corps accroupis, ils viennent chercher refuge contre la fureur des tempêtes. On les appelle des « Goaskeddou », d'un vieux mot breton qui veut dire abri, et leurs toutes petites bosses de pierres, jetées de-ci de-là sur l'herbe décolorée, contribuent à donner son cachet tout spécial à cette lande d'extrême Bretagne, à qui conviennent si bien les teintes indéfinies et les choses en grisaille.

Le désert de gazon, qu'habitent les seuls petits moutons qui mènent leurs cabrioles autour de moi, s'élève vers l'est, avec des ressauts et des tombées de terrain, jusqu'à la ligne bornée de l'horizon où cherche à se dégager, à demi caché encore par les plis du sol, le double cylindre du phare du Stiff, lourde masse blanche couronnée de créneaux, que domine un haut lanternon de verre.

A mesure que s'élève la sente rocailleuse, dont le tracé suit l'échine de la lande pour éviter les brutales dénivellations, on découvre davantage l'étendue bleue de la mer. Elle s'élargit au nord, au sud, enserrant de plus d'immensité la terre étroite qui se fait si petite au centre de tant d'infini d'eau. Elle dessine à l'ouest un mince trait d'azur, au delà des solitudes de Pern que leur niveau très bas, presque au ras des flots, dérobe à mes regards.

Une foule de petits nuages, qui se tenaient amoncelés au nord, et que les rafales ont poussés, a brusquement envahi le ciel. Une voûte pommelée s'arrondit au-dessus

de la morne étendue du gazon, qui, moins violemment éclairé, accuse sa teinte jaunâtre de plante morte. Et, dans la lumière atténuée, la mer aussi a changé. On voit mieux son perpétuel moutonnement, l'agitation des millions de petites lames qui brisent les unes contre les autres jusqu'à l'infini de l'horizon, jetant une profusion d'impalpables blancheurs, toujours évanescentes, sur la surface intensément bleue, où l'on dirait qu'un peuple de mouettes plonge et reparait sans cesse, pour s'ébrouer dans un envol de plumes.

C'est un enchantement pour les yeux, ces jeux instables de la lumière qui, ici, sous le ciel d'extrême occident, au bord de l'océan immense d'où viennent toujours des nuées voyageuses et toujours des rafales pour les emporter, atteignent au suprême degré du caprice et de la fantaisie. On dirait qu'un magicien procède, là-haut, à de continuels changements de décors ; — pour rien, pour la joie d'allumer et d'éteindre de prestigieuses illuminations, de tirer des feux d'artifices en gerbes de soleil ; pour le plaisir délicat de peindre, l'espace d'une minute, des pastels en camaïeux dont les nuances sont d'une incomparable douceur, et qui se fondent tout de suite dans la brume.

Le ciel et l'eau font les frais de ces étourdissantes fantasmagories. Et qu'importe alors le lambeau de terre d'où l'on voit le spectacle ! Qu'il soit désolé, mangé par la mer, tourmenté par des vents enragés qui jettent bas tout ce qui voudrait s'élancer vers le ciel et braver leur nivelante colère, qu'importe ! Son charme singulièrement prenant, si fort que lorsqu'on l'a une fois subi, on n'en peut plus effacer l'empreinte, comme dans ces envoûtements des contes orientaux dont jamais l'esprit ne se peut libérer, son étrange séduction, c'est

d'être ce simple balcon de pierre ouvert sur des horizons merveilleux.

Et l'on comprend que les femmes d'ici soient peu disertes, comme ces pêcheurs solitaires tapis, les jours et les nuits, au creux de leur barque, et qui ne savent plus parler, habitués qu'ils sont aux longues contemplations silencieuses, et à ce songe intérieur qui en est comme le reflet renversé au miroir de l'âme.

Je me sens saisie à mon tour par ce qui émane de force enjôleuse et mystérieusement enveloppante du libre espace et des eaux sauvages. Et me voici perdue dans le même rêve aux contours imprécis, qui remue en moi, à de secrètes profondeurs, mille choses troublantes et douces, tandis que je redescends maintenant vers le bourg, par les pentes velues de gazon, où la jonchée des fleurettes pâles, couleur de paille et de coquillages, n'a jamais fini de frissonner.

Les nuages se sont agglomérés. Ils ont formé un plafond duveteux, de teinte gris perle, qui intercepte complètement le soleil. La mer est grise aussi, mais d'un gris épais de métal fondu qui luit sinistrement sous ce ciel sans clarté. Et les blancheurs écumantes n'ont pas cessé de mener leur danse de petits flocons en tourbillon sur la vaste plaine liquide qui ondule lourdement vers nous, et qui reste vide, car jamais les voiliers ne s'aventurent dans ces parages pleins d'embûches, — vide jusqu'à ces fumées traînantes qu'on devine à peine à l'extrême horizon, là-bas où passe l'itinéraire des grands paquebots, très au large de Creac'h, dont ils guettent, la nuit, le grand fouet lumineux dans le ciel.

Comme ils paraissent mesquins et de piteuse mine les petits champs frileux d'avoine et d'orge que je traverse à nouveau, parmi des risées qui couchent les épis en

longues traînées bruissantes, sous ces nuées d'orage où les alouettes se sont tuées !

Et les jardins embroussaillés, si délicieusement envahis de fleurs et de plantes rustiques, comme ils se sont rapetissés tout d'un coup, pauvrement rétrécis entre leurs barrières de cailloux desséchés, réduits à n'être plus, à présent que s'est déchiré le voile d'illusion qu'avait tissé le soleil, que de grandes brassées de fleurs hétéroclites que le vent secoue follement en effeuillant leurs corolles.

Il me faut presser le pas, car la pluie menace ; les premières gouttes, déjà, tambourinent sur le sol...

Mais les caprices du vent déjouent ici toute prévision. Voici qu'une rafale a emporté d'un coup les grosses outres ventrues des nuages, qu'on voit fuir très vite, dans une poursuite en molle glissade, qui iront se déverser ailleurs. Et une déchirure bleue s'agrandit, s'emplit de lumière, laisse passer tout le ciel au travers.

Quand j'atteins le chevet de l'église le même étourdissant soleil qui avait mis en joie mon départ accueille mon retour dans l'amusante capitale de ce royaume de Lilliput, dont les ruelles déjà se sont vidées, si doucement tiédies cependant par ce soleil tout neuf, — et les portes discrètement refermées sur les corridors vernis que doivent emplir les effluves de la soupe aux choux, toute bouillante au fond d'une marmite immense suspendue dans l'âtre.

## CHAPITRE IV

### UN CIMETIÈRE DE MARINS

#### III

Je veux profiter de cette éblouissante éclaircie pour visiter le cimetière, qui est ici un lieu incomparable de rêverie et de silence. Il s'étend en contre-bas de l'église, à l'abri de murs très hauts, dont quatre vrais arbres, les seuls de l'île, plantés en ligne sur un côté, dépassent la crête de leurs cimes en pointes, toujours secouées ; — quatre peupliers frissonnants, assez pauvres de ramure, et qui ont l'air d'être en exil.

Le champ des tombes descend depuis l'église jusqu'au mur du fond, en pente assez rapide. Et les dalles pressées, toutes modestes, mais toutes abondamment fleuries, dévalent ensemble, serrées les unes contre les autres, comme si elles avaient peur de manquer de place. Ce cimetière est un jardin, tout rempli de plantes vivaces et de rustiques bouquets. La mort s'y fait accueillante et douce. On sent qu'elle est familière aux

gens d'ici, que, dans leur longue intimité avec les plus redoutables des forces naturelles, ils ont pénétré un peu de son secret. N'est-ce pas l'obscur compréhension du grand mystère de paix où trouvent à jamais leur fin tant d'efforts désespérés, de luttés sans merci contre les éléments, et tous ces jours d'angoisse, de deuil, d'attente incessamment déçue dont la vie est tissée ; n'est-ce pas cette divination des choses éternelles dont leurs humbles cœurs ont su reconnaître l'image dans la rude splendeur de leur univers qui fait la résignation si simple des Iliennes, et si mélancoliquement douce la peine qu'elles viennent promener ici, dans ce champ des fleurs qui est aussi celui de la mort ?

Elles y viennent souvent, glissant comme des ombres par les petits chemins bordés de dalles bleues. Elles sont silencieuses, échangeant un salut muet lorsqu'elles se rencontrent, comme si aucune voix humaine ne devait troubler le repos profond des morts. Leur douleur n'a jamais besoin de s'exprimer. Toutes repliées dans leur songe intérieur, qui est volontiers triste comme leur vêtement toujours endeuillé, on sent qu'elles évoquent de chers fantômes, dont l'image est précise derrière leur front dur, mais qu'elles pleurent sans larmes, rudes à la souffrance, accoutumées aux délais interminables et aux lointains revoirs.

Il n'est point de promeneurs aujourd'hui, à cette heure qui est celle du repas méridien. Mais l'atmosphère de leurs âmes frustes, à la fois si compréhensives de l'au-delà et attachées à des rites naïfs, tant de choses ici l'expriment, cette atmosphère, de choses paisibles et limpides simples, qu'elle vous pénètre, et qu'on éprouve au fond de soi-même, comme si l'on avait pris contact avec quelque invisible et bien exacte réalité, la

grande douceur sereine de l'éternel repos, si sensible dans ce cimetière marin débordant de fleurs et tout bruissant d'abeilles, parmi les dalles rustiques où des inscriptions s'effacent, vite enlevées par l'eau du ciel, et les croix de granit brut qui disparaissent sous les églantiers sauvages et les liserons grimpants aux calices finement nacrés.

Je lis de nombreux noms aux consonances celtiques sur les pierres marquées de lettres qui furent dorées, et dont les creux gardent des paillettes finement ternies, des noms d'ici qui reviennent toujours les mêmes, parce qu'ils sont portés par beaucoup de familles qu'unissent, dans la suite des générations, tant de liens de parenté : des Stéphan, des Tual, d'innombrables Malgorn. Et je remarque comme ils sont prématurés souvent, les âges inscrits sur les tombes : dix-neuf ans, vingt ans, vingt-deux ans ! La phtisie décime les jeunes dans cette race affaiblie par les unions consanguines, l'humidité pénétrante des hivers, par l'abus de l'alcool aussi qui ravage toute terre bretonne. Mais on ne parvient pas à s'étonner qu'il y ait tant d'adolescents couchés sous ces pierres bleutées, si joliment tapissées de grappes mauves, où le soleil rit dans l'eau des minuscules bénitiers creusés à une extrémité, que la pluie renouvelle sans cesse et fait toujours fraîche et transparente.

Contre un mur ensoleillé qu'ont pris d'assaut le lierre aux feuilles lustrées et du chèvrefeuille tout fleuri de houppes odorantes, près d'un palmier haut déployé à l'abri des vents, voici cinq tombes de naufragés anglais recueillis il y a quelque trente ans dans les rochers de la Pointe de Pern, après une tempête d'équinoxe. Des mains pieuses n'ont cessé d'entretenir ces simples monuments gravés de noms étranges ; elles ont ratissé le

sable alentour, déposé des poignées de fleurs coupées près du bénitier miroitant d'eau pluviale.

Et au centre du cimetière, un édicule s'élève, tout en granit bleu comme les tombes, en forme de châsse posée sur un socle de roc poli, et qui tout d'abord m'intrigue. Mais, avec quelle émotion, m'étant approchée, je lis l'inscription burinée dans la pierre :

« Ici, nous déposons les croix de proëlla en souvenir » des marins morts loin du pays, dans les guerres, les » maladies et les naufrages. »

C'est donc ici, dans ce coffre de pierre, que s'enferment les petites croix de cire, où ces gens, trouveurs de gestes expressifs parce qu'ils jaillissent sans recherche du fond d'eux-mêmes, ont symbolisé tant de souffrance ! Que de fins tragiques elles racontent, ces reliques de la douleur, — d'agonies solitaires, quelque part sur cette mer immense où s'en vont tous les enfants d'Ouessant, et qui déjà en a tant pris ! Parmi quelles affres ont-ils plongé dans l'abîme, si cruellement seuls sous des cieux étrangers ; avec quels appels désespérés, quel ultime élan de leurs forces tendues vers leur île lointaine, vers une vieille maman en coëffe noire, très silencieusement aimante, dont si souvent ils ont revu en songe les nocturnes ailes palpitantes penchées sur leurs chagrins d'enfants, et qui, là-bas, les attend ?

Quand le deuil est entré dans la maison, apporté par une lettre officielle, la missive maladroite d'un camarade, ou simplement par ces torturants silences qui distillent lentement la certitude, on a déposé, un soir, la croix de cire sur un linge blanc, entre deux cierges allumés. Les voisines sont venues ; et, pendant la longue veillée, assises toutes noires en rond dans la lueur des flammes vacillantes et les confuses clartés lunaires

venues de la nuit à travers les fenêtres à croisillons, elles ont monté la garde funèbre. Les bourrasques qui secouent les vitres, apportant la grande rumeur de la mer, ont accompagné le petit bruit triste de leur prière. Et le matin venu, on a porté la croix de proëlla dans l'église, sur une civière, comme pour un cadavre. On l'a glissée sous le drap noir du catafalque flammé d'argent qui est dressé en permanence dans la nef de toute église bretonne, comme si on y attendait toujours le prochain mort. Et, après l'office des trépassés, le prêtre l'a enfermée pour quelque temps dans un coffret de bois posé sur un autel du transept, au pied d'une statue de saint verte de moisissures, d'où elle sera transférée un jour, avec une poignée d'autres croix, dans le petit cercueil de granit qui marque le centre du cimetière, pêle-mêle avec toutes celles qui déjà étaient là, comme les corps roulés tous ensemble par la mer.

Il est poignant, cet ossuaire des disparus, qu'habite seul leur souvenir, accroché à ces croix de cire vierge dont le nom d'une vieille racine celtique : proëlla (de Bro, pays — et elez ou ela, suffixe de mot abstrait) signifie rapatriement. Comme si, d'avoir enfermé ces amulettes dans un coin de l'île, entre des cloisons de pierre arrachée à son sol, on y ramenait aussi les âmes des morts. Ou bien peut-être, car ces gens simples ont le sens des choses divines, pour marquer d'un signe qui est de deuil et d'espoir tout à la fois, le retour d'un être cher à l'éternelle patrie.

Et quel enseignement pour nos esprits raffinés que tourmente le souci vain de quelque terrestre survivance, ce fruste reliquaire qui réunit des ombres, sans un nom, sans un débris de ce qui fut leur enveloppe matérielle ! Un simple geste de souvenir, compris de ceux-là seuls

qui l'ont accompli, suffit à ces êtres qui ont pénétré le sens des choses, et profondément senti, dans leur ingénuité, que nous ne laissons ici-bas de trace quelque peu persistante que dans la mémoire de ceux à qui nous fûmes très chers. Quel besoin est de mots écrits, ou d'images si vite privées de sens, pour que s'accomplisse dans le secret des cœurs le miracle d'amour qui rend, au moins pour un fugitif instant, une étincelle de vie à nos ombres mortes ?

Tout en haut du cimetière, à côté de l'église, et sur la même terrasse un peu surélevée, deux tombes de proportions plus importantes s'allongent côte à côte, couvertes chacune d'une longue figure gisante, et défendues par une barrière de bois que coupe un tourniquet branlant : sépultures d'anciens pasteurs du bourg, que des décades d'interminables pluies et de brefs soleils ont revêtues d'une patine d'or verdâtre délicatement nuancée.

Mais ce qui est singulièrement émouvant dans ce cimetière, c'est, tout au fond, le long du mur de clôture, séparée de la zone antérieure par une brusque différence de niveau, la partie réservée aux sépultures des enfants. Elle est plus fleurie encore que le reste du cimetière, car, dans ce creux ensoleillé, toutes les graines germent dans la terre humide, — et plus sauvage s'il est possible, plus capricieusement envahie par une végétation spontanée qui est touffue, variée de nuances douces, fleurant l'herbe chaude et le frais parfum des graminées en fleurs.

Les petites tombes, bien nombreuses, hélas, denses parmi les herbages et les buissons feuillus, et dont les tailles diverses, — beaucoup sont de la dimension d'un

berceau — permettent de deviner l'âge de l'enfant, s'entourent toutes d'une barrière de bois peinte de couleur claire comme les lits des nurseries.

Chacune est un minuscule parterre, que des vents errants ont semé sur le sol toujours détrempé. Et la mince clôture semble contenir avec peine les touffes exubérantes d'asters mauves, de marguerites sauvages mêlées à des buissons de fuschias éclatants venus tout seuls dans cette tiédeur propice, à l'abri des grands murs. Massifs charmants, plantés par les fantaisies de la nature, et que domine, peinte en clair aussi, et mêlée à la verdure environnante, une croix de bois où s'efface un nom, une inscription touchante, la photographie devenue presque indiscernable d'un petit minois drôle sous une chevelure ébouriffée.

Comme sous ces traits si pâlis, qu'on devine avec peine, elles nous émeuvent étrangement les plaintes écrites sur le bois, d'un couteau maladroit qui a fait de grandes éraflures — les plaintes naïves, qui disent, en même temps que la peine, la résignation si profonde et si simple :

« Notre bonheur est parti avec toi. »

« Nous t'aimions tant, mon cher petit Loïc ! »

« Le Bon Dieu nous l'a pris ! »

Je pense involontairement à cette stèle funéraire que j'ai vue, si loin d'ici, sous le ciel de l'Hellade, et qui exprimait avec plus de sobriété encore, dans ce pays du soleil et de la pure lumière, l'insondable douleur de voir mourir un enfant. C'était un adolescent, un bel éphèbe svelte de taille, aux membres encore délicats, que l'artiste avait sculpté nu sur la plaque de pierre au grain poli par le temps. Près de sa mince silhouette dressée, vue de profil, un chien aussi élégant de propor-

tions, et de race aussi fine, son chien favori sans doute, qui s'était mêlé à ses juvéniles ébats, se tenait assis, le museau levé. On eût dit qu'il hurlait à la mort :

Sous le groupe deux mots :

*Agathocle Kaire — Adieu Agathocles*

c'est tout.

Aucune langue humaine ne traduira jamais cet arrachement à nous-mêmes qu'est la mort de ce que nous avons de plus cher. Aussi les grandes souffrances sont-elles muettes ; comme si, nourries de notre substance entière, elles s'étaient si complètement identifiées à notre être que l'effort pour en détacher une parcelle livrée à d'autres par la parole était devenu tout à fait impossible.

Ce simple adieu sous l'image de l'enfant mort, plus poignant mille fois qu'une longue oraison funèbre, c'est la fêlure en plein cœur saisie toute vive à travers les siècles ; et si présente dans son indicible vérité, qu'elle nous fait mal.

Pourquoi l'ombre mélancolique de ce jeune Grec, échappée aux pâles horizons des prairies d'asphodèles, me vient-elle hanter aujourd'hui, dans ce cimetière breton où reposent, bercés par la plainte familière du grand vent d'océan, les fils de la brume et de la pluie ?

C'est que la souffrance a partout le même accent quand elle broie un cœur d'homme. Et c'est sa grande voix éternelle que j'entends ici, dans ce lieu qui enferme tant d'innombrables détresses, où tant d'amour encore, désespérément accroché à de pauvres dépouilles, entoure ces frêles petits corps d'enfants endormis à jamais dans leur couche de terre bordée de barreaux peints, sous la

croix fleurie qu'ont plantée des mains pieuses, des mains très doucement maternelles qui, si souvent, envelopperont de caresses leurs naïfs sommeils...

Une brise très légère, car les hauts murs arrêtent les incursions capricieuses du vent, remue les jeunes feuilles, dont chacune, dans son lustre neuf, luit comme un petit miroir ; elle agite doucement les touffes folles de ces fleurs en dorure éteinte qui abondent ici, dont les tiges sont démesurément longues et flexibles, et qui se balancent comme de grands éventails.

Et de ce fouillis de verdure bruissante et de plantes fleuries, des chansons fusent. Le soleil y exalte une fête d'oiseaux. Il fait fourmiller aussi, sorties de partout, sur les tiges, dans les mousses, au cœur doré des fleurs, des peuplades d'insectes des espèces les plus diverses.

De gros cloportes maladroits qui gîtent sous la pierre humide et se pressent d'y rentrer, gênés par l'ombre chaude ; des coléoptères cuirassés de bleu d'acier, qui manœuvrent leurs mandibules comme des armes étranges ; une tribu de fourmis géantes qui se déplacent toutes à la fois, dans un grouillement cuivré, pour quelque incompréhensible transhumance ; et des collections de papillons, étonnamment variés, ailés d'opale transparente, gainés de velours sombre, minces de taille ou traînant ces torsos lourds vêtus d'un pelage velouté qui laisse aux doigts des taches de poussière brune ; les uns minuscules, qu'un rayon de soleil transforme en étincelles bleues ou en petites flammes orangées ; d'autres plus grands, marqués de cercles noirs sur leurs ailes poudrées de corail... Et toutes sortes d'insectes trottinants, rampants ou volants, du vert tendre des blés qui lèvent, de la nuance changeante des crépuscules à l'automne, du bleu sombre de la nuit qui s'épand.

Impossible d'échapper à la contagion de la joie, à la ferveur de ce renouveau, malgré tant de détresse qui rôde autour des croix fraîchement peintes.

Ils l'ont compris ces gens très proches des forces primitives, qui ont laissé un libre monde végétal envahir ces reliques de leur souffrance, et grouiller parmi elles un peuple obscur et frémissant. C'est ce qui fait peut-être leur acceptation, sans murmure, du destin qui les broie.

Cette exubérance d'une floraison sans cesse renaissante, gonflée des sucres puissants de la terre ; la débordante vitalité qu'expriment ces chœurs délirants d'oiseaux ; et cette profusion de petites vies animales qui s'agitent avec frénésie dans le soleil, comme pour user dans leur durée trop éphémère un potentiel énorme d'énergie ; — tant d'ardeur à vivre, à semer de la joie sur des tombes, n'est-ce pas une magnifique leçon que nous donne la nature, qui, dans son grand livre aux pages tissées de soleil, de chants nouveaux, de bourgeons neufs éclatant sous la sève, nous redit ce que chacun de nous éprouve au fond de soi-même, dans cette part mystérieuse de l'âme qui touche l'infini : que la souffrance, la mort même sont une germination profonde d'où jailliront des énergies nouvelles, plus riches et triomphantes dans la mesure où le sillon creusé a déchiré plus au vif de notre être ?

Je rêve à toutes ces choses dans la vibration d'un midi lumineux, près du mur chauffé où les fleurs donnent leur parfum ; — à l'accent victorieux de ces résurrections dont la douleur humaine est le secret agent ; à la mélancolie aussi de sentir si fragiles et si tôt échappées, cette joie de vivre qui fait foisonner en nous les fleurs divines de l'espérance, et ces puissances d'amour, sur-

vivant par miracle à tant de mortels échecs, qui s'acharnent à sauver de l'oubli et de la destruction les objets où elles s'attachent.

On rêverait indéfiniment à ces leçons de la mort, dans le cadre apaisant du petit cimetière, parmi ces tombes d'enfants dont chacune refléurait, comme dans ces légendes bretonnes conteuses de naïfs miracles, où les corps d'innocents, à peine enfouis dans la terre, en jaillissent sous forme de plantes merveilleuses ; parmi la chanson gaie des moineaux en tourbillons, des hirondelles excitées par la chasse, et la danse étincelante des abeilles, et le crissement léger des sauterelles, comme de cristal qu'on lime ; — parmi toute cette clameur confuse de la nature travaillée par l'été, qu'accompagne en sourdine — mêlé au cri strident de quelque courlis voyageur, et pour rappeler que, derrière ce mur, il y a l'Océan — le ronflement d'une bouée sonore apporté par le vent, qui est profond et sourd comme cette rumeur qu'on entend bruire au creux des conques marines.

## DEUXIÈME PARTIE

### L'HIVER

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### VENT D'EST

##### I

Il souffle, ce matin de février, une brise très aigre de noroît. J'ai traversé, venant de la gare, ce quartier de Brest, assez mal famé, qui dévale, derrière le jardin, jusqu'au port de commerce. Les rues étaient presque obscures encore, et mortellement tristes ; toutes luisantes d'eau dans la clarté blafarde du petit matin, qui filtrait péniblement au travers des nuages lourds, très bas suspendus.

Sur le quai, encombré de caisses, de sacs, de gros paquets de cordages qui fleurent le goudron, des hommes d'équipage, quelques petits groupes de dockers s'occupent aux chargements, près d'un cotre et de deux

remorqueurs, dont les mâts et les cheminées émergent peu à peu de l'ombre.

Le jour se lève avec une peine infinie. A côté de l'« Enez Eussa », qui tire sur ses chaînes en grinçant très fort, je reconnais quelques silhouettes familières.

Le gros pilote, cousin du capitaine, qui a une façon si amusante, presque naïve, de rire en ouvrant une bouche énorme, comme font les poissons dans l'eau, tandis que se forment autour de ses yeux, sur son visage tout rouge, de gros plis de graisse.

Le jovial compagnon qui délivre les billets aux passagers, qu'on rencontre toujours entre deux vins, et qui fait plaisir à voir, tant sa figure, hérissée d'un poil gris, rude et inégal, déborde de franche gaieté ; et tant est tonifiante, dans les jours lugubres de l'île, où la plainte du vent fait mal, sa bonne voix éraillée qui clame toujours quelque plaisanterie.

Et puis le matelot taciturne, plus jeune, actif, mais qu'on dirait intérieurement rongé d'inquiétude ou d'ennui...

Vers huit heures moins le quart arrive le capitaine, très emmitoufflé, un cache-nez jusqu'aux oreilles, d'épais chaussons fourrant ses sabots. Il fait très froid. La brise, qui semble fraîchir encore à mesure que le jour s'éclaire, vous coupe en deux à chaque rafale.

La présence du chef a électrisé l'équipage. En quelques instants, chacun est à son poste. Avant huit heures, on appareille.

Il fait gris. Au bord de l'eau, la masse confuse de Brest s'éloigne. On distingue, dans la rade-abri close d'une digue en béton, quelques silhouettes de bâtiments de guerre, trapues, puissantes, à peine plus grises que la lumière.

Le phare du Portzic, que dominent les hauteurs de Sainte-Anne et de Saint-Pierre Quilbignon... Devant nous, le goulet se rétrécit. Les rives, qui s'avancent l'une vers l'autre, ont l'air de menaçantes levées de terre, sans couleur, presque sans forme. Tout à coup, le fût blanchâtre du phare du Minou jaillit de la grisaille. A ce moment précis, notre vapeur, qui, déjà, tanguait fortement, se cabre au choc d'une lame énorme, bientôt suivie d'une autre, plus monstrueuse.

Une jeune Ouessantine, la seule passagère qui se soit embarquée avec moi, pousse un cri de terreur, et, les ailes blanches de sa coiffe de fête battant furieusement au vent, elle se précipite en titubant vers l'escalier à rampe de cuivre qui plonge dans l'intérieur du bateau.

Il semble qu'un accès convulsif ait saisi notre petit navire. Il tremble dans toute sa membrure. Il s'agite follement, piquant du nez dans l'écume, dressant sa quille si haut dans le ciel qu'un instant on ne voit plus déferler à l'avant les lames menaçantes. D'immenses gerbes d'embruns se déploient à la proue, retombent avec un grand bruit d'averse ; et des paquets d'eau brinqueballent de droite, de gauche, sur le pont, jusqu'à ce qu'ils trouvent une issue pour retomber à la mer.

Le capitaine m'a donné asile sur sa passerelle vitrée, d'où l'on domine le combat furieux des lames, en échappant à leurs coups. Il est si calme, le regard droit sur la route d'eau que nous allons suivre, la main au volant du gouvernail, qu'il inspire confiance. On *sait* qu'il ne peut rien arriver.

« Ces vents de noroît, bougonne-t-il, ça amène des grains. Et puis, la sortie du goulet est terrible. Tout à l'heure nous serons sur du velours. »

Un velours bien agité encore. La houle est forte, et

nous tanguons et roulons sans cesse. Cependant, à présent que se développe à tribord la courbe harmonieuse de l'anse de Berthaume, c'est fini des murailles d'eau qu'on croit à chaque instant voir crouler sur le pont.

Une nouvelle frénésie s'empare de l'« Enez Eussa », comme nous doublons la Pointe Saint-Mathieu, parmi les dangereux courants qui se croisent et remuent les fonds. Mais la danse de cauchemar est de peu de durée. Un quart d'heure de vertige, de secousses folles, où l'on entend crier la membrure de la cale, où l'on croit disparaître à jamais dans les gouffres béants aux parois qui bougent.

J'entrevois le cap, haut levé sur la mer, portant à l'extrême pointe, entre le sémaphore et le phare qui lui font injure, le magnifique joyau de son abbaye médiévale. Elle se détache sur l'horizon qui s'est un peu éclairé, avec ses ogives trouées de lumière, et du ciel moutonneux sur sa voûte crevée. Ruine grandiose qu'on dirait avoir été mise exprès sur ce roc nu pour symboliser, en face de l'Océan qui les exalte, les énergies humaines dans ce qu'elles ont de plus noble et de plus élevé.

Après l'arrêt dans le petit port du Conquet, où nous n'embarquons que du fret, nous nous engageons dans le dédale des passes, parmi les rochers émergeants. La mer s'est un peu calmée. De temps à autre, de grandes rafales viennent sur nous. Elles sifflent dans les haubans, font craquer le mât. Le bateau se courbe sur le flanc, en gémissant.

La petite Ouessantine est remontée sur le pont, toute frissonnante dans son châle, dont les franges s'envolent. Elle est jeune, presque jolie, avec des cheveux frisés qui s'échappent en désordre de sa coëffe, qui viennent battre

un visage menu, rougi par le froid, où les yeux s'écarquillent d'épouvante.

A chaque reprise hurlante du vent, elle se remet à crier, agrippée à une corde tendue. Elle invoque la Vierge, coupant sa prière de gémissements : « Je vais mourir ! »

Pauvre petite flienne ! Elle a, comme toutes les femmes d'Ouessant, l'effroi de la mer. Sans doute pour avoir vu de trop près les méfaits de sa colère ; et à cause de tous ces récits de naufrages qu'on répète à la veillée, et qui, scandés par les coups de tonnerre du ressac dans les creux de rochers, les nuits de tempête, peuplent de sinistres fantômes les rêves des petites filles...

Un moment, le vent glacé, qui accourt avec fureur en noircissant la mer sur son passage, apporte un gros paquet de grêlons qui se mettent à crépiter sur le pont, clac, clac, clac..., pressés, claquants, sonnans sec comme un feu roulant de mitrailleuse. Il faut se garer, se cacher le visage et les mains, car chaque boule de glace, projetée avec une force incroyable, fait une blessure.

Il fait de plus en plus froid. Tandis que la houle, lentement, s'apaise, surtout depuis que nous naviguons à l'abri des îlots, le vent remonte progressivement vers l'est.

Lorsque après la traversée mouvementée du Fromveur, nous doublons la Pointe de Porz Goret, et nous engageons dans la Baie de Lampaul, un nuage soudain nous enveloppe, duveteux, épais, si mouillé qu'on se sent transi jusqu'aux moelles : la neige !

Les rafales, qui soufflent par à-coups inégaux, la brassent, malaxent de grandes portions de flocons tourbillonnants qui se déchirent, s'éparpillent, forment en

se rassemblant encore de nouveaux centres giratoires. Nous glissons dans un monde fantôme, où l'air a de la consistance, et la couleur des plumes de mouettes ; où l'on respire de l'eau, où de l'eau vous frôle, pénètre dans vos vêtements, vous fait couler du froid dans les artères.

La tornade de neige dure à peine quelques minutes. Quand le voile se déchire, et comme le vapeur jette l'ancre à quelques encablures de l'embarcadère, j'aperçois, l'espace d'un instant, l'île saupoudrée de poudre blanche. Vision étrange, sous le ciel noir, chargé de menaces, cet éparpillement blanchâtre sur la lande toute nue. On dirait quelque charnier solitaire, perdu dans la mer maudite, très loin du monde vivant, où blanchiraient, privés de sépulture, parmi les seuls rapaces mangeurs de morts, les ossements épars des réprouvés.

## II

J'ai eu la surprise, au lieu de trouver l'auberge vide comme je m'y attendais, de rencontrer à la salle à manger une demi-douzaine d'officiers de marine, joyeusement attablés autour de quelques bouteilles. Ils sont venus en manœuvre sur leur torpilleur, qui a mouillé dans la baie, mais auquel je n'avais pas prêté attention, tout occupée que j'étais, après le subit enveloppement de la neige, à cette fugitive et surprenante vision de l'île poudrée à frimas.

Il faut tout leur jeune entrain pour vaincre l'oppressive tristesse de cette salle, qu'un jour avare, filtrant

à travers les étroites fenêtres, laisse livrée à tant d'obscurité qui rôde dans les coins et sous les poutres fumeuses du plafond. Dans les vitres, à peine plus larges que l'ouverture d'un hublot, se découpent, dans une vague clarté jaune, un bout de grille rouillée, tordue par les ouragans, du gazon couché, déteint et trempé de pluie, qui tente parfois de se redresser entre deux reprises du vent, avec des frissons spasmodiques.

L'après-midi est lugubre.

Dans la lande où j'ai mené ma course errante, qui s'étend sur plus de quatre kilomètres de long jusqu'au phare du Stiff, on ne rencontre pas âme qui vive : ni homme, ni bête. A peine, de temps à autre, mal dessiné sur l'écran moutonneux des nuages qui filent à vive allure, quelque courlis luttant contre la tempête, et qui pousse en passant un cri de détresse.

Le vent n'a pas de repos. Il court partout sur la lande, couchant les grandes herbes, les fougères gorgées d'eau, les tiges souples d'osier qui croissent dans les fondrières, toutes dans le même sens, au ras de la terre. Il secoue de rapides frissons le gazon court, mou comme une éponge, et qui a pris, sous la patine d'innombrables averses, une indéfinissable couleur de pourriture.

Le vent ! On ne sait rien de sa puissance, de sa fougueuse vie d'élément qui nous courbe, nous vainc, nous détruit, mais exalte en nous je ne sais quelles mystérieuses réserves d'énergies ; on ne sait rien de ses secrets terribles et magnifiants quand on ne l'a rencontré que dans nos villes et nos campagnes, où tant de barrières de murailles, de haies et de futaies viennent à chaque instant briser son élan.

Il faut, pour pénétrer un peu le vif de son âme, — car elles ont une âme, les grandes forces naturelles, et

qui parle à la nôtre en de silencieux, de mystiques colloques, — il faut l'avoir vu dans sa course sauvage à travers l'océan libre qu'il brasse, qu'il soulève en mouvantes montagnes. Il faut avoir croisé son aveugle chevauchée sur un roc cerné d'eau, où vient frapper son farouche bondissement, — venu de l'infini, allant à l'infini, vers des régions inconnues où grondent l'épouvante et la mort.

Je suis seule avec le vent, sur la lande jaune qu'écrase le ciel, et que la mer encercle de houles tonnantes. Il n'y a que lui dans le cercle d'horizon. Sa grande présence emplit tout.

Présence invisible, plus émouvante de se cacher ainsi et de nous saisir sournoisement, à la dérobée. On se sent pris, serré dans quelque insaisissable étau qui se rétrécit, vous broie la poitrine, vous laisse immobile et sans souffle. Puis l'étreinte se desserre. On voudrait avancer. Impossible. Un obstacle insurmontable est devant vous, qu'on ne voit pas, et qui s'oppose invinciblement à vos efforts. Quelque chose d'élastique, mais qui ne cède pas ; de parfaitement translucide, mais qu'on palpe, qu'on tente de comprimer, tous muscles tendus ; sur quoi l'on appuie comme sur une immatérielle et très résistante muraille.

Et tout à coup un tourbillon qui remue toute la jaunâtre ambiance comme le fond d'une eau trouble. Vous voici porté, jeté en avant. Vos joues brûlent. Toutes sortes de choses battantes et cinglantes, qu'un malin génie dérobe à vos regards, vous giflent le visage, claquent sur vos vêtements, que d'invisibles mains arrachent avec violence.

Par saccades, comme une vague roule après l'autre, les secousses de la tempête vous permettent d'avancer.

La lutte est si rude qu'à maintes reprises le souffle vous manque.

Par bonheur, il y a, pour échapper à l'étreinte étouffante de ce vent qui jamais ne lâche prise, il y a les goaskeddou semés par toute la lande pour abriter les petits moutons. Ils sont partis, les petits moutons ; fuyant le vent d'est, ils hantent aujourd'hui d'autres régions moins éprouvées de l'île... Quel soulagement de prendre leur place, agenouillé un instant derrière les monticules de pierres sèches, contre la paroi qui fait face au vent ; et d'y renouveler son souffle.

On rentre dans la lutte avec plus de vigueur, tête baissée, coudes aux flancs pour offrir moins de prise à l'ouragan, avide de se dépenser, de se fouetter le sang dans le corps à corps avec l'invisible ennemi, pour secouer cette glace qu'une courte halte a répandue dans vos membres.

Parfois, comme ce matin sur le bateau, une giboulée de grêle s'abat à l'improviste, rendue presque dangereuse par la vitesse folle des couches d'air déplacées. Vite, on lui tourne le dos, en se cachant soigneusement la nuque. Et, pendant quelques minutes, c'est un crépitement de balles sur des tissus cirés.

J'ai pu, après plusieurs heures d'efforts épuisants, coupés de repos à l'abri des goaskeddou, les genoux dans l'herbe trempée, j'ai pu atteindre enfin la pointe du Stiff.

Comme j'en étais à quelque distance encore, — à un jet de pierre environ du phare, dont le double cylindre engagé, couronné d'un lanternon de verre, paraît sinistrement seul dans la lande nue, face à la mer, — un gros nuage étrange est venu vers moi. Il a l'air fait de touffes de coton qu'un même souffle aurait arrachées à une

plantation mûre ; — ou bien d'une neige épaisse agglomérée en houppes inégales ; — ou encore de mousse de savon envolée d'une lessive vigoureusement battue.

Nuage tourbillonnant, où de nouvelles blancheurs volantes, à chaque instant, entrent dans la danse, tournent sur place, animées d'un mouvement vertigineux, puis filent selon la tangente, se mettent à sauteler aux indécises frontières de l'essaim palpitant, s'éparpillent de tous côtés, bondissant à terre, reprenant un instant leur vol interrompu, avant de couvrir le sol de leur nappe neigeuse.

Dans les anfractuosités du roc, au pied de la haute falaise que l'Océan, à chaque minute, fait retentir de sourds éclatements de bombes, les monstrueux bouillons des vagues exhalent cette vapeur dense ; — ouate d'écume que le vent apporte par brassées. A chaque instant, il en jette de nouveaux paquets par-dessus le bord coupé à pic du promontoire. Et l'air s'emplit de petites plumes agglomérées. On marche environné d'une danse de flocons. On en écrase sur le sol, où leurs petites boules duveteuses s'attardent quelque temps avant de se dissoudre au contact de l'eau.

Le vent a atteint, près de cette extrême pointe de la terre, une violence inouïe. On ne peut plus avancer que sur les genoux, presque à ramper sur le sol. Et, bien que son souffle vienne face à moi, je n'ose, de peur d'un remous qui me précipiterait en bas, me glisser jusqu'au bord de la falaise, qui domine ici la mer de plus de soixante mètres.

Une rage furieuse semble soulever les eaux. Elles se dressent partout, en colonnes tendues comme du cristal filé, mais tout de suite croulantes, et qui, en s'affaisant sur elles-mêmes, se raniment de subites révoltes, se

tordent, haussent un instant des tronçons écumeux, jettent à tous les vents des fragments d'eau qui vont s'éployant en d'impalpables étendards, vite dissous dans les buées environnantes.

Jusqu'à l'horizon, que le ciel bas coupe, à peu de distance, d'une ligne noirâtre, comme de fumée de charbon, toute la mer bouge. D'énormes pulsations gonflent des masses luisantes qui retombent pour s'enfler à nouveau. Souffle respiratoire, dont les arrêts, les brusques reprises, inégales et coupées de borborygmes, font peur, comme si l'on entendait râler un monstre.

Devant moi, contre la côte élevée de l'îlot de Keler, — fragment détaché de l'île d'Ouessant, dont la sépare une simple passe, — des gerbes d'eau jaillissent, si hautes que leur fleur immense s'épanouit au-dessus de la falaise, et qu'on voit du ciel au travers.

Végétation de géantes, fragiles arborescences, qui s'éploie aussi, toute semblable, surgie comme par miracle au choc des lames, contre la muraille abrupte du Stiff.

Mais je ne puis, de mon observatoire en retrait, assister à leur magique croissance.

Seule, la poussée des masses d'eau m'apparaît, venue du large. Marche de liquides montagnes, alignées en chaînes ; — toutes noires d'abord, puis écumeuses à la crête, accélérant leur allure à mesure qu'elles s'approchent, et qui se tendent, haussent leurs cimes ébouriffées par le vent, se dressent, menaçantes, pour l'assaut.

Un coup de tonnerre, répercuté par les échos des roches.

Immense, un éventail s'ouvre au bord de l'abîme, large comme la ramure d'un chêne, tout en gouttelettes

suspendues... Et tout de suite, c'est l'averse, l'embrun fouetté qui vous gicle au visage, vous sale les lèvres.

Quand je reviens au bourg, talonnée par des vents aboyeurs dont la poussée me fait courir, il me semble qu'en ouvrant mon manteau je serais portée dans les airs — comme ces goélands que je vois virer d'un bord sur l'autre, sans un battement de leurs ailes toutes grandes, et qui filent comme l'éclair.

La trouble opacité de l'atmosphère tourne au gris fumeux, puis au noir. C'est la nuit, quand j'arrive à Lampaul. Depuis quelque temps déjà, les phares sont allumés. Leurs pâles feux follets m'ont escortée sur le chemin du retour. Clarté rouge du phare du Stiff. Lueur blanche de Creac'h, qui révèle, en traînant sur la lande, parmi les herbes secouées, toute une vie inquiétante et minuscule.

Solitude. Non, le vent m'accompagne. Il se démène furieusement dans l'ombre. Il me chuchote des choses à l'oreille, puis se met à crier, clamant je ne sais quelle indicible souffrance... Aurais-je peur ? On dirait que des fantômes dansent dans les faisceaux des phares...

Comment rêver qu'il y a de la vie quelque part, autre chose que cette lamentation sans fin qui vous dissout l'être, vous fond tout entier en une morne désespérance ? — Plainte immense, qu'on n'entend jamais naître, qui vient à vous déjà pleine, qui fuit, chargée de tant d'angoisse, et qu'on n'entend pas mourir. Cette plainte qui recommence sans cesse, toujours la même, et toujours à son paroxysme.

O détresse du vent, sur la lande obscure où plus rien ne vit !

## III

Le torpilleur est parti ce matin. Il a dû appareiller au petit jour ; car, lorsque j'ai couru à ma fenêtre — non certes pour l'ouvrir, la fureur du vent ne m'aurait jamais permis de la refermer, — son long fuseau flottant, couleur de brume épaisse, avait disparu de la baie.

Il était merveilleux hier soir, dans l'illumination de ses feux ! Ces colliers de perles irradiantes, dans la noirceur dense de la nuit, cela faisait penser à quelque fête lointaine, à je ne sais quelle féerie apparue dans des régions interdites, et qu'on regarde en extase, dans l'ombre, parmi la bise qui mord et les pluies cinglantes qu'on ne sent plus... Comme les enfants pauvres s'arrêtent éblouis devant l'arbre de Noël entrevu à travers la vitre.

Je descends à la cuisine, — la seule pièce chauffée de la maison — pour y dérouiller mes doigts gourds au-dessus du fourneau. Pour m'informer aussi près de l'hôtesse de l'heure où se doit lever le courrier qu'emporte le bateau.

« Le bateau ne part pas », me répond-elle d'un ton bref, avec cet air maussade qui lui est habituel.

Je m'étonne.

« Comment ? Le bateau ne part pas ! Mais le capitaine m'avait affirmé hier, au débarqué, qu'il levait l'ancre aujourd'hui à midi.

— Le bateau ne partira pas parce qu'il y a un noyé à bord. »

Elle dit cela d'une voix creuse, qui me fait frémir. Impossible d'en rien tirer d'autre.

Je descends vite vers le port, en quête de renseignements.

Une bise glaciale vient tournoyer dans le creux de falaise où s'abrite la cale. Tout au fond du bassin, les coques retournées des barques s'alignent, flanc contre flanc, toutes pareillement déteintes, lavées par les pluies et rongées de sel. Aucune embarcation, ici, ne peut sortir l'hiver. On les désarme à l'entrée de l'automne jusqu'à la fin du printemps.

Je descends avec peine, luttant contre des vents traîtres qui me happent en tous sens, l'étroit sentier qui sinue au flanc de la croupe herbeuse.

Personne sur le quai. Rien que des souffles rageurs qui déracinent, sur les pentes, de maigres touffes de gazon, tout de suite éclatées, éparpillées en poussière.

En cherchant protection au pied de la haute paroi des roches, je m'en vais, peinant et travaillant des muscles, vers l'entrée du port, où s'accroche solidement, — cube de maçonnerie capable de résister aux assauts des tempêtes, — l'abri bétonné du canot de sauvetage.

Ah ! le capitaine ! Il vient à moi, son large cache-nez battant comme une voile qui faseye dans l'ouragan. Il a l'air soucieux et de fort méchante humeur.

« Quelle affaire ! » fait-il en m'abordant, si concentré en lui-même qu'il semble poursuivre un monologue. « Depuis trente ans que je navigue, je n'en ai jamais vu de pareille... je n'en ai pas dormi de la nuit. Ça me trotte tout le temps par la tête. »

Il crie, pour dominer la grande rumeur de la tem-

pête. Mais le vent est si fort qu'il emporte cependant des lambeaux de paroles. Je tends anxieusement l'oreille.

Et, par mots hachés, avec de grandes déchirures qu'emplit le tumulte des éléments, je saisis le dramatique récit.

Une barque retournée, hier, dans l'après-midi, au cours des manœuvres de déchargement. Une grande lame qu'on n'avait pas vue venir et qui a pris de flanc l'embarcation, avant que les rameurs eussent le temps de virer pour lui présenter l'étrave. Deux hommes à la mer. Les bouées qu'on jette ; les cordes tendues. L'un des naufragés s'accroche à l'engin sauveur... On le hisse sur le pont, à force de bras. L'autre coule à pic. Il n'a pas fait un geste. Le froid de l'eau a dû le saisir et déterminer tout de suite une congestion... On n'a pas pu retrouver son corps. Le capitaine vient de câbler à Brest qu'on envoie d'urgence un scaphandrier pour explorer les fonds. Mort ou vif, il tient à ramener son équipage.

Je regarde, pendant qu'il me parle, l'« Enez-Eussa » balancé aux ondulations de l'eau, à quelque trois cents mètres dans la baie. De temps à autre, le petit vapeur, qu'éclaire un pâle rayon de soleil, semble frissonner dans toute sa membrure, saisi sans doute par une de ces lames profondes dont la poussée subite fait vibrer la coque, et qui, parmi les roches aiguës du fond, doivent remuer le mort.

Près de nous l'eau gicle à l'angle de l'embarcadère, heurtant à chaque enflure du flot d'étranges rochers arrondis sous nos pieds, que je connais, car ils ont une histoire.

Voici près d'un demi-siècle, une goélette chargée de

ciment fit naufrage, un hiver, à la Pointe de Pern. Les remous des courants ont amené jusqu'au fond de la baie deux cylindres de la cargaison. Deux blocs énormes de ciment, dont chacun pèse plusieurs centaines de kilos. Ils se sont incrustés dans la paroi rocheuse, mêlés au granit vierge — comme si les érosions millénaires les avaient ainsi sculptés en relief arrondi. Mais, malgré la patine brune de la mer, et les éclats qu'ont enlevés les tempêtes, on les distingue encore pour leur forme rare et le granuleux de leur surface.

Monument dressé par l'Océan, pour commémorer l'un de ces drames de mort où sa fureur se complait trop souvent.

Pourquoi le vent et la mer content-ils ici de si sombres histoires ?

Ce soir-là, un papier collé au mur, dans le vestibule de l'auberge, annonçait une collecte faite dans l'île pour la famille du noyé : une jeune femme et deux petits enfants, demeurés à Brest, et que ce deuil, qu'on ne leur avait pas encore appris, allait laisser sans ressources.

Et au cours de l'après-midi, je liai conversation avec plusieurs de ces îliennes que je rencontrais sur les sentiers, s'en allant vaquer aux travaux des champs parce que le vent d'est, qui décidément s'établissait, annonçait quelques jours de sécheresse... Elles ne parlent guère, de coutume, leur abord est volontiers distant. Mais ce deuil commun a établi une sympathie entre nous tous. On parle du noyé au seuil des portes ; près des lavoirs, où claque dans le vent le linge que les femmes secouent avec des doigts rougis par le froid ; parmi les mottes fraîchement retournées des champs étroits où l'on va planter les pommes de terre.

Le souvenir de drames semblables, l'effroi de la menace qui pèse ici sur chacun font la compassion plus directe et un peu personnel ce deuil de marin.

Et ce sont des lamentations sur le mort, — si jeune, travailleur, et qui rapportait sa paye, bien qu'un peu ébréchée chaque semaine par un goût prononcé pour la bouteille. Mais chez des Bretons, c'est là péché mignon.

On plaint la pauvre femme, restée seule avec la charge de ses deux mioches, — et qui, demain, au retour du bateau, s'en ira sur le môle attendre son époux.

Et les commentaires émus vont leur train.

« Comment vivrait-elle ?

— Elle aimait son mari !

— Si seulement, — c'est là la conclusion générale, — elle pouvait avoir une bonne pension ! »

## IV

La persistance du vent d'est a nettoyé le ciel. Ce matin, un beau soleil m'a réveillée, qui jouait dans mes vitres, et donnait une allure presque gaie à ce vent qui ne cesse de mener son train, qui m'a emportée toute la nuit dans des songes aériens, et, pénétrant par les jointures des fenêtres, secouant les draps de mon lit, le tapis de ma table, me donne l'illusion d'être enlevée dans l'espace, dans une fragile petite cage à paroi vitrée. Le soleil m'enchanté. On dirait que les ouragans sonnent une aubade au lever de la lumière.

Mais je ne suis pas bien sûre d'être éveillée. Est-ce

que je ne rêve pas encore ?... Dans le cadre de la fenêtre, voici des vols neigeux, si légers, si gaiement dansants, d'une telle fraîcheur immatérielle, qu'on les dirait éclos dans le paradis des songes.

Seraient-ce des essaims de mouettes, venues à foison dans ce coin de la baie, et qu'une folle effervescence mettait ainsi en joie ? Elles voltigent en délire, enivrées de soleil, mêlant étroitement leurs courbes capricieuses, enchevêtrant leurs bords qu'ordonne une fantaisie ailée.

Je cours à ma fenêtre. Non, ce ne sont pas des oiseaux. La mer est grosse. Elle moutonne jusqu'à l'horizon. Et, dans cette portion de la baie que découpait ma croisée, quelque invisible roche, pointant au ras de l'eau, a dû provoquer ces remous de courants qui font lever des nuées de flocons. Toutes ces petites choses bondissantes, merveilleusement blanches, dont l'essaim s'ouvre parfois pour découvrir du bleu saturé de clarté, — c'est, au-dessus de la mer bouillonnante, la danse de l'écume dans le soleil.

C'est dimanche. En suivant les ruelles où le vent s'engouffre, je m'en vais à la grand'messe.

L'église est pleine de coëffes blanches. C'est la coutume des femmes, dans l'île, de troquer, le jour du Seigneur, leur béguin de velours piqué d'un nœud sombre contre une coëffe brodée. Et cela donne un air de fête à leur foule endeillée, tous ces frais bonnets de dentelle qui tombent en trois pièces sur les chevelures libres, et qu'attache sous le menton, — d'une façon très seyante — un large ruban de taffetas noir, noué en grosse coque à hauteur de l'oreille.

Dans le vaisseau très ajouré de vitraux transparents, où pénètre à flots la lumière, la foule prie. — Récita-

tions ; chants ; muette adoration. Elle obéit au commandement silencieux du prêtre qui, là-haut, entre deux flammes oscillantes que des souffles, venus par quelque fente, menacent à chaque instant d'éteindre, procède à l'office liturgique.

Le vent mène grand tapage. On l'entend tourner autour de l'église, aboyer furieusement, mêler sa voix de colère et d'angoisse aux chants de prière. Parfois, il enveloppe les murailles d'une telle véhémence poussée, qui fait vibrer la pierre, qu'on se croirait emporté dans la tourmente, et que la nef entière, avec la foule agenouillée et le prêtre en chasuble entre ses deux lumières, s'en va voguer aux caprices de la tempête.

Autour de moi, sur les robes noires inclinées sur l'appui des chaises, ce ne sont que des chevelures épandues, soigneusement peignées. Grandes ondulations naturelles, tombée raide en baguettes de tambour, boucles rebelles qui ballent au gré des mouvements. Des jeunes filles s'enveloppent jusqu'à la taille dans une nappe ondoyante au lustre de riche soierie. Presque toutes brunes, ces chevelures, ou bien de la chaude couleur ambrée des châtaignes mûres. Les vieilles ont le poil durci, décoloré plutôt que blanchissant.

Et il y a bien quelques hommes, noyés dans la houle des robes sombres.

Ce vieux assis derrière un pilier, tout de noir vêtu, lui aussi, dans son costume des dimanches, et qui mâchonne je ne sais quelle interminable prière, en faisant gicler autour de sa chaise des jets bruns de salive.

Et cet autre que je vois entrer, tout cassé et chevrotant, et qui s'empresse, avant de tremper ses doigts dans le bénitier, de serrer dans son béret la chique qu'il a retirée de sa bouche et qu'il reprendra tout à l'heure.

A présent, les chants qui remplissaient la nef d'harmonies discordantes, soutenues du dehors par la basse profonde du vent, se sont tus.

Le curé monte en chaire. A toute allure, voici qu'il débite une liste interminable de noms bretons : la série des morts depuis un demi-siècle — davantage peut-être. Après quoi, tout le monde se met à genoux, pour un *De Profundis* exécuté à la même cadence de pas de charge.

Bruits de chaises. Les ouailles s'installent pour l'homélie. Naturellement, je n'y comprends goutte. Tout cela se passe en breton. Je le regrette, car il a l'air peu banal, ce sermon.

Sous le dais de bois verni, le pasteur du bourg, jeune, rude, parle d'une voix sans nuances, qui frappe parfois avec une force étrange. Il fait peu de gestes. De temps à autre, une mimique expressive, qui doit accompagner une histoire drôle, car l'auditoire pouffe de rire.

J'imagine qu'il dit leurs vérités à ses paroissiens, dans un style pittoresque qui stimule leur attention.

Plusieurs fois, j'entends retentir, sur un ton tantôt ironique et tantôt de défi, le nom de Douarnenez, qui fait lever toutes les têtes. C'est la cité rivale. Celle qu'on nomme toujours ici avec un peu de rancœur, et une méfiance non déguisée. Ses pêcheurs ne viennent-ils pas hardiment, même en hiver, sur de grosses barques que le diable lui-même doit piloter à travers les tempêtes, enlever le poisson dans les eaux de l'île ? Et lorsqu'ils débarquent, quelle liberté d'allures, quelle grossièreté dans les propos ! Ils gâteraient, si on les laissait faire, toute la jeunesse d'Ouessant !...

Fait-il flamber ces ardentes inimitiés, le curé combattif, pour mettre en garde son troupeau contre les doc-

trines venues de la cité satanique ? Ou prétend-il au contraire apaiser les vieilles querelles ?

Toujours est-il qu'il semble d'une rude trempe, cet ancien soldat. Sans doute, il n'a pas peur des mots. On ne s'ennuie pas, au prône, à Ouessant.

Les chants ont repris, avec une ardeur accrue qui les fait dérailler davantage. Un *Credo* galopant, suivi de cantiques bretons scandés sur des rythmes fantaisistes.

La sortie. Le tambour entr'ouvert, le vent s'engouffre dans l'église, soulevant les jupes, faisant battre les ailes des coëffes. Les femmes, en se pressant sous le porche, s'enveloppent de gros châles qui emprisonnent leurs cheveux.

Il fait très froid. Sur le parvis, les groupes, à peine formés, se dénouent. La place, toute blanche de coëffes, se vide en quelques minutes, balayée par de furieuses rafales qui dispersent aux quatre coins du ciel ces vols frémissants de dentelle, qui battaient si frais dans le soleil.

« Le scaphandrier est arrivé », m'annonce la petite bonne de l'hôtel, toujours accorte et de belle humeur.

Dans la baie, étincelante de soleil, où dansent encore des flocons blancs, un second vapeur est à l'ancre. Il est arrivé pendant la grand'messe. Vers deux heures commenceront les manœuvres de plongée.

La nouvelle a couru dans le bourg comme l'éclair.

Des théories de robes noires, de bonnets de lingerie arrivent de partout, claquant dans le vent, tournoyant comme des compagnies d'oiseaux en détresse.

Le talus gazonné qui s'étend devant l'hôtel jusqu'au bord escarpé de la baie, se peuple de petits groupes

silencieux, qui, d'instinct, se forment en carré contre les rafales. Cette façade de l'auberge, les murs de quelques maisonnettes proches, orientés en plein midi, face à la mer, offrent un abri tout de suite exploité. Une file d'iliennes en robes noires s'alignent contre les parois ensoleillées.

L'atmosphère est grave. Pas de bruits de rires ; à peine de paroles, dans les groupes que des bourrasques secouent comme arbres en plein vent. Muettes aussi sont les femmes en espalier contre les murs blanchis où le soleil découpe leurs silhouettes tristes.

On dirait quelque assemblée mortuaire devant la maison d'un défunt.

Ce qui se passe sur les vapeurs mouillés l'un près de l'autre dans la baie, on le devine peut-être ; on n'en voit rien. Personne ne dispose de jumelles marines. Q'importe du reste ! Elles ne sont pas venues par curiosité, ces iliennes, mais par sympathie pour le mort. Il leur suffit d'imaginer, suivant par divination ses manœuvres, les plongées successives du scaphandrier, sa recherche anxieuse, au fond de l'eau, parmi les pierres chevelues qu'habite une foule de bêtes à carapaces qui ont des pinces énormes et marchent à reculons.

Des nouvelles circulent, venues on ne sait d'où.

« Il ne l'a pas encore retrouvé.

— Si, on l'a repêché par douze mètres de fond.

— Hélas non, voilà déjà trois fois que le scaphandrier plonge sans résultat. »

A plusieurs reprises, on croit voir émerger un point noir près de la coque du nouveau vapeur. Et, une fois, il semble bien que ce point noir sorte, qu'une silhouette se hisse le long du bordage. Elle porte un grand paquet lourd...

Est-ce une hallucination collective ? Ou bien une vision aiguë par l'angoisse ?

Vers le soir, je rencontraï près du port un homme d'équipage de l'« Enez-Eussa ». Il me conta les multiples tentatives du scaphandrier qui, seulement à la cinquième plongée, finit par découvrir, à plus de deux cents mètres du point d'immersion, le corps du noyé, coincé sous une grosse roche où les courants l'avaient traîné. Les crabes avaient déjà mangé plus de la moitié du visage...

Les deux bateaux partirent au crépuscule, l'un remorquant l'autre, car l'« Enez-Eussa », dans ses tentatives de sauvetage, avait enroulé une aussière autour de son hélice, et déterminé une avarie de machine.

On les vit, avant même d'avoir atteint le Youch Korz, disparaître dans la brume bleuâtre du soir. Leurs feux allumés avaient l'air d'étoiles à la dérive... Ou de quelque illumination funèbre sur un vaisseau fantôme.

Le lendemain, une affiche manuscrite, sur le mur du bureau des Postes, annonçait que les deux vapeurs avaient mis sept heures pour rentrer à Brest, gênés par la houle et le vent d'est ; et qu'une erreur de manœuvre, dont le remorqueur était responsable, avait à l'arrivée écrasé contre le quai la coque de l'« Enez-Eussa ». Les travaux de radoub exigeant une semaine, la traversée du mardi était supprimée.

Pendant huit jours, nous allions être sans communication avec la terre.

## CHAPITRE II

UNE FAMILLE OUESSANTINE

### I

J'ai maintenant des amies à Ouessant.

Ce soir, après ma randonnée solitaire dans la lande que balaient les éternelles bourrasques chargées de relents salins, je suis venue frapper à cette porte que je connais bien déjà, au fond d'une courette qu'encombre une grosse meule de paille, dans l'un des hameaux proches du bourg.

Madame M... vient m'ouvrir elle-même. Elle me reconnaît immédiatement, malgré la nuit tombée ; sans doute à mon accoutrement, surprenant et un peu ridicule dans ce petit monde où pas une femme ne se rencontre qui ne porte fièrement la coëffe ailée, le châle à longues franges, la stricte livrée de deuil des lointaines aïeules.

Un cri de joie m'accueille. Puis, tout de suite émue de sollicitude :

L'HIVER

93

« Entrez vite, ma bonne Dame, il fait si froid dehors », me dit la vieille ilienne. Et, poussant derrière moi le rustique battant de bois qu'une langue d'air a saisi et claqué bruyamment, elle ajoute sur un ton de douce gronderie qui me touche comme un geste maternel :

« Courir les chemins à cette heure, et par un temps pareil ! Y a pas de bon sens. »

Elle me précède dans le couloir étroit qu'éclaire seule la lueur venue par une porte ouverte, et dont quelques pauvres reflets s'accrochent au vernis des murs.

Sa silhouette, que je voyais glisser devant moi, plus obscure que l'ambiance environnante, prend forme tout à coup quand elle pénètre dans la pièce. Et cela paraît si bon, après le rude corps à corps avec le vent de la mer, cette présence humaine où je devine tant de bonté, tant de simple et serein apaisement, que tout mon cœur, secrètement, a un élan vers elle.

Dans la salle dallée où nous sommes entrées, une lampe posée sur la table arrondit sous l'abat-jour son cercle intime de clarté. Une jeune femme coud dans cette zone lumineuse, la tête penchée ; de petits frisselis brillants courent dans ses cheveux châtain, très mousseux, dont les boucles s'échappent en désordre de l'étroit béguin couronné d'un nœud de taffetas.

Elle s'est levée, jetant son ouvrage, et me fait, en accumulant quelques coussins de cretonne, une place confortable sur le banc. Elle est souple, mince de taille, avec des yeux rieurs, et un sourire sur son visage comme une flamme dans une lanterne. Fille cadette de la maîtresse de céans, elle vit dans cette maison familiale avec sa mère et ses sœurs, et un bébé de près de deux ans que je découvre tout à coup furetant dans un

coin sombre, et que son père ne connaît pas encore, embarqué sur un chalutier qui navigue quelque part dans les eaux de l'autre hémisphère.

On m'a installée dans un coin presque moelleux du banc, une brique chaude sous les pieds qui sort de l'âtre de la cuisine et sent encore la fumée de goémon. La pièce où nous sommes n'a pas de chauffage ; le combustible est rare, et l'on garde précieusement pour les jours de maladie les quelques sacs de charbon qu'on a pu faire venir à grands frais du continent. Quant aux réserves d'algues sèches, de mottes de gazon, et de bouses cuites au soleil, elles servent à la cuisine, et brûlent en fumant beaucoup dans les cheminées à grands manteaux où l'on suspend les marmites.

Dehors, on entend le vent mener l'assaut contre les solides murailles de granit. Il secoue rageusement la fenêtre. Et la nuit se devine derrière les volets clos, la grande ténèbre tourmentée d'un halètement de colère, et que déchire brusquement — on dirait avec une douleur aiguë — le pâle tranchant rapide du faisceau de Creac'h.

Nous bavardons, assises toutes trois dans le cercle de la lampe, avec l'enfant aux joues de pommes cirées qui nous trotte dans les jambes, et parfois, affalé sur son petit derrière, nous regarde silencieusement, sans fin, avec déjà cet étonnement naïf devant l'inconnu qu'on surprend au regard des marins dans leurs navigations lointaines.

Autour de nous, sauf la plage lumineuse qui nous unit, les objets s'enfouissent dans l'ombre. De temps en temps, un sursaut de la flamme, qu'animent des vents coulis filtrés au travers de la fenêtre, en fait émerger quelques-uns, entrés pour un instant dans le cercle

élargi et déformé de l'abat-jour. D'étranges objets qu'on est étonné de trouver là, venus de très loin, d'escales des navires, ou de ces terres coloniales où nombre d'Ouessantins gagnent durement leurs grades dans l'armée.

J'aperçois un Bouddha de vieil ivoire, tout dépaysé sur ce lourd bahut de chêne qu'a verni le toucher de plusieurs générations ; une faïence de Chine sur une étagère ; et puis, rapportée d'Afrique sans doute, une longue défense sculptée où processionnent à la queue leu leu, comme jaillis de la dent monstrueuse, de drôles de petits éléphants dont la taille va s'amenuisant vers la pointe.

Observation curieuse, les esprits s'accordent ici exactement aux choses. Dans la conversation de ces deux iliennes qui presque jamais n'ont quitté leur rocher, on sent à la fois — avec des dosages différents chez la jeune femme et chez l'aïeule — les racines profondes d'une plante rivée à son sol, qui fleurit toujours pareille, comme sont figés depuis des siècles ces bancs de chêne usés par le frottement et ces armoires massives aux lignes toutes droites rehaussées par le brillant des cuivres ; — et puis des échappées sur le vaste monde qu'ont ouvertes ceux qui le parcourent sans trêve, et qui en ont rapporté des visions éblouies et ce parfum d'exotisme qui flotte autour des objets bizarrement hétéroclites, que les palpitations de la flamme arrachent pour un instant à leur mystère de pénombre.

Nous parlons des vieilles coutumes du pays, des fêtes locales consacrées toujours à quelque saint. Des danses des filles autour des grands brasiers de la Saint-Jean flambant au sommet des falaises, et que doivent enjamber à la course les quelques gars présents pour toucher

le cœur des belles Iliennes et apprivoiser la chance au long de l'année.

Nous parlons des absents surtout. Du fils aîné, capitaine déjà dans l'armée coloniale, qui envoie de Chine de longues missives relues maintes fois à la veillée, et des photos toutes pleines de petits hommes qui ont des airs de singes, avec des paupières drôlement coulissées et tirées de côté.

Un autre fils est embarqué sur la « Jeanne-d'Arc », qui fait le tour du monde. Comme il écrit rarement, on ne sait pas bien sous quelle latitude il vogue à cette heure.

Et puis, il y a encore un autre colonial, enfoncé, celui-là, en plein cœur de l'Afrique, et dont les lettres ont l'odeur de la brousse, des villages nègres et des fauves errants. Il vient de gagner son deuxième galon d'or. Et depuis qu'il est venu, voici trois ans, il s'est marié, il est père d'un gamin aujourd'hui tout grandelet, qui commence à parler — à ce détail je vois se mouiller les yeux de la vieille Bretonne — de cette mère-grand dont on lui dit la lointaine tendresse et qui ne l'a jamais vu.

Comme elle aspire, au fond d'elle-même, — la pauvre femme tassée sur des souvenirs et rompue aux attentes, — comme elle aspire à connaître la compagne qu'a choisie son fils, et à serrer dans ses bras — avec quelle ardeur passionnée, je le devine au tremblement de ses mains quand elle en parle — cet enfant de sa race qui porte le nom de son homme et dont on dit qu'il lui ressemble.

Quand les verra-t-elle ? On ne sait. La dernière permission, ils l'ont passée dans la famille de la jeune femme, en Provence. Et c'était dans l'ordre. Il faut

attendre au moins une année encore ; peut-être davantage.

« Pourvu que le Bon Dieu me garde jusque-là !... », murmure-t-elle, — et c'est sa seule plainte, — courbée soudain sur sa chaise comme si elle sentait plus lourd sur ses épaules le poids des ans.

Extraordinaire puissance de résignation. Force d'attente qu'on dirait soustraite aux attaques du temps, à la sourde morsure de ces déceptions qui ruinent en nous tant d'espairs tenaces. Les Ouessantines, c'est dans le roc qu'elles ont accroché l'espérance. Et près de cette femme aux membres nerveux, dont les cheveux gris, tombant en longues boucles sur les épaules, encadrent un maigre visage osseux, je devine, rien qu'à voir sous la dure arcade sourcilière la flamme sereine, la paix profonde du regard, — je devine qu'elle est capable d'attendre indéfiniment, jusqu'à la mort, et au delà de la mort.

Elle ne peut rester longtemps en place, ma vieille amie des îles. Les travaux des champs, les multiples besognes du ménage l'ont accoutumée dès longtemps à une activité toujours en éveil. Déjà, elle a quitté sa chaise, où elle s'était assise quelques instants pour me tenir compagnie. Elle fait de continuelles incursions dans la cuisine, d'où vient, chaque fois qu'elle laisse la porte ouverte, une odeur de fumée et de soupe au lard. Et la voyant s'empresse sans hâte, d'un pas toujours égal, j'admire sa taille restée si souple, sa démarche alerte, et dans son maigre corps aux attaches très fines, cette énergie toute vive qu'on sent circuler dans l'acier des muscles, qui a sculpté son visage aux pommettes saillantes, aux maxillaires apparents ; ce visage empreint de la distinction d'une vieille race, que le

hâle a patiné de l'ambre des vieux bois, et qu'éclairent d'un grand rayon de bonté et de persistante jeunesse deux yeux gris très lumineux, étrangement expressifs.

Je sais toute la vie de Madame M... Très simplement héroïque, et sans qu'elle-même s'en soit jamais douté, tant il lui paraît naturel de vivre sur un plan qui domine le niveau de nos communes existences.

Restée veuve de bonne heure, par quel prodige d'énergie, par quel miracle de dévouement parvint-elle à élever, toute seule et ne disposant que de maigres ressources, ses six enfants : trois filles et trois garçons, dont elle sut faire des sujets d'élite ?

Ces âpres jours de lutte, ils sont passés maintenant. Mais elle aime se les remémorer, dans son foyer délivré de l'angoisse du pain quotidien mais désormais à demi vidé. Parce que ce souvenir d'effort commun, d'espérance acharnée, elle sent bien que c'est le lien, jamais rompu jusqu'ici, qui joint les uns aux autres, autour d'elle qui en reste le centre, les membres épars du cercle familial.

J'ose à peine en parler pourtant, car elle éprouve une visible répugnance à exprimer aux autres ce reliquat de souffrance où elle descend pieusement au fond d'elle-même.

Mais elle devient loquace quand nous remontons plus haut le fil de sa mémoire, quand elle évoque — avec quelle émotion, douloureuse à la fois et cependant toute vibrante de la joie ressuscitée de sa jeunesse — ce marin au poil rude, aux yeux bleus étonnamment doux et candides, qu'elle aima passionnément, et dont l'image encadrée de noir, contre le mur de la chambre, semble présider à la vie de chaque jour, tant elle a su garder vivant, autour d'elle comme en elle, le souvenir de celui

qui reste, par le miracle de son amour, le chef présent du foyer.

Je savais maints détails de la vie de son mari, par un vieil officier de marine qui l'avait eu autrefois sous ses ordres, comme maître patron-pilote à bord d'un torpilleur, et qui l'avait beaucoup aimé. C'est même ce pieux souvenir dont j'étais la messagère qui m'avait amenée chez Madame M... et ouvert l'intimité de sa maison. Et c'est pourquoi si volontiers elle laissait devant moi errer sa pensée aux jours bénis où, sous ce même toit moins doré de lichen, elle attendait parmi des berceaux et des lits d'enfants, — des mois, des années durant, avec cette petite flamme au fond d'elle qui fait toujours un peu présent l'absent qui va revenir, — elle « espérait » celui qui ne s'était pas embarqué encore pour cette navigation d'où l'on ne revient jamais.

Il avait couru toutes les mers. Silencieux et timide, avec une âme de grand enfant naïf, une bonté dont on abusait quelquefois, et cette ferveur d'attachement qui lui valut en retour de belles et durables affections. Avec cela, rude à la besogne, et d'une énergie opiniâtre quand il fallait se mesurer avec le courroux des éléments.

Dans toute la marine de guerre, où il resta près de trente ans, il n'avait pas son pareil comme coup d'œil et habileté professionnelle. Il avait tant bourlingué dans la grosse mer, sur les coquilles de noix qu'étaient les torpilleurs de son temps ! Il « étalait » sans manifester de fatigue, des heures et des heures de passerelle, son ciré claquant sous les embruns, son regard d'oiseau-pêcheur tendu dans le noir pour relever les feux, pour saisir à la volée mille signes imperceptibles dans le ciel, dans le vent et dans les eaux ; — des signes que lui seul « savait », et qui lui faisaient trouver son chemin

avec un flair élémentaire, comme l'Indien dans l'océan de la brousse à l'odeur d'une foulée ou l'inclinaison d'une plante.

Sa veuve aimait à répéter cette vieille histoire qu'il lui avait contée jadis, et qu'elle retrouvait toujours fraîche dans sa mémoire, avec ses détails précis, avec aussi la saveur étonnamment évocatrice de la terminologie maritime.

Une après-midi de l'automne 1898, le torpilleur 161, école des Patrons-Pilotes de Brest, commandé par un jeune lieutenant de vaisseau, vint prendre le coffre des Ponts et Chaussées<sup>1</sup> dans la rade de Lampaul. M..., qui était patron-pilote à bord, se fit débarquer et courut à la hâte embrasser sa femme. Puis il regagna son poste après avoir recommandé aux permissionnaires de l'île qui s'en allaient chez eux de veiller le pavillon de ralliement, et de revenir au quai dès qu'ils le verraient déferlé.

Le temps était beau, mais peu sûr. Et par les vents d'ouest qui semblaient se lever, cette baie de Lampaul répond bien à l'aspect sinistre qu'elle prend sous un ciel gris, avec ses côtes en forme de mâchoires qui mordent obstinément le dur caillou du Corcé<sup>2</sup>. Les navires n'y sont plus du tout en sûreté.

Aussi faut-il se tenir constamment sur ses gardes pour ne pas risquer d'être pris dans la redoutable soufrière.

D'autant plus qu'on n'en sort pas comme on veut. Quel que soit le danger que puisse courir son bâtiment,

1. Le coffre est la caisse flottante sur laquelle on s'amarre.

2. Le rocher du Youch Korz, qu'on peut écrire indifféremment Corce.

le commandant ne doit pas oublier qu'une fois sorti de cette rade inhospitalière, il va se trouver dans un des lieux du monde où la mer est le plus hérissée d'écueils, où les courants sont les plus violents qu'on puisse rencontrer, — atteignant jusqu'à dix nœuds dans le Fromveur par grande marée. Ce serait folie de s'aventurer dans ces parages pendant la nuit ou au bas de l'eau. Aussi, que d'heures tragiques ont vécu dans cette anse rocheuse les navires surpris par la tempête d'ouest, et obligés d'attendre, pour s'échapper de la nasse, les circonstances favorables !

Ce soir de septembre, les matelots descendus à terre eurent tout juste le temps d'embrasser leur payse. Ils n'avaient pas quitté le bord depuis une heure que déjà le Berthon<sup>1</sup> venait les rechercher.

La houle commençait d'entrer en rade. Le soleil se coucha dans un incendie.

Il faisait encore jour quand, de la terre, on vit le torpilleur doubler ses amarres sur le coffre ; et au panache élargi de sa fumée on put comprendre qu'il poussait ses feux.

A minuit, le vent de suroît soufflait en tempête.

Cependant, malgré l'effrayante menace des eaux démontées qui risquaient à chaque instant de jeter le torpilleur à la côte, toutes amarres rompues, il fallut patienter jusqu'au jour.

A l'aube, la mer étant pleine, le 161 mit en avant. Un gabier trancha les amarres à coups de hache. Le torpilleur appareilla.

Madame M..., qui, toute la nuit, avait guetté ses feux, vit se dérouler dans le ciel sa spirale de fumée, et de

1. Berthon : youyou en toile pliant des torpilleurs.

temps en temps émerger entre deux lames son long fuseau grisâtre, pointé vers le Youch Korz, que la mer dévorait et rejetait sans cesse comme un fétu de paille.

« Ma Doué ! Il ne reviendra jamais. »

Et la femme du pilote, saisie d'une angoisse terrible, courut brûler un cierge à l'église devant Notre-Dame des Mers, sur l'autel qui porte le coffret des croix de proëlla. Et tandis que sonnait l'Angelus matinal, elle pria longtemps, à deux genoux sur les dalles, pleurant sa douleur en silence.

... Le torpilleur revint quelques jours après. Et voici ce que raconta le pilote, qui n'était point loquace et n'inventa jamais d'histoires.

Sorti par la grande passe, le 161, profitant du reste de flot, emboucha le Fromveur.

Après... Plus rien qu'une danse diabolique dans une cuve énorme toute en effervescence.

Toute la mer bouillait. On ne voyait rien devant soi qu'un voile multiple d'eau pulvérisée, fouettée par des vents enragés ; et un couvercle noir au-dessus, très dense, avec parfois un glissement mou de nuages qui fuyaient. Les giclures d'embruns vous donnaient de grandes tapes en plein visage. On était aveuglé, étouffé, crachant du sel, les oreilles et le nez emplis de saumure.

Tout d'un coup, — après combien d'heures de ce cauchemar ! — la Pointe Saint-Mathieu apparut.

« Par où diable sommes-nous passés ? » demanda au commandant l'un des pilotes instructeurs.

Tous étaient visiblement allégés d'un grand poids, se voyant sortis de la zone la plus dangereuse. Et cependant une mer horrible mangeait encore le torpilleur, car le jusant s'était établi vent contre courant.

Je crois que personne ne sut jamais bien par quels

points d'un dédale infini de roches le 161 avait fait sa route.

« Sûr, disait M... en mâchouillant sa chique, qu'en donnant du Fromveur dans le Chenal du Four, il est passé sur bien des écueils où il se serait perdu à une autre heure. On s'en est tiré — les vertus maritimes sont toujours récompensées — parce qu'on a eu la force et la patience d'attendre l'heure du plein et le jour bien levé pour s'échapper du guépier de Lampaul. »

De mémoire de marin, on ne vit tempête aussi violente que cette tornade venue brusquement, et sans qu'aucun indice eût pu la faire prévoir, quelques jours après l'équinoxe d'automne de l'année 1898. Elle fut cause de bien des deuils sur les côtes bretonnes.

Nous sommes toutes les trois penchées sous la lampe, tendues vers ces souvenirs. Même l'enfant accroché aux jupes de sa mère, et la tête enfouie dans ses genoux, s'est fait immobile, comme touché au fond de sa petite âme obscure par cette atmosphère religieuse qui enveloppe les morts, peut-être aussi par l'évocation saisissante des grandes forces de la mer.

Ces forces souveraines, elles eurent raison un jour du pilote qui, si souvent, par son calme imperturbable, son sens aigu des choses marines, les avait vaincues. Comme il venait de prendre sa retraite, il partit un matin, seul dans sa barque, pour une expédition de pêche dans le Raz de Sein. Région traîtresse dont il avait affronté les dangers plus d'une fois déjà. Il n'en est jamais revenu...

Le bruit de la mer vient à travers le mur et les volets fermés jusqu'à notre cercle étroit redevenu silencieux. Et à de certaines minutes, le vent exaspéré lance au-dessus du toit un appel sinistre, un grand cri qui

s'achève en un gémissement tout contre la fenêtre, dont la note déchirante vous prend aux entrailles comme une plainte humaine.

Alors la vieille flienne, qu'un frisson secoue toute, se signe prestement.

« Vierge Marie, ayez pitié de ceux qui sont en mer. »

Et je vois bien à ses yeux emplis de larmes qu'elle songe à cette barque vide qui revint au rivage un lendemain de tempête, à demi brisée et la quille en l'air.

Je prenais congé de mes hôtes lorsqu'entra la petite Jeannette, la dernière fille de Madame M... L'aînée, sans cesse occupée aux travaux ménagers, un peu sauvage, et d'une activité qui ne veut pas se laisser distraire, se soustrait avec obstination aux visites. Jeannette, au contraire, se trouve constamment sur ma route ; et Dieu sait que je ne m'en plains pas.

Une robuste gamine de quatorze ou quinze ans, avec des joues comme ces grosses pommes du Canada bien rondes et bien rouges qu'on met en montre aux vitrines ; une chevelure en longues vagues ombrées, si dense qu'elle la tresse d'ordinaire, contrairement aux coutumes de l'île, en une natte épaisse qui lui tombe jusqu'à la taille, et que le dimanche cette toison soyeuse, épandue comme une parure, l'enveloppe, sans qu'elle s'en doute, d'une grâce souveraine.

J'aime beaucoup bavarder avec Jeannette. Elle ouvre sur la vie des yeux tout neufs. Et sur le vaste monde dont elle ne connaît jusqu'ici, pour y avoir été deux ou trois fois, que la ville et le port de Brest, c'est un plaisir de lui conter mille choses insoupçonnées, qu'elle écoute avec une avidité de jeune loup affamé, et une puissance d'émerveillement devenue bien rare à notre époque, qui éclate dans ses yeux pleins d'une flamme dansante

comme ces feux clairs d'automne qui mordent les sarments secs.

Tout l'intéresse. Les trains. Elle n'en a jamais vu, et elle rêve d'y monter un jour, de filer sur deux rails brillants, si vite qu'on en a le cœur tout chaviré, et que le courlis le plus rapide ne pourrait plus la suivre. Les rues toutes fourmillantes d'animation des grandes villes. Paris surtout, la cité merveille apparue dans son imagination comme une vision de conte de fées. Des maisons hautes comme la tour de Babel qui est peinte en rouge sur la couverture de son Histoire Sainte ; et toutes divisées en compartiments où des familles se répartissent... Quelque chose comme les boîtes à sardines empilées sur les rayons du magasin de Madame Noël. La circulation fiévreuse dans les grandes artères ; la marée des autos, aussi pressées les unes contre les autres — ô stupéfaction ! — que cette multitude de petits poissons qu'elle a vus un jour, au cours d'une promenade en mer, se bousculer à fleur d'eau en un banc de frétilantes nageoires. Jeannette ne peut en croire ses oreilles.

Et ce qu'il y a de charmant chez elle, c'est, avec cette curiosité passionnée qui lui fait aborder l'univers comme un beau livre dont elle a hâte de tourner les pages, c'est cet attachement ancestral à son île, plus touchant d'avoir des racines si vieilles dans cette chair pulpeuse d'adolescente ; un amour si naïvement exclusif que la pensée ne l'effleure même pas qu'elle pût un jour vivre ailleurs que sur son roc salé par les embruns, dans les colères du vent, le mol enveloppement de la pluie, et par les beaux jours, la joie tourbillonnante des goélands dans le soleil.

Ce soir, ma petite amie apporte les fraîches brassées

de sa jeunesse dans cette pièce où flottait lorsqu'elle est entrée la mélancolie d'un très vieux passé. C'est comme si elle avait ouvert toutes grandes les fenêtres au vent du printemps.

Je m'en vais gaiement, escortée jusqu'au seuil par les adieux de mes hôtes, et le gazouillis du bambin, soudain très excité, qui s'accroche à mes vêtements pour m'empêcher de partir. Jeannette tient absolument à m'accompagner jusqu'au croisement du sentier, à quelque trois cents mètres de la maison.

Nous sommes dans le noir. Un noir si dense qu'on ne voit pas ses pieds, car la nuit est sans lune. On palpe le chemin doucement avec ses semelles. Quand c'est dur, on peut marcher ; dès qu'on perd le sentier à droite ou à gauche, les pas plus feutrés dénoncent le gazon de la lande. Nous allons l'une derrière l'autre, sans parler, à cause de ce vent qui mène son train d'enfer et contre lequel nous nous essouffons à lutter. Chaque fois que passe la lueur blanche de Créac'h, je vois surgir devant moi comme une apparition la silhouette aux franges volantes, à la coiffe animée d'ailes qui battent comme d'un oiseau fou. Le feu du Stiff, moins éclairant, dessine une ombre à peine, et une traînée sanglante sur nos pieds.

Près du calvaire, Jeannette me tend sa petite main durcie par les travaux des champs.

« Ici, vous pourrez bien vous reconnaître. »

Devant moi, au pied d'une pente raide qu'a avalée la nuit, s'amorce le bourg. On le devine à quelques luminons en veilleuse épars dans l'obscurité ; flammes des lampes, jaillies par une porte ouverte ou à travers les vitres des fenêtres dont les volets n'ont pas encore été poussés. Et le phare, soudain, l'arrache à l'ombre, par

toutes petites portions rapidement surgissantes, et qui retombent tout de suite. — toits rugueux, façades mangées de lichen, — au fond du noir sans bornes qui semble rouler à mes pieds dans les vagues du vent.

Avant de m'engager sur le sentier décliné qui mène à ces tremblotantes petites étoiles égarées dans la nuit de la terre, j'écoute une seconde décroître derrière moi, dans l'obscurité totale de la lande, le pas de ma jeune compagne. Deux petits sabots qui sonnent très net sur le caillou.

Petite Jeannette, si franche et vive, qui voit si clair dans le bonheur d'exister. Comme les âmes droites jettent une lumière au tréfonds des choses qui nous paraissent complexes ! Etre heureuse, et souffrir. J'ai compris ce soir comme ce peut être limpide et simple, et qu'on passe de l'un à l'autre état sans secousse, comme la nuit succède au jour, quand restent régies par leurs lois éternelles les couches les plus intimes de nos êtres.

Ainsi ma petite amie aux yeux d'être clair saura, dans la tranquillité de son âme, muer quand Dieu le voudra la joie de sa jeunesse en cette sereine force d'attente que les femmes de sa race se transmettent comme un héritage sacré ou comme des lettres de noblesse, d'une génération à l'autre, dans leurs vies si pareilles à travers le temps. Force divine, capable, parce qu'elle est nourrie d'immortelle espérance, de s'attacher avec la même douce et muette résignation à l'absent qui ne reviendra jamais et qu'on reverra là-haut.

### CHAPITRE III

#### PERSISTANCE DU VENT D'EST

##### I

Toujours ce vent, qui jamais ne fait trêve ! Depuis huit jours, sa grande voix hurlante ne s'est pas tue un instant.

La nuit, quand les vivants se terrent dans les maisons peureusement closes, il règne en tyran sur les rochers et les herbes. Il parcourt la lande en tous sens ; torture les maigres buissons, qui se mettent à vivre sous la lune, font en agitant leurs branches des gestes de détresse. Il tourne sur lui-même, follement, avec des sursauts de rage, comme si quelque affreux tourment l'enfermait dans un cercle d'angoisse. Puis, soudain libre, — et brisé l'orbe maléfique — il bondit dans l'espace, galopant à pleines foulées vers l'infini de la mer.

On entend, sur la basse puissante de l'Océan qui gronde en mesure, courir son chant sauvage de triomphe et d'étrange douleur ; ses rauquements saccadés, son

sifflement sans fin, tendu vers je ne sais quel impossible apaisement.

Je m'éveille en sursaut parfois, au choc des rafales qui frappent plus fort contre ma fenêtre, comme si s'abattait sur la vitre une grêle d'invisibles poings. Et cette plainte dans l'ombre qui ne finit pas ; et cette colère obscure qui monte, qui s'exaspère sans qu'on sache pourquoi, qui annihile le monde extérieur par l'obsédant retour de ses éclats ; — tout cela, qui dit la véhémence des forces élémentaires, inquiète, comme d'aveugles puissances qui nous sont étrangères et cependant, en vertu peut-être d'une parenté secrète, éveille en nous de mystérieux, de troublants échos... Et l'on reste haletant dans la nuit, et torturé d'angoisse.

Quand vient le matin, le vent s'ébroue avec lui dans le soleil. Il emprunte une allègre vigueur à la jeunesse du jour. Il s'en va par les rues en vagabond et en seigneur. Jovial, il bouscule les ménagères qui vont à leurs emplettes le long des venelles balayées par les bourrasques ; il fait battre leurs jupes, tourner sur leur tête les coques noires de ruban ; il éparille les cheveux, arrache les châles. Il fait claquer dans les courettes le linge suspendu, comme les focs ralinguent en passant par le lit du vent. Il s'engouffre en rugissant de plaisir par les portes ouvertes ; se glisse par l'huis des fenêtres ; s'insinue dans les fentes. Il n'est pas de coin retiré, au cœur même des maisons, que le vent ne visite, agitant les rideaux, remuant la frange d'un tapis, faisant courir partout ses petits frissons glacés.

Et puis, ayant descélé un volet au passage, emporté une lame de toiture, triomphant, il bondit par la lande. Il s'en donne à cœur joie dans l'espace. Il va fourrager dans les touffes de fougères, dans les petites plantes ma-

ritimes que les talus des ravins protègent mal contre ses entreprises. Il fait éclore des fleurs d'écume sur tout le champ fouetté de la mer, et tourbillonner au-dessus de chaque anfractuosité des roches de blancs nuages de flocons, qu'on peut voir se former en se penchant au bord d'une faille, dans ces creux profonds où l'eau battue fait une mousse épaisse, parfois jaunie et comme solidifiée à force d'avoir été barattée par le ressac.

## II

Malgré le froid cuisant — car ce vent d'est, qui fait le ciel clair et chasse les brumes vers le large, apporte aussi les frimas du continent, — je fais chaque jour de longues promenades dans l'île.

Ce matin, j'ai rencontré les petits moutons. Ils se sont rassemblés sur la presqu'île de Feuten Velen qui borde au sud la baie de Lampaul et que termine la pointe de Porz Goret. Par vent d'est, cette langue de terre, que couvre l'éternel gazon semé de pierraille, et qui descend en pente douce jusqu'au niveau de la mer, est le coin le plus abrité de l'île. C'est pourquoi les moutons s'y sont réfugiés, guidés par leur instinct, — libres d'ailleurs de leurs mouvements en cette saison, jusqu'à ce que la levée des moissons dans les champs, vers la fin mars, les condamne à nouveau, jusqu'aux récoltes faites, aux évolutions circulaires, à deux, autour d'un piquet.

Ils trottent l'air frileux, cherchant l'abri d'un quar-

tier de roche, l'angle d'un guaskeddou. Ils se tassent dans les creux, les uns contre les autres, goûtant leur mutuelle chaleur, leurs fins museaux pointant hors d'un gros tas laineux.

Un gamin que je croise, au retour, sur le sentier de Penn ar Lann, va prendre de leurs nouvelles. Car on s'inquiète, au bourg, des conditions de leur existence, par ce froid rare. C'est le temps où les brebis mettent bas, et ce vent glacial pourrait bien tuer les nouveaux-nés.

Comme je rentre à Lampaul, un peu avant midi, une animation insolite m'attire vers le port. Les pêcheurs de Douarnenez sont venus. Les voilà en train de débarquer. Ils ont profité de ce vent qui les pousse à pleines voiles, et dont les pires violences ne présentent pourtant jamais les dangers d'une tempête de suroît. Ils ont navigué grand largue, ayant pris tous les ris et hissé un seul foc. Maintenant ils amènent les voiles, les reploient, les serrent soigneusement dans des étuis tannés. Ce soir ou demain, on les verra repartir, les mâts nus, dans la pétarade et l'odeur écœurante de leur moteur à pétrole.

Ils sont cinq ou six gars, tous jeunes, bien découplés, robustes d'allure, avec quelque chose de hardi dans le regard. On ne s'empresse guère autour d'eux. Des femmes les regardent, de loin, du haut des rochers surplombants. Un groupe de gamins restés prudemment à l'écart de peur qu'on ne fasse appel à leur concours, s'intéressent vivement à la manœuvre.

Les marins ont jeté le bout à terre, lancé sur le quai quelques paniers emplis d'un frétillement d'argent. Ayant achevé de serrer les toiles, fixé solidement le raban autour de la grand'voile roulée, par deux demi-clefs, voici que, d'un bond, ils sont sur le quai. Ils

s'ébrouent, trépignent pour se chauffer les pieds, échan- gent quelques bourrades ; et, riant et plaisantant, heu- reux de pouvoir se remuer ailleurs que sur leurs dix mètres de pont, ils remontent vers le bourg, portant à bout de bras les corbeilles de poisson qu'ils veulent vendre aux fliennes, la démarche un peu balancée par l'habitude du roulis. La troupe des gamins, qui n'ose les aborder, admire en secret, envie aussi, leurs bottes à hautes tiges, leurs « huilés » transparents, et ces jerseys moelleux qu'on voit paraître dans l'échancre des va- reuses.

Ce midi, chose rare et d'autant plus succulente, nous aurons du poisson frais à déjeuner.

### III

Le sentier qui mène au phare de Creac'h se détache du chemin de Pern à quelque distance du bourg, là où un grand calvaire blanc regarde la mer du haut d'un monticule.

J'ai pris ce sentier, à droite. Le phare, distant d'un kilomètre environ, se détache avec une telle netteté dans l'atmosphère absolument pure qu'il semble à portée de la main. Et quand j'ai fait quelques pas sur le chemin de terre qui descend un peu, — car une sorte de cuvette s'étale au pied de l'éminence de Creac'h — voici que, soudain, une féerie m'apparaît.

La lande est constellée de miroirs d'eau. Cela res- plendit dans le soleil, toutes ces surfaces limpides, parmi

le gazon terne, et les roches engrisaillées. Il en est de toutes les dimensions. De petites flaques éparses dans l'herbe font penser à une jonchée de sequins dans des écrins fanés. De plus vastes ont un rayonnement de coulée d'argent dont luirait l'ardente fusion. Et il y a une vraie petite mare au-dessous du phare, un coin de ciel à l'envers, saturé d'éblouissante clarté.

Dans la dépression du sol, le roc affleurant, ou sous- jacent à une mince couche de terre, a conservé l'apport des pluies récentes, qui s'est accumulé, divisé au hasard des cuvettes naturelles, métamorphosé par la magie du soleil en ces glaces étincelantes qui réfléchissent la joie du ciel.

Il y en a partout. Luisanses éparses ; rutillement de pierreries. On dirait une fête des eaux et de la lumière.

L'étroit sentier, dont la terre reste sèche, durcie en mottes par le froid parce que le niveau en est légèrement relevé, est tendu comme un fil entre les flaques inégales. J'ai peine à avancer, parce que le vent, qui m'arrive de biais et qui souffle avec des à-coups rageurs, me déporte constamment à l'extrême bord du chemin de terre. Il faut lutter pour ne pas tomber dans les fondrières en cristal dont la vase, au fond, a de traîtres englus ; pour ne pas glisser non plus dans l'un de ces trous cachés qu'ont envahis les roseaux, et qui vous happent jus- qu'au genou lorque, d'aventure, et sans prendre garde aux étincelles d'argent qui brillent entre les herbes, on y a mis imprudemment le pied.

Sans doute, le vent n'a pas ici la violence excessive, les reprises acharnées contre lesquelles il fallait se battre sur les hauteurs du Stiff, et qui vous laissent si épuisé par l'extrême tension de la lutte qu'on n'ose plus l'affronter. Mais il est rude encore, accourant à plein

espace, avec des saccades brusques qui font perdre l'équilibre. Et il y a des moments où sa force m'immobilise, dans un inextricable réseau de chaînes, dissout à la vue par quelque sorcellerie, où il est impossible de se mouvoir, où l'étranglement de nœuds qui se resserrent font douloureuse la respiration.

Il fait friser de rides mouvantes la surface des eaux, ce vent qui les fouaille au passage. On remarque, en approchant, les moirures de la laque unie, les grands cernes d'ombres qu'élargit un frisson courant, le jet minuscule épanoui en fines gouttes de verre qui s'élançe sous la cinglée d'une rafale. Dans les bassins plus larges, le vent soulève une tempête en miniature, avec de vraies petites vagues, des lames au tranchant bleu qui montent à l'assaut des rives et les frangent d'une mince écume.

J'ai atteint, non sans de rudes combats contre l'insaisissable ennemi qui me cerne, me bourre les côtes avec des poings solides, m'emprisonne, puis flue comme pour se moquer de moi, vire, volte, revient, me flagelle le visage d'un coup de queue, — j'ai gagné enfin les rochers qui montent la garde au pied du phare.

Ils font cercle sur une éminence, où, d'un seul coup, ayant grimpé dans des remous d'air la pente de cail-loutis, je découvre la mer.

Eblouissement. On dirait qu'elle vaporise du soleil. Une brume d'or fluide noie les horizons. Les vagues ont des chevelures. Si blanches et légères dans le vent qui les éparpille, elles flottent, rejetées par la course. Elles disent le jeune bondissement, l'élan joyeux des forces de la nature qui ne connaissent pas l'obstacle... Quand la lame s'effondre dans un tumulte d'écume, le vent et la lumière métamorphosent la chevelure envolée

en une impalpable poussière d'eau, tremblante de soleil, et vite évanouie. Plus près de la côte, dans les criques abritées où l'eau immobile a des transparences de verre bleuâtre, c'est une profusion de paillettes éclatantes bombillant entre les blocs de roche.

Lumière. De grandes brassées de vent m'enveloppent, m'ébranlent de la tête aux pieds. Je tremble toute, comme ces feuilles de bouleau grelottantes aux premières bises d'automne... Elles ont l'odeur des houles du large, le goût d'embrun, ces bouffées de la mer. Mon regard embrasse la lande jonchée de liquides clartés; les grands miroirs frissonnants où se mirent les moulins. Et les chevelures en jet d'eau des vagues, que le vent et la course arrondissent en courbes trajectoires, tout éclaboussées de vivantes lueurs. Et ces écumes qui se diamantent, dans une clarté toujours intensifiée, qui semble irradier du sein de la mer.

Parure de l'îlot dénudé, que le soleil, prodigue ce matin de présents, a constellé de pierreries et ceinturé de diamants.

## IV

Sur la petite plage en demi-cercle de Porz Nenv, creusée profondément dans le granit compact, et qui m'offre un abri relatif, je suis venue m'asseoir pour contempler la mer.

Elle brise ici en rouleaux, dont les levées rectilignes, la lente régularité des retours, et ce tonnerre qui accompagne leurs écroulements, répercuté par les échos des

roches, donnent une singulière impression de puissance.

On voit courir une ondulation sur l'eau. Elle vient de loin ; rapide, frissante : moirure sombre sur la surface lumineuse. Elle se lève toute à la fois, sur une longue ligne horizontale, d'un vert transparent qui laisse deviner des rousseurs d'algues et la fine blancheur du sable. La longue cime frémit un imperceptible instant ; — et, dès qu'elle s'incurve, des perles de cristal tremblent sur sa bordure qui se roule, s'effrange, blanchit en touchant la mince pellicule d'eau où elle s'effondre en mugissant ; rebondit en neige tumultueuse, avec, çà et là, des jaillissements de gouttes de verre dépoli, et de légers envols de plumes.

La retombée de la lame commence en un point quelconque, et se propage vite à droite et à gauche jusqu'à l'extrême limite de la barre mouvante. De sorte que le grondement se prolonge, s'enfle, se fond dans le clapotis léger de la nappe écumeuse qui s'étale apaisée, s'allonge comme une langue sur la plage où elle vient mourir, troublée par le sable remué, tigrée de taches mousseuses, ourlée à l'extrême bord d'un mince trait d'écume qui laisse en se retirant une trace en capricieux méandres.

Le bruit s'achève dans un petit crissement de mousse qui fond au soleil. Un silence suit ; attente anxieuse, où l'on voit soudain noircir la ligne qui va se lever. Et elle se dresse déjà, captant du soleil dans sa courbure ; elle se précipite en roulant son tonnerre, et tandis que son dos brillant se dissout tout au long de la ligne dans le bouillonnement d'une écume qui danse, la grande voix grossit, s'exaspère, meurt, pour reprendre encore sa plainte angoissée, régulière comme une respiration.

## V

Chaque année, à pareille époque, — parfois plus tôt, parfois un peu plus tard, — une semaine de vent d'est assure un peu de sécheresse, et permet aux fliennes de semer dans leurs champs les orges et les pommes de terre.

Cet hiver, ce vent propice aux semailles s'est fait particulièrement rude et froid. Cependant, les Ouessantines ne sont pas femmes à se laisser décourager. Bravement, elles vont à leurs travaux. Je les rencontre sur le sentier qui sort du bourg, dans la direction de la Pointe de Pern. Elles marchent à la queue leu leu, portant, les unes de grandes bêches soigneusement astiquées dont l'acier bleu luit très fort dans le soleil, les autres des sacs de semence, ou bien de lourdes corbeilles de pommes de terre qui les font avancer courbées en deux et la taille un peu de travers, dans un grand effort de résistance contre le poids de leur charge et les rafales qui les bousculent.

Arrivée à la hauteur des petits champs, leur file silencieuse, toute noire, ployée par la lutte contre le vent, se rompt doucement ; et les silhouettes en deuil s'égaillent dans les carrés fraîchement retournés, qu'un pli de terrain et l'écran précaire du bourg protègent un peu contre la violence de l'ouragan.

Je les vois, penchées vers le sol, leur buste, qu'enveloppent les franges volantes du châle, se balançant en mesure au rythme de la bêche. Les jupes plaquées des-

sinent leurs formes robustes ; au-dessus des cheveux épars, les oiseaux de ruban de leurs coëffes battent désespérément des ailes. Parfois elles se relèvent, les poings aux hanches, et hument le vent du large.

Et toutes ces formes noires, droites ou courbées par la tâche, dans l'envol de leurs coëffes ailées, de leurs jupons courts, — et, dans les prés minuscules où l'herbe reverdit sous de brefs soleils, l'ombre toute frissonnante des vaches sur l'herbe qui bouge ; — toute cette pauvre vie harcelée par les vents, dévorée par le sel de la mer, c'est, parmi l'expansion brutale des éléments, les êtres vivants réduits à leur échelle : si petits, et misérables, et durement besogneux sur ce roc que des immensités hantent. Mais c'est aussi l'effort humain, âpre, patiemment continu, nourri d'énergie obstinée, vainqueur enfin par l'âme qu'il manifeste.

Cet effort triomphant qu'incarnent, debout contre le ciel, ces filles de la mer dont la ligne solide jaillit dans la lumière sous le sombre éploiement de leurs coëffes.

## CHAPITRE IV

### CLAIR DE LUNE

Un soir, comme je passais près de Creac'h à la nuit tombée, à l'heure où, déjà, la grande lueur voyageuse accomplit dans le ciel ses tournées circulaires, j'entraï chez le gardien chef pour le prier de me faire monter dans le phare allumé.

Les règlements s'y opposent. Mais, ma bonne étoile, aidée de quelques aimables protections, m'avait permis de me procurer d'avance toutes les autorisations nécessaires. Cette chance, dont j'ai vite compris tout le prix, me valut une vision prodigieuse.

Il faisait un clair de lune d'une rare limpidité. Un ciel de diamant.

Derrière le gardien de service qui, hélé par le patron, vint me querir aux premières marches, je montai l'escalier en spirale entre les murs de ciment. Une escale dans une salle en rotonde lambrissée de bois verni, reluisante comme le rouf d'un yacht de luxe. Puis une échelle de fer. Et nous débouchons dans la chambre du phare.

La clarté d'abord m'aveugle. Impossible de fixer la lentille incandescente dont le foyer tourne, me brûlant les paupières chaque fois que revient, selon un invincible rythme, le faisceau ardent. Cependant, peu à peu, l'œil s'accoutume. Mon guide me fait les honneurs de son domaine, avec un orgueil naïf, un amour ingénu et quasi paternel pour ces objets précieux qu'il manie, dont la complexité lui en impose, et dont il est fier, cependant, un peu comme s'il les avait faits. Je crois bien, à voir son regard de sollicitude, de fierté attendrie, qu'il a dans son inconscient l'obscur conviction de les avoir réellement enfantés, par un miracle de l'esprit ou de la chair.

Il me montre l'arc incandescent des lampes : comme du cristal en ignition. Brasier où ne doivent flamber que les matières infiniment pures dont se composent les étoiles. Il me détaille avec complaisance le fonctionnement du délicat appareil qui permet de vérifier le niveau des charbons. Puis il m'explique en quoi consistent ses occupations pendant les longues veilles dans la chambre embrasée. La garde est de vingt-quatre heures, sans interruption. On lui monte ses repas dans son pigeonnier. Et, la nuit, c'est une vigilance de chaque instant pour ne pas risquer de succomber au sommeil. Toutes les cinq heures, il doit changer les charbons de la lampe, et remonter toutes les trois heures le poids qui fait tourner la lanterne par un antique mouvement d'horlogerie ; — car le phare de Creac'h, bien que l'un des plus puissants du monde, ne possède pas encore l'outillage électrique moderne qui simplifie beaucoup la tâche des gardiens.

Celui-ci est un vieux brave homme à cheveux blancs qui ne connaît rien au delà des parois de verre de sa

chambre aérienne et des prisons semblables où il vécut, sur des flots plus sauvages encore, enfermé dans son rêve comme dans les cloisons de cristal de son observatoire. Il a un sens élevé du devoir, une conscience très vive de ses responsabilités, et cette sorte de mysticisme commun à ceux qui vivent dans la constante intimité de la mer. Sentiment qui ne s'exprime pas, qui éclot à des profondeurs plus ou moins obscures de l'âme, et qui, purifiant comme une flamme, la dépouille de tout ce qui est mesquin ou bas. Comme si la communion avec l'élément immense auquel les attache une ferveur d'amour faisait passer sur les âmes, élargissant à l'infini leurs horizons, ces grands souffles vierges qui emportent toutes poussières et ne connaissent pas les bornes.

Nous sommes tout de suite en confiance, mon vieux compagnon et moi-même. Cet enfermement haut dans les airs, dans une rotonde brasillante comme une étoile, rapproche les êtres. Il me conte des souvenirs de sa vie... Et, ces souvenirs, ce sont plutôt ceux de la mer ; on sent qu'en elle seule plongent les racines de son être. — Tempêtes effroyables, au large de la Jument. Attente anxieuse, quand les provisions s'épuisent, du baliseur que le gros temps empêche d'aborder. Et les naufrages entrevus de loin, avec le regret torturant de ne pouvoir porter secours... Et aussi les pêches merveilleuses, les jours de repos, par grande marée, autour du phare de la Vieille, où des crevettes longues comme le doigt frétille sous tous les cailloux... Nous aurions bavardé toute la nuit.

Mais ce n'est pas là le but de ma visite. Brisant, un peu à regret, le fil de ces récits marins qui ont la saveur des brises salées, je pousse une petite porte, à laquelle

une violente résistance s'oppose. Une trombe de vent me râpe le visage. On dirait que je m'envole ; je n'éprouve plus la pesanteur de mes membres. Me voici sur la galerie extérieure du phare, à deux cents pieds au-dessus de terre, protégée contre le vide attirant par une rampe de pierre qui monte à hauteur de la poitrine.

Quelques minutes pour reprendre conscience, pour sortir de ce vertige où m'ont emportée les tourbillons d'air. Et mes yeux s'ouvrent sur la magie de la nuit.

Devant moi, l'Océan s'épand à perte de vue. Bleu. D'un bleu lunaire d'une transparente intensité, comme si l'on voyait toutes choses à travers le prisme d'un limpide saphir. Et cela bouge. Des luisances plus sombres vont et viennent, se balancent, révèlent en dessinant des pentes des creux mouvants tout de suite comblés, se dissolvent dans cette clarté de cristal bleuté qui enveloppe tout ; reparaissent plus loin pour accrocher aux flancs oscillants des vagues leurs moirures d'un ténébreux éclat.

Elles courent, les vagues. On devine dans tout ce bleu confus leurs galops échevelés. Des crinières volent, d'une irrécusable légèreté, faites d'un oblique rayon très translucide qui aurait cristallisé en une poussière de pierreries. Et des panaches s'éploient, haut dans l'air, créatures fragiles de mousse et d'écume divinisées par la lune. Et partout, en désordre, issues d'abîmes sans nom qui les scellent de mystère, des fleurs ont poussé sur la mer ; des fleurs immenses à éclosion troublante, d'étranges fleurs de neige et de flamme pâle.

On se croirait dans un jardin enchanté, où les rêves se font palpables : formes de grâce et de fantaisie dont les lignes fragiles expriment l'extase de la nuit ; — qui

dissimulent mal pourtant, au sein de leur bleuâtre enveloppement, parmi leur flore inquiétante dont la morbide instabilité les trahit, quelque anxieux et perfide secret...

Une ligne précise limite cette zone de l'irréel. La côte découpée, dont le noir dense se hérissé d'aspérités, se creuse d'anses profondes, se déchire en longues failles taillées au vif de la roche.

Ici, nous sommes bien sur la terre vraie. Fini des songes vagabonds et de leurs mues en folie.

Mais non. Serait-ce une illusion encore qui me viendrait égarer ? Je ne sais pas si elle est réellement de pierre solide, cette masse obscure qui va s'élevant vers l'est, frangée d'une écume d'argent. Et cet flot détaché qu'on croirait voir flotter à la dérive comme quelque Atlantide en perdition, est-il de granit, ou bien une fantaisie de mon imagination ?

Il y a comme une fumée dans mon cerveau. Ivresse de cette nuit de lune où les sylphes, les gnomes, les lutins faiseurs de miracles, sont rois.

Je ne sais plus ce qui est vrai, ce qui ne l'est pas. Je me trompe peut-être, mais ces rochers noirs qui se ramassent au-dessous de moi en de si bizarres postures, qui ont l'air de hurler à la mort, je jurerais qu'ils sont de ténébreux fantômes, les figurants de quelque diablerie qui se jouerait en bas, très profond sous la lanterne flambante contre laquelle je viens me serrer, cherchant dans son brasier qui me réchauffe l'âme un refuge contre tant d'hallucinantes visions.

Ce qui accentue encore cette impression d'irréel, c'est, à mon étage suspendu, le feu tournant du phare. Je plonge à intervalles égaux dans sa marée de lumière. Mais, devant moi, le faisceau qu'on voudrait suivre dans

sa course éclairante à l'infini, — chose étrange, et que je ne comprends pas d'abord, — est tout de suite escamoté par la nuit. Un plan obscur l'a coupé net. Et c'est presque inquiétant, ce rayon qui s'efforce d'être, qui recommence obstinément ses essais d'existence, et que chaque tentative vient briser contre un mur de néant.

Les rochers fantômes que je vois à mes pieds monter la garde funèbre autour du phare, se prolongent dans la direction de l'ouest par les noires cohortes de Pern. Un pas dans mon observatoire circulaire, et je les découvre toutes. Les rocs pressés dévalent vers la pointe au niveau de l'eau. Confusion de formes étranges, nettement individualisées, taillées dans une ténèbre dense.

Leur immobile ambulation a les clopinements, les gestes déhanchés, et cette claudication maladroite, et, dans un remuement heurté, toute l'allure cahin caha d'une prodigieuse cour des Miracles. Tous ensemble, déjetés à droite, à gauche, avec leurs gibbosités, leur grosse masse torse, leur démarche bancal, ils processionnent vers la mer. Vers l'eau mouvante dont les transparences de saphir pâle les attirent ; où les mène d'ailleurs le sol infléchi qu'ils descendent pour se baigner dans les vagues.

J'en aperçois plusieurs à une certaine distance du rivage, qui bombent entre deux douches d'écume leurs dos d'ébène lisse.

Et, derrière la horde au boitillement figé, s'étend la lande nue. Les seuls petits moulins la hantent, dispersés, ou réunis par deux et trois qui ont l'air de deviser sous la lune. Ils profilent en larges traits d'encre, dans cette clarté divine où fond la substance des choses, où tout se réduit aux formes linéaires, le geste étendu de leurs

bras qui paraissent immenses. Et partout autour d'eux luit l'éclair livide des miroirs d'eaux, des grandes flaques mortes épandues dans l'herbe.

Plus loin, c'est le bourg : des toits pressés ; quelques clignotantes veilleuses... Les hameaux qui s'étirent par deux ou trois maisons, toutes petites, comme des joujoux de Noël avec des vitres rougeoyantes. La dernière mesure, tout au bord de la zone farouche des pierres, un hameau de Roc'h al Leac'h, avec sa fenêtre brasillante qui luit toute seule, m'émeut malgré moi... De pitié ? D'inquiétude ? Je ne sais. Peut-être dans cette nuit ensorcelée, les rochers fantômes vont-ils l'assiéger, l'envelopper de leurs cercles, l'assaillir en plein sommeil. Ou bien — qui pourrait dire ? — opérer par surprise quelqu'un de ces prodiges coutumiers qui la pourraient muer en ombre vaine ou en monstrueux coquillage.

J'ai franchi, par toutes petites étapes émerveillées, la moitié de mon cercle aérien. Maintenant l'île tout entière est devant moi. Bien étroite et ramassée lorsqu'on l'embrasse d'un coup d'œil, avec sa forme singulière de patte de homard, dont les deux pinces écartées enserrent la baie de Lampaul toute miroitante de clair de lune.

Au delà s'étend la mer. Non plus le vaste Océan vide qu'habitent seules les vagues courantes et les figures d'écume sous un ciel sans bornes au rayonnement glacé. Je fais face au continent. La côte fuit vers le Suet, remonte vers le nord, — invisible dans la nuit, mais jalonnée de luminaires. C'est une jonchée de phares dans le demi-cercle de l'horizon. Sur le littoral, sur les rocs isolés, aux extrémités des promontoires et des îles, en trente points de cette carte indistincte ensevelie dans

du bleu flottant, partout ils s'allument, s'éteignent, se rallument à nouveau : verts, blancs, rouges, dessinant toute une topographie avec leur pointillé d'étoiles intermittentes.

Ils sont si nombreux que j'ai peine d'abord à les compter. Mon vieux compagnon qui m'a suivie, silencieux jusqu'ici parce que l'avait saisi comme moi l'étonnante beauté de la nuit, m'en nomme quelques-uns, qui surgissent alors l'un après l'autre des constellations anonymes, prennent une individualité, et, créant soudain une ambiance autour d'eux, s'animent comme d'une vie mystérieuse.

Le Toulinguet, évocateur du chaos granitique de la Pointe des Pois, farouchement dressée sur la mer. Le Four scintille comme un astre à son zénith. L'île de Sein. Eckmul : un simple reflet qui passe, toutes les cinq secondes, queue tournoyante d'une invisible comète. Ar Men, — un nom breton qui signifie la Pierre, — monte la garde sur son roc à fleur d'eau, au seuil de cette région d'effroi qu'est la Chaussée de Sein.

Et le Trézien sur la côte Nord. L'île de Batz. L'île Vierge veillant la sauvage désolation de l'Abervrach. Corn Carhai, campé sur la pierre nue, à la tête septentrionale des roches de Porsall.

Kermorvan, de sa gemme rutilante, indique l'accès du petit port du Conquet. Saint-Mathieu ; je devine devant son feu blanc — car on ne peut la distinguer d'ici — la tourelle des Vieux Moines, dont la veilleuse signale la queue des récifs, si traîtres dans les marées recouvrantes, qui débordent la pointe dans le sud-ouest.

Plus près de nous, la Jument fait flamber son brasier rouge, avec des éclipses. Men Tensel, battu par le From-

veur, est un diamant en ignition. Le Stiff, par contraste, jette à intervalles égaux ses éclats de rubis. Et le Phare des Pierres Noires, dans l'ouest de Béniguet, — feu rouge toutes les cinq secondes, qui marque la tête de cette longue ligne d'écueils tendue depuis le Ranvel, le Diamant et Keronroch jusqu'aux deux Bossemen.

Et toutes les bouées lumineuses sur les récifs couverts : Les Pierres Vertes ; la Base Callet ; la Bouée Nain sur la Grande Base de Porsall ; la Tourelle des Plâtresses... Lampions dispersés dont la lueur fixe n'a point le vif éclat de l'étincelle des phares.

Quelque chose de vivant, de chaudement présent, est venu à moi avec ces feux épars. Ils me parlent. Ils disent la veillée des hommes au sein de l'immensité ; le cri d'alarme de la sentinelle devant le danger qui menace ; le geste salvateur qui arrache à l'abîme, malgré la colère des éléments, de pauvres vies enfermées dans une coque flottante.

Comme elle paraît tout à coup ennoblie, éclatée en lumière, cette activité humaine dont le détail vécu a tant de pénibles détours, de limitations humiliantes !

Il semble que, vue de si haut, de cet observatoire suspendu dans l'espace au-dessus des fragmentations de notre vision successive, toute la vie lointaine se condense en gouttes de lumière. Et c'est étrange comme cela me remue l'âme. Satisfaction d'éprouver, au sortir d'une fantasmagorie, parmi ces flammes parlantes qui m'entourent, toutes proches par le miracle du feu qui n'a point de perspective — d'éprouver au vif la dure tension de l'acte, l'effort précis et rude qui conditionne l'attention au réel, qui m'arrache enfin à la folie des images ?

Je crois que c'est plus profond. Quand on a atteint

un certain degré de tonus intérieur, les sensations elles-mêmes se chargent de spiritualités. On déchiffre leur sens au travers des lignes qui frappent le regard. Et, dans la transparence des choses, tout à coup, c'est une immatérielle vérité qui nous est révélée ; plus intensément réelle d'être ainsi appréhendée tout à la fois en nous-mêmes et dans la nature, par une communion dont on ne saisit pas le procédé, mais qui, — ô prodige ! — a brûlé les étapes dans la traduction laborieuse du grand livre de l'univers.

Une fois de plus, une correspondance secrète s'est établie entre un visage du monde et l'intime de notre spiritualité. C'est ma méditation que je vois ; — sans qu'elle ait besoin de s'exprimer dans le langage intérieur, puisque ce sont les choses qui la parlent. Dans ce feu d'artifice explosé dans tout le champ de l'horizon, dont un effort humain alluma chaque étincelle, j'ai aperçu nos âmes qui brûlent ainsi, toutes brillantes de beauté et de joie quand une certaine élévation leur donne un suffisant recul, et lorsque s'efferve à leur centre un grand foyer d'amour qui dévore, transfigure en clarté dans son incandescence, tout ce que nous avons peiné, et souffert, et durement voulu.

Et je comprends pourquoi cette fête des feux dans la nuit m'a empli l'âme de cette sorte d'allégresse, et fait courir en moi comme des frissons d'enthousiasme.

Je me hâte à présent vers le bourg. C'est bientôt le cœur de la nuit. De nouveau, les sorciers bleus, les elfes dansants dans les rayons de lune, ont pris possession de la terre. Ils s'agitent parmi les remous du vent ; je vois frétilleur leurs ombres dans cette clarté de milieu d'eau où nous plongeons, où semble suspendu

— on ne saurait dire à quelle distance — comme une grosse lanterne vénitienne, le globe allumé de l'astre des légendes.

Tout est inconsistant autour de moi. Le peuple des Korigans, léger comme un souffle, gambade autour des moulins qui étirent, sur des socles curieusement vrais et rugueux, leurs silhouettes vidées de matière, subtilisées par la nuit. Il barbote drôlement dans les eaux inertes des lagunes en miniature, dont la surface de dur métal réfléchit le rayonnement d'un autre monde.

Je l'entends remuer dans les oseraies, fuir — sans doute en faisant des pieds de nez — au creux des ravins envahis d'ombre.

Et il y a des apparitions plus troublantes aussi. De blêmes fantômes qui changent de forme, se font fluents comme des vapeurs, puis s'agrandissent, invraisemblablement, et tout d'un coup occupent un segment entier de l'horizon. Et cela crie. Le vent m'apporte des sifflements. Cela bouge. On voit se jouer des contes de fées.

Sur le gazon, là-bas, ces clartés blanches qui traînent, ce sont les suaires apprêtés pour les morts de demain ; les lavandières de nuit les ont rincés dans l'eau froide des « douéz », à grands coups de battoir, en hurlant des chants funèbres.

Et ce roulement, ce galop précipité, qu'on discerne bien dans le vacarme de la tempête, qu'est-ce donc ? Ah oui ! tout à l'heure, au détour du sentier, va surgir la charrette de la mort, avec son drapeau noir claquant au vent, dans le tintamarre de ses six chevaux obscurs que lance, bride abattue, l'« Ankou » au squelette grelottant, qui bondit à leurs naseaux en brandissant un fouet d'acier.

Les héros de légende se sont donc donné rendez-vous,

cette nuit, pour quelque sabbat d'épouvante ! Car voici venir, — cette ombre noire qui saute à l'horizon, comme secouée par une folle chevauchée, — voici le chevalier de ténèbre servant de Dahaut, qui fut la reine magicienne de la Cité d'Ys. Il va comme le vent, sans que les sabots de sa bête touchent jamais terre. Dans un gouffre marin, quelque part au creux profond des rochers, il s'en va jeter chaque nuit l'amant de la reine, étranglé au sortir du palais par un masque enchanté. Si vous preniez la peine de la guetter, vous verriez tous les jours, à l'heure où la lune commence à décliner, passer au fond du ciel sa silhouette penchée sur l'encolure d'une cavale enragée, avec un cadavre en travers de sa selle.

Je voudrais rentrer plus vite, car la peur est en maraude dans cette nuit trop claire où tout est mirage, fantasmagorie d'ombres figées et de vapeurs ondoyantes.

Mais le vent s'est mis contre moi. Il m'attaque de biais, me bouscule ; et lorsqu'un court répit m'a permis d'avancer, brusquement il dresse en face de moi son invisible muraille. On dirait qu'il se moque.

Je me débats contre lui, de toutes mes forces, suivant avec peine le sentier caillouteux, dans cette pénombre transparente si froidement bleue, où la lueur du phare, que je vois maintenant jusqu'à l'horizon, lance à intervalles égaux sa coulée pâle et translucide comme une eau de rivière. Toutes les dix secondes, avec une obsédante régularité, il accomplit sa tournée silencieuse, le grand faisceau incolore qui, chaque fois, semble chercher sans se lasser une chose qu'il ne trouvera jamais ; — en passant, et très vite, comme s'il faisait cela par manière de jeu singulier, il accroche des oripeaux blanchâtres aux murs, aux ailes des moulins, aux clôtures de pierre sèche des minuscules jardins.

Car j'arrive au bourg. Je presse le pas, anxieuse d'éprouver enfin une présence humaine.

Le vent me poursuit à grandes hurlées. Autour de moi, pas un bruit vivant. Plus une lueur aux fenêtres. Rien que des maisons mortes, dont le dessin projeté sur le sol, nettement, par le clair de lune, me surprend tout à coup. Comme si c'était un prodige de voir immobiles ces froides ombres bleues dans le tumulte qui les environne.

## CHAPITRE V

### VIEILLES LÉGENDES<sup>1</sup>

Il a venté tout le jour. Ce soir, la pluie fait rage. Fouaillée par les bourrasques, elle frappe à coups hargneux contre les vitres.

Madame M... m'a priée de venir chez elle faire la veillée avec quelques voisines. Après le repas du soir, Jeannette est venue me chercher, portant pour éclairer la route son fanal de tempête. Et nous nous en allons toutes les deux dans la nuit bouleversée, avec cette pâle petite lueur qui traîne sur le sentier fouetté par les averse, et qui paraît si faible, si pauvrement vacillante quand l'absorbe en passant le faisceau tournant du phare, qui fait briller par morceaux le treillis déchiqueté de la pluie.

Quand nous entrons dans la cuisine, cinq ou six

1. J'ai trouvé le thème de ces légendes dans les papiers d'un professeur très distingué, décédé depuis peu, le regretté chanoine Saluden, qui, breton lui-même, s'était beaucoup intéressé à l'île d'Ouessant. Sa famille m'a fort aimablement communiqué ces documents. Qu'elle veuille bien trouver ici l'expression de ma gratitude.

femmes y sont déjà rassemblées, des jeunes et des vieilles, assises en demi-cercle autour de l'âtre. Leurs vêtements fument à la chaleur du feu. Elles causent avec animation. Car, dès le corridor, j'avais perçu, dans un brouhaha de voix gutturales, les rudes syllabes du parler breton, qui s'accordent à l'âpreté des paysages, et à ces brises tourmenteuses qui ont toujours un goût de sel.

Cependant, c'est en français qu'on me salue, avec une grâce un peu austère, et ces façons presque distantes de femmes d'une race très vieille, dont les plus simples n'ont jamais aucune vulgarité.

J'ai pris place dans le cercle des robes noires, où l'on jase maintenant, en tricotant avec adresse, dans un français chantant aux formes joliment désuètes.

Jeannette s'empresse, tandis que sa mère et sa sœur me font accueil, à préparer sur le bahut le beau fâre doré qu'elle nous servira tout à l'heure, avec un gâteau de varech, transparent comme une gélatine rose dans la clarté de la lampe posée tout près sur la tablette vernie.

Puis elle suspend dans l'âtre, au-dessus des flammes craquantes où se tordent des queues de goémon sec, une bouilloire de cuivre dont l'eau donnera un étrange goût de fumée aux grogs brûlants servis dans des bols de faïence.

Une aïeule, dans un coin, toute cassée, l'air absent, file la laine en levant au niveau de l'épaule sa quenouille neigeuse qui tremble dans sa main.

Et comme il arrive souvent, par les soirs lugubres d'hiver, dans ces intérieurs bretons où l'on sent d'inquiétantes présences évoquées par ce vent qui remue l'ombre, les îliennes se mettent à parler des légendes, que les plus vieilles content aux jeunes, avec un petit

frisson toujours, car qui sait l'étincelle de vie qui peut soudainement éveiller les fantômes ?

J'ai gardé quelques-uns de ces très vieux récits. Les voici tels qu'ils me sont restés gravés dans la mémoire, avec leurs détails de fines couleurs un peu ternies comme on en voit aux enluminures fort anciennes, en marge des feuillets de poudreux folklore.

*Morganed et morganezed.*

Les morganed étaient de tout petits hommes, et les morganezed des femmes minuscules, qui s'ébattaient nombreux jadis sur la lande ouessantine, non pas désolée comme elle l'est aujourd'hui, mais fort égayée par leurs divertissements.

On raconte qu'un jour, la Sainte Vierge, étant seule à la maison avec le petit Jésus, se trouva fort embarrassée, car elle n'osait quitter son enfant pour s'en aller à la fontaine.

« A qui pourrais-je bien le confier ? » soupira-t-elle tout haut.

A ce moment, une petite voix flûtée se fit entendre presque au ras du sol.

« Je vous le garderais bien, Madame la Vierge, si seulement vous vouliez me le permettre. »

Et la mère de Jésus vit sur le seuil un microscopique bout d'homme, si gentil et souriant que, malgré ses dimensions comiques, elle eut tout de suite envie de le prendre au sérieux.

Et lorsqu'elle revint avec sa cruche ruisselante, le morganed, qui gambadait autour du berceau pour

amuser le nouveau-né, avait si bien rempli sa mission que la Vierge lui dit, pour sa récompense, de formuler un vœu qui serait exaucé.

« Guened ha Morganed », fit le nain.

C'est-à-dire : De la beauté et des petits morgans.

Voilà pourquoi ce peuple minuscule fut si nombreux jadis, et beau comme les miniatures des livres d'heures.

Il a presque disparu de nos jours. C'est grand dommage.

Ils étaient si jolis, ces compagnons menus, avec leurs cheveux couleur de lune coiffés d'un chapeau en forme de pâquerette ! Ils dansaient le matin dans la rosée. On voyait leurs petites jambes s'ébattre en mesure parmi les casse-pierre et les œillets des grèves qui fleurissent au printemps, et dont n'émergeaient, tout trémoussants au rythme de la ronde, que leurs bustes vêtus de fines algues frisées, d'un thalle rose de floridée qui frémissait comme une fleur vivante.

Le passant qui les surprenait dans leurs jeux les voyait aussi longtemps qu'il parvenait à maintenir ses yeux ouverts sans cligner des paupières.

Mais au premier battement des cils, tout disparaissait.

On croit que les morgans se cachaient alors dans les flaques que laisse la mer aux creux des roches, et qui tiédissent à midi dans le soleil. Ils avaient là de secrets refuges, dans des jardins aquatiques dessinés à leur taille, parmi des galets ronds tapissés de lichen rose et de plaques dorées, dans le frémissement des algues multicolores épanouies sur un fond de cailloux et de sable fin, dans la transparence de l'eau.

Dans ces parterres marins croît toute la flore côtière : des ulves vertes en coupes diaphanes, fines comme

des calices de liserons. De brunes laminaires, très longues, emmêlées les unes dans les autres, et qui font penser à l'enchevêtrement des lianes dans une forêt vierge. Les houppes soyeuses des corallines couleur de jour naissant. Et du fucus sanguin dont flottent les feuilles nervées, découpées en lobes ; et les filaments vibratoires des oscillaires ; et les callophyles ramifiés à l'infini comme des branches de tamaris... Puis des algues bleues en minces lames ondulantes ; des anémones de mer, dont la simple animalité s'apparente encore à la vie végétale, et qui épanouissent, au flanc de la roche où s'attachent leurs ventouses, des corolles de tentacules effilés et nerveux.

C'est là le mystérieux domaine où les nains magiciens recélaient leurs trésors.

Ils les sortaient parfois.

On voyait des rondes morganes, au clair de lune, autour d'une bassine emplie de gemmes brillantes.

Et par les midis lumineux, ils faisaient sécher sur des nappes de lin posées dans le gazon toutes sortes de pierres fines, et des perles d'un orient aussi chaud qu'une peau vivante.

Un jour, deux jeunes filles de l'île, cherchant des bernicles le long de la grève, aperçurent une troupe de morganès qui disposait sur de beaux draps fins ses bijoux ruisselants.

Elles s'arrêtèrent éblouies.

Puis, curieuses, et sans faire plus de bruit que le lézard vert qui se glisse dans les herbes, elles s'approchèrent doucement, se cachant derrière les blocs de roche. Les morganès surprises les virent soudain pâmées devant leurs trésors. Mais comme les îliennes paraissaient douces et bonnes, les minuscules créatures, au

lieu de disparaître avec leurs richesses, replièrent deux nappes sur les moissons éblouissantes, et les remirent aux indiscrètes en leur recommandant de n'en vérifier le contenu qu'une fois rendues chez elles, et devant leurs parents.

Les jeunes filles n'en pouvaient croire leurs yeux ni leurs oreilles.

Elles prirent leur course à travers la lande, légères comme des biches, avec la nappe magique roulée sur l'épaule.

Mais l'une d'elles, dévorée d'impatience, ne put résister au désir de toucher de ses mains, tout de suite, les pierres étincelantes qu'elle avait entrevues.

Elle s'arrêta au bord du sentier, près de la croix blanche où bifurquait le chemin, tandis que sa compagne, qui prenait une autre direction, filait comme un trait vers le hameau natal.

Elle déploya la toile fine, à genoux dans le gazon parfumé de thym et de menthe sauvage, si tremblante d'émotion que ses mains s'empêtraient dans les enroulements de l'étoffe.

Et lorsqu'elle eut défait tous les plis, il n'y avait plus au centre qu'une poignée de coquilles de moules, et des petits animaux marins aux carapaces de silice.

La jeune fille en pleura de dépit et de honte.

Cependant sa compagne arrivait à la chaumière paternelle, avec sa charge intacte sur l'épaule.

Sa mère, dans la pièce enfumée, raclait avec une valve de patelle la terrine à gratiner dont elle s'était servie pour le repas. Assis sur le seuil, le vieux père entrelaçait, de ses mains calleuses, les torons de cordages pour faire des épissures...

Tout essouffée par la course, la jeune îlienne, sans

dire un mot, ouvrit toute grande sur la table la nappe de lin dont les plis traînaient jusqu'à terre. Et le monceau de pierres précieuses, irradiées comme d'une clarté surnaturelle, illumina soudain la pauvre demeure, où les deux vieux, tout perdus de saisissement, crurent vraiment que le ciel venait d'entrer.

Ils furent riches désormais. Une maison de granit avec un sol dallé leur appartient, et des champs près du bourg où poussent des moissons d'orge et des choux à longue tige.

On dit que leurs descendants, fixés dans un hameau non loin du Stiff, gardent pieusement comme une amulette quelques-uns des bijoux de la nappe enchantée. Bien qu'il y ait un fort long temps depuis cette histoire...

#### *La légende de saint Gildas.*

Saint Gildas était venu du pays brumeux de l'Irlande, qui est au delà de la mer, dans la direction du noroît où regarde l'îlot de Kelern.

Il avait traversé des flots démontés et des courants tout bouillonnants d'écume, dans une auge de pierre qui naviguait comme une goélette, et qu'on peut voir encore, échouée sur la côte, quand les grandes marées d'équinoxe découvrent plus loin du rivage les rochers de la Pointe de Pern.

Et maintenant il pérégrinait dans l'île, prêchant la parole de Dieu.

Or il advint qu'un soir de tempête, comme il errait à travers la lande, mouillé, grelottant de fatigue et de froid dans les bourrasques acharnées à le torturer, il

vint heurter, n'en pouvant plus, à l'huis d'une chaumière qu'on voyait isolée, à la pâle clarté d'un croissant de lune, entre deux moulins qui tenaient immobiles en croix les squelettes nus de leurs ailes.

Elle était close, et déjà tout à fait obscure.

Le couple âgé qui l'habitait se couchait tôt. Car on était dans le mois noir, le miz du, que nous appelons novembre. Et comme les pauvres gens n'avaient point de chandelle, et que leurs réserves de bouse et de goémon sec étaient fort minces, ils se mettaient au lit dès que tombait le soir, lorsque le vent, par les fentes de la porte, se glissait plus froid dans la pièce obscurcie, et qu'assis l'un devant l'autre sur les bancs usés, ils ne parvenaient plus à discerner leurs visages.

Alors ils se serraient très fort, tous les deux, pour se chauffer, dans le lit clos dont ils avaient tiré le volet ; — secrets et frissonnants comme au temps si lointain de leur jeunesse où les joignait, dans cette même ombre des parois ajourées, de grands frémissements d'amour. Car ils s'étaient beaucoup aimés. De tout le feu de leurs veines ; des transports de leur chair fondue en un seul être. Et maintenant que leur sang s'était glacé, une tendresse restée jeune dans leurs cœurs inviolés — et plus profonde peut-être à mesure que l'âge tissait des liens entre eux — les tenait unis étroitement, comme le lierre au tronc du chêne.

Lorsqu'ils entendirent le heurt de l'ermite au vantail de la porte, ils se dressèrent, inquiets, sur leur couche.

Qui sait si, dans la nuit tourmentée de rafales, Maistr' Yan n'est pas venu gambader devant le seuil ; et si ce n'est pas lui, le malin follet, qui fait craquer ainsi les planches et trembler le loquet ?...

Cependant le vieux se lève. Car ce peut être aussi

quelque malheureux égaré dans la lande, et qui viendrait chercher refuge.

Et lorsque, dans le rayon de lune tout strié des giclures de la pluie, le vieillard eut reconnu Gildas, il ouvrit grande la porte. Le renom du saint s'étendait dans l'île, où l'on citait partout des traits émouvants de sa charité, et ses paroles qui découvraient dans l'âme de merveilleux domaines que jamais auparavant l'on n'avait soupçonnés.

Et la vieille femme aussi voulut se lever, afin de recevoir, à genoux sur la terre battue de sa demeure, la bénédiction que donnait saint Gildas en traçant dans l'air un grand signe de croix.

Puis, comme ils n'avaient rien d'autre à lui donner, les époux voulurent à tout prix — s'étant assis côte à côte sur le banc de chêne à haut dossier — que l'ermite se glissât dans leur couche encore chaude.

Ce qu'il fit pour ne les point contrister, et parce que sa fatigue était si grande qu'à peine il pouvait encore se tenir debout.

Le matin venu, avant de prendre congé de ses hôtes, l'homme de Dieu leur demanda, voulant témoigner de sa gratitude, quel était le plus cher désir de leur cœur.

« Nous en aller de la terre tous les deux à la fois », répondirent-ils d'un seul élan.

Le saint pria beaucoup, dans sa cellule creusée par la mer au flanc de la falaise.

Et le Seigneur l'exauça.

Voici qu'un matin où les vagues bondissaient, toutes blanches dans le soleil, comme pour célébrer quelque réjouissance, — ayant dormi toute la nuit comme ils avaient coutume dans les bras l'un de l'autre, — les deux petits vieux ne se réveillèrent pas.

Ils étaient entrés ensemble au paradis, tendrement enlacés comme ils faisaient sur terre. Et Notre-Dame la Vierge, et Monseigneur Jésus leur firent grand'fête. Car il y a beaucoup de joie dans le ciel pour l'amour qui unit les êtres si fort qu'on ne les peut plus séparer.

*Histoire de l'homme-corbeau et de la femme-cygne.*

Un roi de Cornouaille naviguait sur la mer avec la belle princesse qu'il venait d'épouser.

Leur vaisseau sinuait, guidé par un pilote sûr, au long des chaussées pierreuses qui flanquent le chapelet des îles, devant la pointe extrême de Bretagne.

La carène était revêtue d'une cuirasse écaillée. Les mâts semblaient des hampes d'or fin. Et l'on avait teint les cordages avec de la pourpre. De sorte que le navire ressemblait à ces nefs prodigieuses qu'avaient menées les pirates northmans sur les côtes de Cornouaille, et qui figuraient des dragons nautiques fonçant avec une indomptable furie parmi le poudrolement des vagues<sup>1</sup>.

Une houle courte secouait le fin voilier.

Soudain, comme une gerbe d'embruns venait de s'élaner à la proue dorée, un monstre surgit, qui grandissait entre les panaches retombants de l'écume. Il avait figure humaine, avec une expression farouche, et des ailes noires comme celles des corbeaux, repliées le long de son corps, et toutes ruisselantes de l'eau de la mer.

Il tenait à deux mains le fût solide du beaupré. Et

<sup>1</sup>. Les Scandinaves appelaient leurs vaisseaux « drakars », parce qu'ils leur donnaient la forme de dragons.

sous sa pression, le vaisseau s'était subitement immobilisé, tandis que se gonflait en mesure, au niveau des deux lisses, le flot rythmé du jusant qui venait de s'établir.

La reine faillit mourir de frayeur. Et une angoisse étreignait son jeune époux ; car si se prolongeait cet arrêt dans les roches, le navire était perdu, échoué sur les récifs que le reflux allait bientôt découvrir.

« Laisse-nous passer, — supplia la femme affolée d'épouvante. Je te donnerai ce que tu voudras, de l'or et de l'argent à discrétion.

— Que m'importent l'argent et l'or ! fit le monstre, qui sifflait en parlant comme font les haubans tendus dans la tempête. C'est ton premier-né que je veux. Promets que tu me le donneras. »

Et la reine, qui n'était pas mère encore, et dont la peur avait obscurci la raison, promit à l'homme-corbéau le premier de ses enfants.

L'année suivante, elle mit au monde un fils. Un beau petit gars, déjà doré comme un fruit au soleil, avec des cheveux bruns, et des yeux transparents couleur de méduse.

Ce fut un temps de fêtes au pays de Cornouaille.

On baptisa l'enfant en grande pompe. Et les bonnes gens l'admiraient aux bras de sa nourrice, tandis qu'elle le portait à l'église toute carillonnante de cloches, dans son maillot bleu d'outremer voilé de mousseline blanche et ceinturé de satin cerise<sup>1</sup>.

Son visage menu souriait dans le béguin de moire bigarré de rouge et de bleu, que bordait une ruche écarlate. Et les hommes coiffés de grands chapeaux

1. Ce costume est celui que portaient encore, il y a trente ans, les nouveau-nés d'Ouessant, le jour de leur baptême.

enrubannés, et les femmes ailées de dentelles raides, qui se pressaient pour le voir, sur le chemin fleuri d'ajoncs dorés et de genêts d'Espagne, ne doutaient point qu'il ne fût promis aux plus glorieux destins.

Son parrain lui donna le nom de Gwaroch. Et quand le prêtre lui mit du sel sur la langue, il l'avalait sans sourciller, comme doit faire un prince de la mer.

Il y eut de grandes réjouissances dans le pays.

On voyait danser sur les grèves des rondes de gars en veste brodée, tenant chacun par le bras une belle fille essoufflée, dont la brise emportait le châle à franges de soie et les cheveux fous.

Au seuil des chaumières, des moutons entiers rôtissaient à la broche, sur des feux d'herbes qu'avivaient les gouttes de graisse tombant dans la flamme, et qui fleuraient le thym et le serpolet.

Des fars croustillants, de blé noir et de froment, s'empilaient sur les longues tables qu'on voyait luire entre deux bancs par la porte ouverte. Et il y avait aussi des pains tremblants de varech, et des coquillages à la chair nacrée, et toutes sortes de crustacés aux carapaces éclatantes.

Les plus pauvres faisaient cuire en plein air des galettes de sarrasin. Ils étalaient la pâte sur une platine de fer, renversaient par-dessus une lourde marmite de fonte, qu'on couvrait de goémon sec. Puis on y mettait le feu, et cela brûlait lentement en faisant des panaches de fumée<sup>1</sup>.

On fit bruyante ripaille dans tous les hameaux. Des tonneaux de cidre furent crevés. Les binioux menèrent la danse. Et le soir on allumait dans la lande de grands

1. Il y a une trentaine d'années, les Ouessantines faisaient encore cuire leur pain d'après cette recette primitive.

feux de joie, qui trompèrent les vaisseaux cabotant au long des côtes, et les jetèrent sur les récifs de la pointe.

Cependant, le jeune Gwaroch grandissait. Sa chair devint brune au grand soleil des plages où il bondissait tout le jour, nu, les cheveux au vent, laissant de ses pieds agiles des traces sur le sable, aussi légères que fait une biche poursuivie par la meute.

Il apprit à capturer les gros crabes dormeurs, dont la chair est savoureuse, en les saisissant à pleine main par la carapace, leurs pinces redoutables s'affolant dans le vide. Il guettait les homards tapis dans une fente de la roche, pour les empoigner par la tête dès qu'ils s'aventuraient hors du trou, dans un bruit de queue claquante.

Il pêcha des crevettes avec le creux de sa main, dans la dormante clarté des flaques. Il fit sortir des soles et des plies mouchetées en grattant le sable avec un râteau, vers la fin du jusant, dans le cristal mouvant des grandes lames refluentes.

Et comme il avait les bras solides et le cœur audacieux, il osait s'attaquer au congre musclé qu'on trouve parfois, au temps des grandes marées, emprisonné dans un trou de rochers. Il serrait contre sa poitrine la tête horrible de la bête, cherchant à l'étouffer, tandis qu'elle lui frappait les cuisses à coups puissants de sa queue.

Rien de l'océan ne lui fut étranger.

Il poursuivait les lieues à la nage ; luttait de vitesse avec les bancs de sardines dont l'entourait le frétillement d'argent. Il traversait les lames d'une brasse vigoureuse, le front dans l'eau, les jambes manœuvrant en ciseaux. Il surprenait, émergeant tout à coup de transparentes profondeurs, les poissons-lune qui berçaient mollement au ras de l'eau leur surface opaline.

Et par ces radieux matins où éclatait plus triomphante en lui la joie de sa jeunesse, sautant dans les vagues, et tout éclaboussé d'écume, il jouait avec la troupe en liesse des marsouins, dans le feu du soleil.

Il devint un fier et valeureux garçon.

Cependant, à mesure que s'épanouissait la fleur étincelante de sa jeunesse, sa mère devenait plus triste, et chaque jour plus dévorée d'angoisse.

Un soir qu'il la trouva pleurant sur son escabeau de coquillages, dans la grande salle dallée de granit rose, le jeune homme parvint à lui tirer l'aveu du terrible secret.

La reine était seule dans sa chambre, une nuit d'hiver que déchiraient la plainte du vent et la grande lamentation de la mer. Il faisait noir. Un souffle, entré par une fente de la fenêtre, avait éteint la veilleuse qui brûlait dans l'alcôve, au creux d'une conque marine. Et la femme que l'insomnie torturait sur sa couche ne discernait même pas, dans l'ombre des rideaux, les motifs sculptés sur les montants du lit, qui figuraient des hippocampes avec des enroulements de longues queues écailleuses.

Mais on n'avait point fermé les volets et la lueur du feu d'ajoncs qu'on allumait chaque soir sur la côte pour signaler les récifs pénétrait dans la pièce, faisant briller sur le mur un cadre incrusté de nacre, qui renfermait une algue rare collée sur du vélin doré.

La reine fixait du regard l'immobile rayon qui barrait l'obscurité de la nuit.

Et comme un frisson le parcourait soudain, elle vit avec épouvante deux ailes ténébreuses qui glissaient sur le rais de clarté. On devinait, dans l'écartement des pennes, un corps d'homme, blême et nu.

Quand le fantôme eut fini de glisser le long de la

pente de lumière, il y avait dans le creux noir de l'alcôve deux yeux qui flamboyaient et jetaient sur le lit un double rayon phosphorescent.

L'Homme-Corbeau se mit à parler. Il rappela la promesse que la mère de Gwaroch lui avait faite, et réclama son dû.

Se tordant de désespoir, la femme jura par le Christ et les saints de n'avoir donné le jour à aucun enfant.

Alors, le monstre jeta dans l'ombre un effroyable cri, et remontant le long de la traînée lumineuse qui s'était remise à frissonner comme une chose vivante, il disparut dans l'espace.

Quand Gwaroch eut quinze ans, il dit à ses parents son désir d'épouser la fille du roi d'Irlande, la belle Adlutz qu'il avait vue l'année précédente, au cours d'une visite qu'elle fit avec son père aux souverains de Cornouaille.

L'amour avait mordu son cœur. Et il brûlait de traverser la mer, pour aller chercher dans les brumes de son île la princesse blonde comme le chanvre des cordages, dont les yeux avaient la couleur des flots.

Mais la reine, songeant à l'Homme-Corbeau et à son cri de menace, redoutait pour son fils les périls d'une longue navigation. Elle le supplia de renoncer à son dessein.

Puis, comprenant qu'elle ne pourrait le fléchir, elle voulut du moins, pour éviter les lenteurs des bordées et le caprice du vent, que le prince se servît, pour accomplir son voyage, d'une peau de cygne enchantée qu'elle tenait de ses pères, et qui donnait à qui la revêtait le pouvoir de voler d'une longue traite, comme font les oiseaux migrateurs.

Gwaroch prit son vol, un clair matin que les vagues se bouscullaient sous la brise joueuse, parmi des voiles de poussière d'eau tout irisés d'aurore.

Il voyait au-dessous de lui la mêlée folle des flocons. Et son cœur bondissait dans sa livrée de plumes qui l'emportait à tire-d'aile au pays de sa bien-aimée.

Comme il s'enivrait du soleil et de la course, voici que, soudain, — il était seul au-dessus des flots, éloigné de toute côte — deux ailes ténébreuses surgirent de l'océan. Et un visage affreux fut devant lui, émergeant des plumes noires, qui le regardaient avec des yeux féroces.

« Arrière, cria Gwaroch, dont l'âme ne connaissait point la peur. Je vais chercher ma fiancée aux yeux couleur de mer, la belle Adlutz qui vit dans la terre des Irois. Écarte-toi de mon chemin.

— Va vers ta bien-aimée, Gwaroch, noble héros », siffla l'Homme-Corbeau sans desserrer les lèvres. Ses traits respiraient une joie cruelle. « Va ton chemin... Mais je veux te marquer, pour te reconnaître au retour. »

Et sans que l'intrépide garçon, soudain lié par d'invisibles nœuds, pût même esquisser un mouvement, le monstre, sautant sur lui, d'un coup de griffe lui arracha l'œil droit; — puis il but la moitié du sang de son cœur.

Et il lui rendit la liberté.

Quand le prince de Cornouaille, dépouillé de sa cuirasse de plumes, parut dans la grand'salle du palais où la blonde Adlutz s'entretenait avec ses compagnes, les ris et les jeux cessèrent subitement.

Atterrées, les jeunes filles restaient droites sur leurs tabourets, dans l'écartement des colonnes qui faisaient de grandes ombres sur le dallage, sous la lumière multicolore filtrant à travers les vitraux.

La princesse s'élança vers son fiancé. Hâte et sanglant, il pouvait à peine se tenir debout, et ses vêtements s'en allaient en lambeaux.

« De quel combat sortez-vous, Gwaroch, mon ami cher, pour survenir en tel état ? »

Le prince fit le récit de sa rencontre. Tremblant de douleur, il dit à la femme qu'il aimait la malédiction qui pesait sur lui.

Puis il la voulut quitter, pour aller derechef offrir le combat à l'ennemi qui le guettait au milieu de la mer.

Mais la fille du roi d'Irlande avait dans les artères le sang fougueux des héros nordiques.

Elle aussi possédait une peau de cygne enchantée. Tandis que Gwaroch se réconfortait avec du vin de feu que les suivantes lui donnaient à boire dans un hanap de vermeil, elle la revêtit en hâte, et partit avec son fiancé.

Tous deux voguèrent de compagnie sur la marée des airs. Et la rage les brûlait si furieusement que toute créature ailée qu'ils rencontraient, ils la fendaient en deux morceaux, d'un coup de leur bec aiguisé comme une lame.

Mais au cours d'un combat qui les mit aux prises avec une troupe nombreuse de courlis voyageurs, la mêlée fut si confuse que la princesse perdit de vue son chevalier, et se trouva seule après le carnage entre le ciel et les flots démontés.

Elle allait, à droite, à gauche, virant sur l'aile. Et dans la brume grise qu'un vent terrible secouait, elle appelait son compagnon, à grands cris angoissés, avec la mort dans le cœur.

Elle erra de la sorte jusqu'au crépuscule.

Tous les oiseaux qui croisaient son vol, elle les tail-

lait en pièces. Et, par un prodige étrange, ils accouraient toujours plus nombreux, surgissant de partout, bondissant vers elle hors de la nuée toute déchirée de bourrasques, pour s'offrir à ses coups.

Il en vint de mille espèces.

Des pluviers au bec corné, vigoureux et trapus, vêtus d'un plumage triste où les teintes fauves et rousses se mêlaient à des taches noires sur un fond couleur de cendre.

Les macareux qui ressemblent aux pingouins, qu'on voit rarement sous ces latitudes, avec leurs pieds rouges, leur bec renflé peinturluré de jaune et de rose, dont le cachet exotique leur a valu le nom plein de couleur de perroquets de mer.

Et les puffins qui viennent des régions froides, blancs comme neige lorsqu'on voit par-dessous leurs grandes ailes éploées, qui se transforment, en touchant le flot où ils se reposent au bercement de la vague, en grosses touffes de plumes fuligineuses.

Et les bernacles qui descendent par troupes immenses des glaciers du Spitzberg, où ils nichaient à côté des eiders.

Et des huîtres noirs, à la croupe blanche, dont le bec et les pattes ont la brillante couleur du corail entrevu tout vivant, dans les mers chaudes peuplées de madrepores et d'éclatantes arborescences.

Ils émergeaient de la grisaille humide, tous à la fois, battant des ailes en secouant une pluie de gouttelettes. Ils formaient un cercle immense autour de la femme emplumée d'ailes de cygnes, et la regardaient étrangement — avec des yeux humains.

Elle, perdue de douleur et de colère, elle ne voyait pas, dans l'orbe magique, leurs regards angoissés, pro-

fonds et chauds comme la flamme nue de la vie, et qui la brûlaient sans qu'elle s'en rendit compte, au secret de son âme.

Elle tuait. Avec fureur. Aveuglément.

Et des croupes plumeuses s'enfonçaient dans l'eau, parmi des tourbillons colorés de sang frais, avec deux petites pattes raides, tendues comme des baguettes, qui disparaissaient en dernier.

Et toujours grossissait la foule des oiseaux faisant la ronde autour du deuil sauvage de la princesse. Et la mer, au-dessous d'eux, devenait toute rouge.

Adlutz vint s'abattre sur la lande de Pern, près de ce roc debout qui rappelle, dans les nuées trompeuses du soir, la forme d'un homme supplicié.

Elle était ivre de sang, de souffrance et de fatigue.

C'était maintenant tout à fait la nuit. Seule, la clarté du feu de côte trouait les ténèbres de sa coulée silencieuse.

Et voici que, dans l'herbe où la Femme-Cygne s'était laissée choir, la lueur fit paraître une main coupée, blême, avec un filet sanglant à la tranche du poignet, crispée sur l'anneau d'or qu'avait donné la princesse au noble Gwaroch, en gage de son amour.

Adlutz vit le geste de la main morte.

Alors, elle reprit son vol, soulevée d'une rage nouvelle.

Au-dessus des Pierres Vertes, où l'Océan tonnait en projetant des fusées d'embruns haut dans les airs, elle rencontra l'Homme-Corbeau qui battait des ailes dans l'écume. Silhouette de ténèbre, plus noire que la nuit.

D'un bond, elle fut sur lui. Forte de sa colère, qui décuplait en elle l'énergie de la lutte. Avec le tranchant de son bec, d'un coup terrible, elle sépara le monstre

en deux tronçons palpitants, qui tombèrent dans la mer, et la rougirent dans une effervescence, comme une cuvée de vin nouveau.

Puis, sur la lande de Pern, parmi les blocs erratiques du granit sauvage, la fiancée de Gwaroch s'en vint voleter dans les champs de bruyère, — au ras du sol, car ses ailes fourbues ne la pouvaient plus porter. Elle criait sa douleur au vent qui passait, chargé d'écume et de sel. Et vers le matin, elle mourut d'épuisement, avant que fût sorti des flots le soleil rouge comme un disque de sang.

Mais sa voix est restée dans le vent. On l'entend qui se plaint encore, les nuits où la mer torturée livre aux rafales bondissantes les fantômes qui dormaient dans son sein.

Tel est ce conte de carnage et de deuil. J'y ai cru voir une réminiscence de l'effroi que semèrent dans l'île les pirates scandinaves qui la ravagèrent voici plus de mille ans, au cours d'un raid qu'ils firent sur leurs « drakars » teints d'or et de pourpre, redoutables comme des monstres marins, le long des côtes de la Bretagne sise à la pointe des Gaules, « in cornu Galliae », d'où vient le nom de Cornouaille.

Le souvenir est resté, scellé par du sang, de ces envahisseurs du nord que les Bretons appellent indistinctement des Irois, croyant qu'ils venaient tous de l'Irlande, et dont ils ont fait le vocable du Canal de l'Iroise, qui sépare des récifs de Sein la foule des rochers épars au midi d'Ouessant.

## CHAPITRE VI

### AU PÉRIL DE LA MER

Au hameau d'Ar Godec, près de Toull al Lann, habite la vieille Mariannik. Elle a perdu son mari, voici de longues années, lors de l'épidémie de choléra qui ravagea les îles. Matelot à bord d'un cargo, il était en permission de trois mois après une absence de deux années, et prit la maladie dans ce temps. Deux de ses enfants moururent la même semaine, comme il arriva, ce terrible hiver, dans tant de foyers ouessantins.

Les autres enfants — trois fils — sont des hommes à présent. Ils naviguent dans la marine marchande. Et de temps en temps, un grand gars en col bleu vient apporter dans la pauvre maison la joie de sa robuste maturité.

J'ai promis à Mariannik d'aller la voir ce soir. J'aime ces visites que je vais lui faire souvent, à la tombée du jour, à l'heure où, le travail des champs étant terminé, elle prend le loisir de bavarder un peu, tout en surveillant la soupe du soir qui cuit au fond de l'âtre dans une odeur de choux et de fumée de varech.

J'apprends beaucoup de choses, au cours de ces lentes causeries, sur le passé de l'île, ses antiques coutumes, et l'histoire de ses habitants. Car la vieille femme a su rassembler une moisson de souvenirs, tout au long de sa vie. Et elle excelle à les conter. Chose rare chez les îliennes, d'ordinaire peu disertes, et qui témoignent d'une grande défiance vis-à-vis des curiosités étrangères.

Aujourd'hui, je ne serai pas exacte au rendez-vous. Car il fait une de ces rares journées de soleil, de temps calme et doux, qui éclosent parfois, comme une fleur merveilleuse, sur l'aridité de la lande, dans les accalmies que laissent entre eux les coups de vent de suroît. Et j'ai voulu profiter jusqu'au bout de cette éclaircie dans notre rude hiver.

Je suis allée jusqu'à la Pointe de Roc'h C'haro, dans la baie de Penn ar Roc'h, largement ouverte sur le Fromveur.

Il y a comme une joie suspendue dans l'atmosphère. Toutes les choses ont un rayonnement : les lavoirs, où l'eau des pluies nouvelles rit par ses milliers de facettes changeantes ; la lèpre jaune des toits que les jeux de la lumière métamorphosent en plaques d'or... Et la boue même des chemins s'égaie dans le soleil ; elle prolonge jusque dans les terres le rutillement de la mer.

Dans les hameaux que je traverse, les îliennes, qui prennent la tiédeur au seuil de leurs maisons, me saluent toutes d'un :

« Mad he beva hirio ! » ce frais bonjour qu'elles lancent dans leur langage où l'on sent comme des parfums mêlés de bruyère et de varech, et qu'on traduit littéralement :

« Il fait bon vivre aujourd'hui. »

La mer était houleuse ces derniers jours. Les vents de suroit l'avaient labourée jusqu'en ses profondeurs. Elle se calme peu à peu. Mais les tempêtes ne s'apaisent point en quelques heures, et d'ultimes sursauts la soulèvent encore.

Au loin, par delà le chapelet des îles, on ne devine sa décroissante colère qu'à ces indiscernables mouvements de lueurs et d'ombres qui révèlent l'agitation des eaux.

Mais près de la côte, qui s'avance ici en un promontoire rocheux d'une hauteur de vingt-cinq à trente mètres, d'innombrables cimes liquides pointent et s'affaissent, partout à la fois, dans un grand mouvement désordonné que parcourt de temps à autre une ample ondulation.

Puis, toutes ces cimes érectiles, emportées par un flux soudain venu du large, se confondent en une seule vague d'assaut, large, puissante, qui monte d'un élan jusqu'en haut de la paroi de roche ; et comme éclatant soudain au tranchant de l'arête, elle tonne et s'éparpille en gerbe, en un fantastique bouquet dont les souples blancheurs semblent de lumière cristallisée. Géantes touffes de plumes que le vent désagrège, emportant dans chaque flocon comme un scintillement d'étoile.

Quand le soleil descend derrière les roches massives qui me cachent la pointe ouest de l'île, je reviens vers Lampaul par des layons sinueux qui suivent les bornes des petits champs incroyablement morcelés, et me font faire de multiples détours. Des groupes allègres de travailleuses s'affairent partout dans la campagne. La lumière est devenue tout à fait dorée. On la sent fragile, et d'un prix infini comme les choses rares à l'approche

de leur fin. Elle jette un ultime éclat, si beau qu'on se croirait dans un rêve enchanté, au-dessus des jardinets du hameau tout proche de Nérodyn, où j'aperçois la cornette d'une religieuse qui palpète comme un grand oiseau dans ce poudrolement lumineux du soir.

Elle enveloppe d'un nuage cuivré le troupeau des petits moutons qui dévalent soudain vers moi, le long de la pente qui descend des hauteurs de Penn Arland, faisant éclater des mottes de terre sous leur galop durement martelé.

La horde des petites bêtes laineuses bondit à travers les champs, dans un grand désordre, se bousculant, faisant tout à coup des sauts de côté, par manière de jeu, au caprice de leur fantaisie ; lançant en nerveuses ruades leurs fines jambes d'ébène. On dirait qu'elles jettent des étincelles de leurs microscopiques sabots.

Ces jolies cabrioles m'accompagnent jusqu'au hameau d'Ar Goubarz, que j'atteins au moment précis où la lumière s'éteint. Les mélancoliques petits jardins paraissent déjà tout gris dans le crépuscule hâtif de ce bref soir d'hiver.

Cependant, une échappée sur la baie me découvre subitement, au ras de l'eau, le ciel incendié de soleil couchant. Le rocher du Corce apparaît dans une apothéose ; vague chose noire d'où émane un resplendissement. Et très vite, la bruine d'or qui l'entourait se transforme en une flamme sans éclat, d'un rouge violacé. Au-dessus de la masse obscure du roc, un zigzag éblouissant, qui fait penser à quelque éclair figé, joint deux traits de feu dont les sinuosités dessinent les contours d'un nuage.

La mer s'assombrit. Un peu de mauve seulement la teinte encore.

Mais il semble qu'une clarté diffuse imprègne l'atmosphère, car dans le bourg tout proche, des vitres la concentrent et se mettent à flamboyer. Et une grande lueur safranée inonde la façade de l'église, et fait étinceler les minces verrières encastrées à la base du clocher.

Quand je suis entrée chez Mariannik, la vieille femme allumait son quinquet ; — bien qu'elle aime prolonger, derrière sa fenêtre étroite, cette heure d'entre chien et loup qui la fait rêver doucement du passé. Mais il faisait tout noir déjà dans la petite pièce.

Lorsque la flamme eut jailli, — j'étais au seuil de la maison, — je vis la robuste carrure de l'ilienne, à peine un peu voûtée par l'âge, ses hanches fortement charpentées, et sous la coëffe enrubannée d'où s'échappait une grise broussaille, son visage presque viril, buriné de rides autour des yeux et aux commissures des lèvres.

« Je ne vous « espérais » plus », fit-elle, avec une nuance de reproche dans la voix.

Mais déjà elle m'apportait, dans une tasse de porcelaine, un café qui avait goût de sel et de fumée parce qu'il était fait d'eau saumâtre bouillie avec le marc dans la marmite de la cheminée.

Une inscription courait sous la bordure dorée : « C<sup>ie</sup> havraise péninsulaire ». Ce service à café — qui ne sert du reste que dans les grandes circonstances, pour témoigner à l'hôte des égards tout particuliers — est une épave recueillie jadis, au lendemain d'un naufrage, sur un débris de navire.

Bien des objets, dans l'île, ont la même origine. Le droit d'épave est une prérogative que la loi ne veut pas reconnaître, mais à laquelle les habitants des îles

tiennent comme à un privilège naturel. C'est un chapitre sur lequel il ne faut point leur chercher querelle. On raconte encore — avec quelque exagération, sans doute, car le recul donne à l'histoire une allure de légende — comment des gendarmes venus du continent furent jetés à l'eau lorsque après le naufrage du « Vesper » — un steamer anglais qui transportait du vin — la mer ayant jeté des centaines de barriques à la côte, ils tentèrent de s'opposer par la force à la grande beuverie dont l'île d'Ouessant fut le théâtre.

Mariannik, au souvenir de ces jours fastes, a les yeux qui pétillent encore. On dansait sur toutes les grèves. Des tonneaux étaient défoncés sur la plage, et l'on buvait à même le fût, parmi les ruisseaux violacés qui tachaient le sable. La mer, aux alentours de la Pointe de Pern, était devenue rouge. Et pendant une semaine, l'île entière fut secouée d'un délire sauvage, toute sonnante de chants, et déchirée de cris.

De telles aubaines sont rares. A présent du reste, la mer n'apporte plus qu'à de longs intervalles un butin de prix. Les feux à éclats, dont la portée atteint trente milles au large — et surtout les postes émetteurs de T. S. F. que possède tout navire de moyen tonnage — ont diminué les sinistres maritimes dans des proportions considérables. Et les bateaux qui se perdent aujourd'hui corps et biens sont le plus souvent de pauvres barques de pêche, dont les débris, quand le flot les ramène, fournissent à peine du bois de chauffage pour une semaine de mauvais temps.

Autrefois, on en remplissait le bûcher quand les tempêtes se succédaient à grande fréquence. Et de temps en temps, le mobilier familial venait à s'enrichir de quelque objet nouveau, dont le style étrange, si diffé-

rent des formes rustiques du bahut et des bancs de chêne, remplissait les étagères d'une sorte de respect.

Telle cette glace que Mariannik me désigne avec orgueil, pendue au-dessus de la cheminée parmi des figures coloriées de navires, et qui porte en grosses lettres, sur son cadre de bois des îles, l'inscription « Hollander ». Nom d'un paquebot de Rotterdam qui « fit côte » dans ces parages, il y a plus de cinquante ans.

Telles les poutres du plafond, — de chêne dur qui n'a pas une crevasse, — arrachées jadis à la charpente d'un chalutier anglais.

On bien encore, ces pièces d'argenterie que j'ai vues dans d'autres maisons d'Ouessant ; de la vaisselle marquée au chiffre d'une grande compagnie de navigation ; du linge de toile fine ; une table de nuit en bois de rose qui faisait un si bizarre effet, dans une pauvre mesure de Poull Dragas, près du lit clos aux panneaux à jour.

Tous ces trésors, on les garde pieusement dans chaque famille. Et les générations se les transmettent, comme un butin précieux dans les tribus guerrières.

Mariannik me montre, avec une secrète complaisance, ce qui fut la prise de sa famille. Et cela nous amène à parler des naufrages. Ils sont fréquents encore sur ces côtes farouches. Presque chaque hiver, deux ou trois bâtiments, souvent plus, viennent se briser sur les récifs voisins des îles.

La vieille Ouessantine, qui vit tant de fois se jouer le même drame, garde un souvenir d'effroi de ces nuits où rôde la mort, où des femmes veillent, l'oreille tendue pour saisir ces cris qu'on croit discerner dans le vent, attendant le retour du canot de sauvetage que

leurs maris ou leurs fils mènent au secours des naufragés.

A plusieurs reprises, elle a fait des séjours à Molène, chez une de ses sœurs, et dans cette île aussi elle fut témoin de scènes tragiques et de beaux gestes d'héroïsme.

Elle me parle du « Marcia », du « Turret Bell », du « Gravelinois » ; de ce vapeur italien, le « Miranda », qui se perdit dans la brume le 10 août 1895 ; de « l'Amphitrite », un voilier molénois surpris à la pêche par la tempête de noroît en janvier 1930, qui, par trois fois, voulant rentrer au port, manque à virer, et poussé par le vent, se serait perdu sur les roches des Trois Pierres, si la chaloupe « Coleman », que commandait le brave Masson, n'était venue le dégager de sa périlleuse situation.

Elle sait le bilan des navires en détresse, presque pour chaque année. Au hasard de ses souvenirs, elle me cite des noms.

Le vapeur « Tana », le brick « Julia », en 1894. En 1905, c'est le canot « Merlan », le vapeur « Uzumbi ».

En 1913, le 4 avril, une chaloupe de pêche s'en allait de Molène au Conquet par très grosse mer. Elle portait nom l' « Églantine », et deux hommes étaient à bord. A trois milles au nord de l'île, une lame de fond saisit la barque, et la retourna la quille en l'air. Une Molénaise qui flânait sur le môle avait vu le sinistre. Elle courut prévenir la station. Et quelques instants plus tard, des groupes d'hommes, de femmes surtout, tendus dans le même effort, poussaient sur ses rails le canot de sauvetage, le halaient dans l'eau jusqu'à ce qu'il flottât, sans souci des vagues qui trempaient jupons et fichus, et battaient furieusement les visages. A force de rames,

et malgré le vent debout qui soufflait en tempête, le canot, monté par douze gars solides, parvint au lieu du naufrage. Un homme fut repêché, qui se tenait accroché à une épave. L'autre avait déjà disparu.

Le patron du canot de sauvetage — il s'appelait Delarue — avait reçu l'année précédente un prix de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, pour avoir secouru ou sauvé deux cents dix-sept personnes.

De tels actes de courage n'étonnent point les habitants des îles. C'est pour eux pain quotidien.

Cette même année 1913, le canot de Lampaul, commandé par le patron Stéphan, secourut le vapeur anglais « Orpheus », qui s'était éventré sur les récifs de Pen ar Roc'h. Le sauvetage se fit en pleine nuit, dans une brume intense que ne parvenait point à dissiper un fort vent du sud. A onze heures du soir, le glas sonnant au clocher de l'église éveilla les liens de leur premier sommeil. On entendait, mêlée au battement de la cloche et au cri lugubre de la sirène de brume, une autre sirène qui se lamentait dans les ténèbres : la voix du navire en détresse appelant au secours.

A minuit, tous les canotiers à leur poste, l'« Amiral Rivet » quittait le port. Il manœuvrait à l'aviron, car Ouessant ne fut pourvu d'un canot à moteur qu'en 1922.

Quatre heures il erra dans la brume, cherchant en vain le bâtiment désemparé. La houle qui déferlait, face à la proue, l'arrosait de gros paquets de mer ; et plusieurs fois, aux approches de la Jument, la violence des lames faillit jeter par-dessus bord les marins arc-boutés sur leurs bancs.

Une éclaircie, peu avant l'aube, révéla le vapeur à la côte, près de terre. Les cales étaient pleines d'eau ; il

menaçait de sombrer. Alors, le canot l'accosta, et bien que le vent fraîchit et que la mer devint toujours plus grosse, augmentant les risques d'une navigation parmi les écueils, il fit à plusieurs reprises le trajet du bord à la terre, et parvint à débarquer sains et saufs les trente-et-un hommes de l'équipage.

Je sens que Mariannik est fière de me conter ainsi la geste des gens de mer. Elle se tient très droite sur son banc. Et dans la lumière du quinquet posé au-dessus de nous sur le bord de la cheminée, qui fait luire de gros pains ronds étalés au long d'une planche sous les solives, je remarque l'expression de ses yeux : d'une tranquille assurance, comme doit être le regard de ces hommes au péril de la mer, quand ils voient le danger, et savent qu'ils vaincront.

Il n'y a pas que les hommes, ici, pour oser affronter une lutte inégale contre les éléments. Nous voici devinant de cette Rose Héré, qui s'illustra lors du naufrage du « Vesper », survenu en novembre 1903, et dont tous les journaux de France et d'Angleterre relatèrent à l'époque le courageux exploit.

Elle était une simple servante. Fille robuste, touchant déjà la quarantaine. Comme elle ramassait du goémon sur la grève de Postoun, vers cinq heures du matin, elle entendit des appels sur la mer. Et, fouillant des yeux la brume qui faisait l'obscurité plus épaisse, tout à coup, elle vit surgir une embarcation à cent mètres de la côte. Elle dérivait. Le flot la poussait vers les écueils terribles du Runiou. Rose cria le danger, de toutes ses forces, aux hommes de la baleinière qui ne le soupçonnaient point. Et comme ils ne l'entendaient pas, par gestes elle essayait de les guider au travers des brisants dont elle connaissait toutes les têtes

cachées. Mais la nuit et la brume rendaient vaine sa tentative.

Alors, les naufragés, qui discernaient vaguement sa mimique sans la pouvoir comprendre, sentant que cette femme leur apportait le salut, eurent l'idée de lui jeter un « bout », qu'elle amarra solidement à un rocher de la côte<sup>1</sup>. Puis, sans hésiter, elle entra dans l'eau. Elle ne savait pas nager. Se soutenant à la corde, avec de grands efforts pour remonter en surface quand une lame l'avait fait plonger, elle atteignit enfin le canot désemparé. Les matelots la « crochèrent à la gaffe », la hissèrent à bord, l'assirent près de l'homme de barre. Et pendant deux heures, tandis que des marins pompaient sans cesse pour assécher la coque qui faisait de l'eau par deux larges fentes, elle pilota l'embarcation, du Runiou à la Pouldru, à Poulivarn, évitant mille écueils cachés, affrontant un instant le Fromveur. Vers sept heures du matin, les rescapés du « Vesper », au nombre de quatorze, débarquaient sous la conduite de Rose Héré sur la cale de Pen Ar Roc'h.

Cette héroïne vit encore. J'ai été lui rendre visite un jour, dans sa maison misérable qui porte son nom sculpté en grosses lettres sur la façade. Elle m'a déçue. Au fond d'un obscur taudis, je me suis trouvée en face d'une fée carabosse qui rêvait devant le feu, les coudes aux genoux, avec une expression hargneuse sur le visage. Quand elle a compris le but de ma démarche, elle s'est vite levée ; j'ai vu alors qu'elle était droite, et

1. Plusieurs versions de ce récit ont paru dans livres et journaux. Je me suis ralliée à celle que donne M. Savignon dans les *Filles de la Pluie*. Elle me paraît la plus plausible, et cadre exactement avec les quelques renseignements que j'ai pu tirer de Rose Héré, dont les souvenirs, malheureusement, se sont beaucoup brouillés, et qui parle un jargon presque incompréhensible.

robuste encore. Elle s'est mise à parler, avec animation, à débiter tout un long discours dont je n'ai pu saisir que quelques syllabes. Puis, disparaissant un instant dans la pièce voisine, elle est revenue portant pêle-mêle dans son tablier une profusion de médailles, de photographies, de parchemins jaunis, graissés par des doigts sales. Et jetant tout cela en vrac sur la table, parmi des épluchures de légumes et d'innombrables guenilles, elle a repris son discours, sans même écouter mes questions, le ponctuait de gestes insensés.

Jeannette, qui m'avait servi de guide, pouffait de rire sur le seuil, tant la divertissaient l'accoutrement de cette femme bizarre, ses façons de vieille sorcière, et son langage volubile, qui n'est ni français ni breton, mais une mixture des deux idiomes tout à fait incompréhensible.

Je raconte à Mariannik les détails pittoresques de cette visite. L'incroyable désordre de la salle basse envahie de fumée, les poules qui picoraient sur la table, les chats qui bondissaient de dessous les bahuts...

« Une folle ! s'exclame-t-elle. Et de plus une avare. Elle cache des trésors sous ses hardes. »

Quel dommage que cette femme, qui sut un jour se hausser au niveau de l'héroïsme, nous apparaisse à présent, dans une déchéance qu'explique sans doute un abus prolongé de l'alcool, comme sa propre caricature !

Parmi les innombrables naufrages que les annales maritimes ont pu enregistrer dans la région d'Ouessant, aucun je crois ne suscita plus d'émotion que celui du paquebot anglais « Drummont Castle », qui sombra sur les « Pierres Vertes » en juin 1896.

Sur quatre cents passagers et hommes d'équipage, il

n'y eut qu'un seul survivant. Celui-ci conta par la suite comment, une brume épaisse s'étant établie depuis le milieu de l'après-midi, le commandant avait à plusieurs reprises fait pratiquer des sondages. Le navire venait du Transvaal et devait arriver le jour suivant en Angleterre. Aussi faisait-on grande fête à bord pour ce dernier soir de traversée.

Tous les passagers dansaient dans les salons brillamment éclairés, — à l'exception de treize petits enfants qui dormaient à poings fermés dans leurs lits, — lorsqu'à onze heures du soir, un choc brutal se fit sentir.

Une seconde de stupeur. Puis d'effroi. Le paquebot s'enfonçait.

Une panique folle saisit les passagers. Les uns bondissent sur le pont ; les autres se précipitent dans leurs cabines pour y revêtir leur ceinture de sauvetage. Des femmes arrachent à leurs berceaux des petits enfants endormis, et se mettent à courir, hagardes, à travers les couloirs, en les serrant dans leurs bras.

Soudain, l'eau pénètre à travers les sabords, entre à flots, dégringole en cascade au long des escaliers. Une brusque plongée. Tout disparaît. Le drame avait duré dix minutes. Dix minutes entre le moment où le navire était venu crever sa coque sur les Pierres Vertes, et celui qui vit s'achever cette course à l'abîme qu'il avait poursuivie dans la nuit, le flanc ouvert.

Des passagers qui se trouvaient sur le pont quand le bâtiment sombra, quelques-uns surnagèrent. Il y en avait sept ou huit autour de M. Macquardt, le seul qui survécut à cette nuit tragique. Une femme épouvantée l'avait saisi par le cou ; en dépit de son étreinte, qui menaçait de le faire couler lui-même, il réussit à la hisser sur une traverse flottante, où il s'assit ensuite.

Et les heures de la nuit coulèrent, affreusement lentes. De temps en temps, une plainte s'élevait, un cri déchirait les ténèbres, suivi de silences plus angoissants encore. La brume ensevelissait les vivants et les morts, et l'obscurité s'était faite si dense que chacun se sentait séparé par un mur de ses compagnons d'infortune, emprisonné dans une solitude farouche.

Quand le jour parut, il n'y avait plus que trois naufragés sur l'eau. Trois hommes. L'un d'eux était à bout de forces. Cramponné à une pièce de bois, il essaya deux fois de se ressoulever, puis lâcha prise. M. Macquardt, se trouvant à portée, voulut le rattraper par sa ceinture de sauvetage ; mais le malheureux glissa et disparut.

Plus que deux vivants sur la mer. Un officier du paquebot englouti, M. Ellis, cherchait à se maintenir sur un débris de clayonnage où il avait trouvé refuge. Mais lui aussi sentait ses forces l'abandonner. Avec l'énergie du désespoir, il parvint à s'attacher sur son épave. Puis, comme le courant le portait vers le madrier que l'autre rescapé tenait étroitement embrassé, les deux hommes lièrent ensemble leurs bouées de fortune, faisant ainsi un radeau plus solide. A partir de ce moment, le pauvre Ellis demeura prostré sur sa couche de bois que la mer secouait et balayait sans cesse. Il dut mourir vers neuf heures du matin.

Peu de temps après, une lame arracha le débris de clayonnage et son cadavre flottant, qui se mit à dériver, s'éloigna, disparut.

Vers dix heures, M. Macquardt, resté seul entre le ciel et l'eau, épuisé de fatigue et de froid, crut voir dans le brouillard éclairci une barque de pêche qui courait contre le jusant avec ses voiles pleines. Rassemblant ce qui lui restait de courage, il fit des signaux de

détresse ; — mais ne reçut pas de réponse. Alors, il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, dans un étrange sentiment de bien-être et de sécurité, il était couché au fond d'un petit sloop. Et une bonne figure de marin se penchait sur lui, rude, avec des yeux de pitié dans une grosse broussaille ; et un filet de rhum lui glissait dans la gorge, tout brûlant, entre ses dents serrées.

Ce matin-là, les voiliers de Molène et d'Ouessant pêchèrent leur pleine cale de cadavres. Des noyés glissaient sur la mer calmée, vêtus de fracs, de vareuses à plastron rayé, de tuniques de drap dont les galons d'or brillaient dans le soleil neuf. Les femmes étaient presque toutes en robes à traîne, et l'ample soie mouillée collait à leurs membres raidis. On voyait aussi des petits enfants en chemise ; — et des corps que la violence des lames et des courants avait déshabillés, et qui s'en allaient tout nus à la dérive. Une jeune mère, que la rigidité des muscles avait faite déjà dure comme du bois, tenait son bébé si fortement serré dans ses bras qu'on ne parvint pas à l'en détacher, et qu'il fallut les enterrer ensemble.

Dans les îles, on ne put fabriquer assez de cercueils pour mettre tout ce monde en terre. Le bois manquait. Mariannik se souvient de cet affaurement autour des morts. Chacun voulait donner quelque chose, pour les parer, ou bien les ensevelir. Ils furent tous cousus dans des linceuls, les uns de belle toile fine, les autres de grosse voilure, avec un crucifix de pêcheur à la tête. Et le soir, alignés côte à côte dans une salle d'auberge qu'éclairait la lueur des cierges, on leur fit une garde d'honneur.

A Molène, on parle encore de ce tout petit que des

lliennes couchèrent dans un berceau plein de fleurs, et qui semblait dormir parmi les bouquets de roses, les branches de géraniums, les grosses touffes d'œillets dont le parfum se mêlait à l'odeur de la cire.

Mais Mariannik, après trente-cinq années, a des larmes dans les yeux quand elle évoque le souvenir de cette adorable fillette que le pêcheur Berthelet avait ramenée dans sa barque à Lampaul.

« Elle allait sur la mer comme une mouette », disait le brave homme, qui maniait ce corps fluet dans ses grosses mains comme une poupée, « toute vêtue de blanc, avec les bras étendus comme deux ailes. »

Les Ouessantines la voulurent parer comme une petite reine. On lui mit une robe rouge, avec un transparent de dentelle et de broderies dorées ; des nœuds de mousseline retenaient les manches aux poignets ; une ceinture rouge lui dessinait la taille, qu'elle avait fine et souple comme une plante épanouie d'un seul jet. Une femme donna son chapelet de Première Communion pour le rouler autour des petites mains jointes, dont la chair semblait transparente. Et dans la boîte qui servit de cercueil, les fleurs s'amoncelaient, venues de tous les jardins, des moissons sauvages de la lande, de pauvres cultures en pots longuement soignées sur le bord d'une fenêtre. Dans cette profusion de pétales qui encadraient son visage délicat, elle paraissait plus blonde encore, l'enfant aux boucles soyeuses, dont les cheveux avaient cette couleur d'épis mûrissants qu'on voit aux babies anglais, tout roses, dans les parcs de Londres.

On fit des funérailles solennelles aux victimes du naufrage. A Ouessant, à Molène, tous les habitants suivirent les convois. Des personnalités officielles étaient

venues de Brest. Et dans les jours qui suivirent, on vit débarquer du petit vapeur des Anglais venus saluer leurs morts. Quelques-uns les emmenèrent, dans des cercueils qu'ils avaient apportés. La plupart laissèrent en repos les tristes dépouilles que la mer avait tant remuées ; et dans la terre qui leur fut hospitalière, elles continuent de dormir leur dernier sommeil.

La Reine Victoria voulut envoyer ses remerciements personnels aux sauveteurs des îles. Et en souvenir de ces jours de deuil, où se prodiguèrent tant de dévouements, le gouvernement anglais fit creuser une citerne à Molène, et dota les îliens d'une belle horloge qu'on voit encore au clocher de l'église.

Nous avons bavardé très longtemps, Mariannik remuant des souvenirs, moi-même les complétant par des détails appris ailleurs. J'ai respiré ce soir l'atmosphère vraie de l'île, ce climat d'âme qui lui est propre : rude et généreux, et sauvage aussi... Avec d'étranges raffinements de tendresse. Complexe attachant, qu'ont produit à travers les siècles, par touches successives, les bardes celtes épris de noblesse et de lyrisme, les pirates écumeurs de mer, des générations patientes de marins durs à la peine, fidèles au devoir, et les équipes farouches des pilliers d'épaves.

En quittant la vieille îlienne, après les adieux faits à sa porte, à la clarté de sa lampe fumeuse qu'elle abritait de la main, j'ai voulu revoir la mer. J'ai gagné la côte par un sentier de traverse. Il y avait un rayon de lune entre des nuages. Dans une flaque de lumière immobile, les vagues couraient. On sentait passer déjà la brise soudainement fraîche, dont les brusques rafales annoncent la tempête. Alors, devant les chevelures

bleutées de lune qu'agitaient de secrets frissons de la mer, involontairement, j'ai repensé à ce petit corps d'enfant qui flottait sur les eaux, dans sa robe blanche toute gonflée de vent, avec ses deux bras étendus comme des ailes de mouette.

## CHAPITRE VII

### TERRE D'ABANDON

Il pleut. La mer est sans couleur. Le ciel aussi. Sur ce fond brouillé, trois petits moulins se dessinent, quelque part à gauche de Creac'h, blottis les uns contre les autres, mouillés, transis, avec leurs longs bras frissonnants figés dans la même muette imploration.

Je suis entrée chez la veuve de Tual, un retraits de la marine qui est mort l'an passé. Elle vieillit toute seule dans sa mesure aux tuiles écailleuses, au hameau de Ker Nevez qui regarde, du fond d'une petite baie, les récifs d'Ar Cheriou Du alignés comme un poste de sentinelles face à l'Océan.

Il fait si sombre dans la maison, bien que ce soit à peine le milieu du jour, que je distingue mal d'abord, sous les solives noircies qu'on touche en levant la main, le bahut garni de vaisselle à fleurs, la table longue, et les deux bancs tendus de chaque côté, tout de guingois, car le sol de terre battue est plein de creux et de bosses. Mais la silhouette de la veuve se profile au fond de la pièce, contre la vitre toute brouillée de pluie.

Elle est massive comme les rochers de la lande. Et sous sa coëffe, dont les coques dessinent avec les méplats brunis des joues un carré parfait, elle donne la même impression de solidité, de fruste persistance et d'appartenance au sol.

Il m'a fallu longtemps pour déchiffrer son visage de pierre, si obstinément fermé sur ses réactions intérieures que vraiment je me suis demandé si la vie trouvait en elle quelque écho sensible. A présent, nous sommes de vieilles connaissances. Et, bien qu'aux témoignages de sympathie elle oppose le plus souvent son mutisme farouche, je sais pour l'avoir approchée en de rares heures d'épanchement quelle profonde puissance de souffrir se cache sous sa résignation silencieuse.

Elle me paraît aujourd'hui en humeur de parler, car en me voyant elle a comme un éclair de joie dans ses yeux sombres, presque violets, où se reflète la flamme de l'âtre.

Elle est occupée à la confection d'un kik a fâr, qu'on doit apprêter selon des rites séculaires. Et je la regarde patiemment qui pétrit dans une grande jatte de grès la farine de sarrasin mêlée de lait, de raisins secs et de lardons fumés. Quand la mixture est devenue bien homogène, elle la verse dans un sac de toile blanche, qu'elle suspend, ayant levé le couvercle, au bord de la marmite où bout la soupe aux choux. Et tout doucement, pendant des heures, la vapeur va cuire la pâte molle, en l'imprégnant de son fumet.

Lorsqu'elle a terminé cette tâche, accomplie silencieusement, avec une sorte de respect des gestes traditionnels, nous nous asseyons toutes les deux, près du lit clos, les genoux à la flamme, dans l'ombre des solives basses. De grandes volutes de fumée nous enveloppent

parfois, qui font curieusement irréels, sur le mur au-dessus de la cheminée, les photographies de marins, les images pieuses, et ce brevet de gabier encadré de noir, sous lequel un bouquet de fleurs de perles achève de s'empoussiérer.

Je cherche dans ce bric-à-brac de souvenirs, où tant d'émotion naïve demeure attachée, les traits d'un adolescent à la figure pleine, aux courbures encore indéfinies, où je devine, malgré la banalité du cliché, la même flamme sombre dans le regard, presque violette, qu'on voit brûler aux yeux de sa mère, et qui décèle, dans un visage par ailleurs sans caractère, une âme capable d'étonnamment souffrir.

Elle raconte, cette image d'enfant si pauvrement guidée dans le caban des dimanches, un des drames les plus poignants qu'on puisse imaginer... Un drame qui s'est répété mille fois, hélas ! avec des variantes, dans cette île qui ne porte point sans de multiples raisons son nom terrible d'Île de l'Épouvante : « Enez Eussa ».

Tual et Maryvonne n'avaient que ce fils. Comme son père, le gamin se destinait à la marine de guerre. Et parce qu'il était sérieux et travailleur, on pouvait légitimement espérer qu'il y ferait une carrière honorable.

Il avait seize ans cet hiver-là, qui fut rude et très secoué de tempêtes. Au printemps suivant, il devait signer son engagement ; et déjà, près du feu, pendant les longues veillées, il feuilletait ardemment les pages écornées d'un Manuel du Gabier qu'il avait trouvé dans le sac de son père en fouillant les recoins du bahut.

Or, un soir de décembre, — le vent soufflait furieusement, rabattant la fumée dans la pièce par le trou de la cheminée, — le père Tual enseignait à son fils comment

calculer la dérive quand il faut gouverner avec le vent de travers, lorsque, tout frissonnant sur son banc, le gars se sentit pris de fièvre.

Sa mère, qui s'inquiétait de le voir grelotter ainsi avec la tête en feu et des mains tremblantes, lui fit boire un grog brûlant avant de fermer le volet de sa couche, et glissa des briques chaudes entre les draps.

Le lendemain, ni les jours suivants, le jeune Fanch ne put se lever. Un brasier intérieur le dévorait. Un matin, on s'aperçut qu'il avait au niveau de la nuque une tumeur violacée qui grossissait à vue d'œil. Alors, la mère Tual convoqua les voisines, et chacune vint donner son avis.

Une matrone conseilla la tisane de mauve, dont les propriétés sont émollientes. Une autre suggéra de faire prendre au malade une décoction de ces racines de chiendent qu'on trouve partout dans la lande, dont elle avait elle-même expérimenté les qualités diurétiques. Quelqu'un parla d'emplâtres de chandelle, qui résolvent lentement les tumeurs. Et la vieille Barba, du hameau de Kergadou, qui passait pour un peu sorcière, et connaissant tous les secrets des plantes, déclara qu'il fallait faire des cataplasmes avec certaines herbes de texture très délicate qui croissent en abondance entre les pierres des vieux murs, car leurs applications rafraîchissantes sont efficaces contre toutes les inflammations de la peau.

La mère de Fanch essaya tous ces remèdes. Il n'y a pas de médecin dans l'île<sup>1</sup>. Et les Ouessantines sont accoutumées aux traitements des bonnes femmes, à cette

1. Ceci n'est heureusement plus exact. Un médecin s'est récemment installé à Ouessant ; et les habitants font des vœux pour que les rigueurs de la vie des Îles ne le chassent pas trop vite.

médication végétale qui dans certains cas leur réussit.

Mais, cette fois, emplâtres et tisanes ne produisirent aucun effet. La tumeur grossissait toujours. Elle suintait maintenant par d'innombrables pores, comme une grosse pomme d'arrosage. Et le malheureux enfant s'étouffait, criait la soif, se tordait dans son lit, tout brûlant de fièvre et secoué de frissons.

La nuit, sa mère venait à chaque instant, pieds nus, guetter derrière le panneau ajouré de son lit — qu'elle n'osait ouvrir de peur qu'il ne prît froid — sa respiration haletante, et ces brusques soubresauts qui faisaient gémir le bois. Souvent, elle restait des heures, l'oreille collée aux découpures du volet, à écouter l'espèce de râle qui, dans l'obscurité de cette couche, mesurait la nuit. L'épouvante la tenait immobile, toute droite sur son escabeau, figée comme une statue de pierre. Elle ne pouvait même plus prier.

Un jour, — il y avait bien une semaine que le gars était couché — quand Maryvonne vint à l'aube humecter d'eau fraîche ses lèvres desséchées, il ne la reconnut pas. Une trémulation continue secouait son corps amaigri. Il disait des mots sans suite, doucement, comme dans un rêve.

Alors une panique saisit la pauvre femme.

« Notre enfant va mourir », dit-elle à Tual, qui s'était efforcé jusque-là de fermer les yeux à la réalité, mais devenait plus sombre à mesure qu'elle s'imposait à lui, et qui fuyait la maison, comme s'il pouvait échapper à ce qui l'y guettait.

Les deux époux se mirent d'accord pour tenter la chance suprême. On décida de transporter le malade à Brest, afin d'y consulter un médecin. Mais le temps pressait ; Fanch s'étouffait de plus en plus, gêné par cette

grosseur énorme qui lui serrait la gorge. Et c'était jeudi ; le courrier ne partirait que le surlendemain. Tual, sentant que chaque heure donnait plus de prise à la mort, courut en toute hâte chez le patron du canot de sauvetage. Celui-ci alerta ses hommes, et l'on s'apprêta pour la traversée.

Elles ne sont pas rares, à Ouessant, ces navigations in extremis. Maintes fois déjà, Tual et Maryvonne avaient vu transporter ainsi de grands malades, quand tous les remèdes de l'île s'étaient révélés inefficaces, — ou bien une femme en couches que les matrones ne parvenaient point à délivrer, et que tordaient, hurlante sur sa civière, des contractions inutiles.

Ce matin-là, une houle active, persistant après la tempête, remuait la mer. Il pleuvait. Par grosses averses traversées de rafales, avec des accalmies soudaines. On profita de l'une d'elles pour mener au port le jeune Fanch, qu'on avait couché sur un morceau de voilure tendu entre deux avirons. On le glissa, dans le fond du canot, sous le prélat que les marins avaient fait à la hâte avec la grand'voile d'une barque de pêche. Les parents s'accroupirent tous les deux à l'entrée de l'abri. Et l'embarcation prit la mer.

Cinq heures d'une dure navigation. Le bateau, malmené par les vagues qui venaient à chaque instant balayer le plat-bord, bondissait dans un nuage d'écume. Cependant, il montait bien à la lame, et lorsqu'une trombe brutale le prenait de flanc, il accusait le coup, puis se redressait nerveusement. Le bruit régulier du moteur donnait une impression de sécurité.

Mais les passagers ne l'entendaient point. Que leur importaient la houle, et les manœuvres des canotiers !... Trempés jusqu'au nu de leur chair, Tual et sa femme,

sous la gifle des averses et les giclures d'embruns, ne sentaient rien de toute cette eau qui les fouettait, les enveloppait de ses folles écharpes battantes, pénétrait leurs vêtements. Plus rien n'existait pour eux que ce souffle inégal de l'enfant délirant, qui sous le prélat inondé poursuivait son rêve.

A Brest, on porta le malade à l'Hôpital Maritime. Il avait terminé ce discours qu'il se tenait à lui-même et quitté, semblait-il, le pays des songes. A présent, il s'abîmait dans une sorte d'indifférence, dans un lourd sommeil sans images, dont rien ne le pourrait réveiller, et qui faisait une impression terrible, parce qu'il y plongeait avec les yeux ouverts.

Quand le chirurgien de service, appelé d'urgence, le vit étendu sur la table d'examen, il eut un geste découragé.

« Trop tard ! » murmura-t-il.

Il ajouta, avec une involontaire cruauté :

« Avant-hier encore, on aurait pu le sauver sans doute. »

Car il n'avait pas remarqué le couple des fliens, qui s'étaient retirés dans l'encoignure de la porte, très dépaysés dans ce milieu, et tout tremblants comme s'ils avaient senti déjà, parmi ces froides choses blanches, le toucher de la mort.

Le chirurgien voulut tenter cependant une ultime intervention. Ce fut en vain. Fanch mourut le soir même, sans avoir repris connaissance.

Le lendemain, le père et la mère rentraient à Ouessant par le vapeur régulier. On eût dit que leur âme était partie, et que c'était leur seule enveloppe de chair qui se traînait ainsi au long du sentier de Ker Nevez, sous les averses qui les fouettaient, les trempaient de

part en part, — comme la veille sur ce canot d'épouvante où ils avaient laissé toute leur raison de vivre.

Jamais plus on ne vit sourire le pauvre Tual. Quand sa femme essayait — trouvant assez de force dans l'héroïsme de son amour — de l'intéresser aux choses qu'il aimait jadis, elle le trouvait inerte en face d'elle, si complètement étranger à ce qui l'entourait qu'il semblait appartenir à quelque autre monde. Il demeurait des heures assis devant le feu, à ne rien faire. Une fois, sa compagne le surprit qui feuilletait, de ses grosses mains calleuses, le Manuel du Gabier que Fanch avait couvert de notes au crayon dans les marges. Des larmes coulaient dans les poils de ses joues, que depuis des mois il ne rasait plus.

Il refusait de manger ; et le dimanche s'attardait longuement au cabaret. Fort avant dans la nuit, Maryvonne, déjà couchée, l'entendait rentrer, alourdi, stupide. Sans allumer le quinquet, il se laissait tomber près d'elle, et une âcre odeur d'akool emplissait le lit clos.

Ses forces, peu à peu, déclinaient. Sa femme s'inquiétait de voir ses pommettes rouges le soir, et l'étrange éclat de ses yeux, et cette sueur qui lui perlait aux tempes et faisait sa chair moite.

Puis il se mit à tousser. D'une toux sèche qui le prenait surtout la nuit, et le tenait des heures assis dans le noir, la poitrine déchirée, incapable de reprendre sa respiration, malgré les efforts de Maryvonne qui se multipliait autour de lui, ouvrait la fenêtre, soulevait les oreillers, lui témoignait par mille gestes de toute sa tendresse angoissée.

Elle le supplia plusieurs fois d'aller à Brest prendre avis d'un médecin. Ses prières furent vaines.

« A quoi bon ! répétait-il ; tous les médecins du

monde ne me rendront pas mon fils. Et c'est le chagrin qui me ronge le sang. »

Il arriva qu'un matin, ayant toussé toute la nuit, le vieux marin ne se sentit plus la force de se lever. Alors, il se tourna contre le mur, et repley  sur lui-même, comme une bête malade dans sa tanière, il s'installa pour mourir.

Son agonie dura plusieurs semaines, pendant lesquelles il ne prononça pas un mot. Un soir, — c'était décembre encore, il y avait près d'une année que Fanch était mort, — il s'éteignit tout d'un coup, pendant que sa femme, qui ne le quittait guère, mais ne prévoyait point cette fin soudaine, était occupée dans le galetas   rajuster une planche que le vent, soufflant en tempête, venait d'arracher.

Maryvonne est seule depuis. Les voisines n'essaient même plus de venir la consoler. Car il est des douleurs contre lesquelles toute pitié s'effrite, et qui découragent la sympathie... Elle n'est plus du monde des vivants, la veuve de Tual. Déjà, ses morts l'ont prise. Je l'aperçois souvent, quand je passe le long de l' glise sur ce remblai qui domine le cimet re. Elle vient chaque jour prier sur les deux tombes creusées côte à côte, à même la terre noirâtre, et que l'hiver a dépouillées de leur sauvage parure de fleurs.

L'autre soir, dans le crachin qui trempait son châle et faisait toutes flasques sur ses cheveux mouillés les coques de sa coëffe, je l'ai vue agenouillée dans la boue, qui disposait sur la glèbe molle où ils s'incrustaient de pauvres dessins de coquillages. Elle était si complètement absorbée dans sa besogne qu'elle ne m'a pas remarqu e.

Et je revois maintenant, tandis qu'assise sur le banc

près de moi, dans le petit bruit triste que fait la pluie sur le toit, elle me montre avec des doigts tremblants — maladroits d'avoir tant manié les outils agraires — des clichés d teints de bébé en tablier, d'un jeune ménage aux poses sentimentales, je revois ce geste de tendresse qu'elle avait, à genoux dans les flaques, pour parer de ses naïfs dessins de coquillages les deux tombes de terre nue.

## CHAPITRE VIII

### TEMPÊTES DE SUROÏT

#### I

Je suis venue, cette fois, en pleine tourmente.

Au sortir de la rade abri, avant même que fût noyée dans le crachin la masse confuse de la ville de Brest, l'« Enez-Eussa » « piquait du nez dans la plume », selon l'expression imagée des gens de mer.

Depuis deux jours, un suroît goudronneux, — brise fraîche, pluie continue, — s'était établi.

« Ça bouffe », dit Jean-Marie, vieux loup de mer un peu loustic, qui capelait son suroît avec un double nœud.

Pas un passager à bord. Le capitaine m'a offert l'abri de la chambre de veille. Et derrière les parois de verre, je le vois debout sur la passerelle, avec son dos carré dans le sélingue encore raide, aux plis nets et cassants.

Il est calme, et sûr de son navire. Excellent pilote du reste, pratiquant ces côtes dangereuses depuis nombre d'années.

Il sait que dans la passe nord du goulet, il pourra profiter encore du courant portant à l'est ; qu'il ne « trinquera » pas trop devant la Mengan. Et lorsqu'on quittera Molène pour donner dans le Fromveur, déjà les courants commenceront à mollir.

Au Portzic, la danse commence. Le petit vapeur se cabre, debout à la lame, escalade un grand rouleau de houle. Mais sa plongée dans le creux brusquement ouvert, où il glisse en dodelinant un peu, s'achève sur un choc brutal. Il est venu donner de l'étrave dans une masse d'eau compacte, haut dressée, dont la tranche luit comme du verre, et qui s'écarte sous la morsure en deux trombes jaillissantes dont la volée s'abat sur le gaillard d'avant, balayant le pont de bout en bout.

Une rafale fait vibrer les haubans, siffle dans le creux d'une écouteille, qu'un matelot trempé par le paquet de mer s'efforce de bloquer.

« Ça vente le feu de Dieu », fait François, l'homme de barre, au capitaine qui vient d'entrer dans l'abri de navigation pour se garer des embruns.

Nous doublons la Mengan, avec des cabrioles, parmi les vagues déferlantes qui, à chaque instant, agitent leurs crêtes d'écume au-dessus du bastingage et font crépiter de lourdes averses sur le pont.

« Mince de purge ! » clame Jean-Marie, qui s'ébroue sous les ondées, campé sur ses deux jambes écartées pour mieux épouser les oscillations du bateau. « J'ai plus un poil de sec. Qu'est-ce qu'on va prendre entre Creachmeur et Saint-Mathieu ?... »

A ce moment, comme nous allions doubler le Minou, il prit du ballant pour résister à une vague énorme qu'on voyait courir depuis un instant, toute droite dans le champ labouré de la mer, et qui, tout à coup surgie à

la proue, souleva l' « Enez-Eussa » d'un violent sursaut, le tint une seconde suspendu dans le vide, avec son étrave déjaugée, et son hélice qui sifflait en mordant le vent.

« Faites rentrer tout le monde », cria le capitaine, craignant qu'une lame ne fit passer un homme par-dessus bord.

La précaution n'était pas inutile. La brise, au lieu de se calmer avec la fin du flot, semblait au contraire prendre plus de violence.

« Soixante tours », hurla le capitaine dans le port-voix, jugeant prudent, aux rudes secousses du tangage, de réduire la vitesse, « pour ne rien casser ».

La minute terrible approche où il faudra venir en travers à la lame, pour passer de l'Iroise dans le Chenal du Four.

« Paré, François ! Attention à la manœuvre. »

Impossible de passer à terre des Vieux Moines. Un courant de quatre nœuds et demi, que le vent prend en écharpe, soulève un bouillonnement furieux dans le chenal étroit, encombré de cailloux.

« A droite, quinze. A droite, toute !... »

« Machines quatre-vingts tours. Zéro la barre. »

Saisissant la seconde favorable, entre deux sursauts de la houle, le navire a tourné. Il s'incline sur tribord, à croire qu'il va engager. Il se relève. Un roulis désordonné l'agite. A chaque embardée, secoué d'un frisson de la poupe à la proue, il embarque de lourds paquets de mer.

Puis la tempête marque un léger apaisement. La mer, vent contre courant, est plus hachée, mais moins grosse. Les chaussées, des Pierres Noires à Keroriou et aux Bossemen, font une barrière qui brise la lame.

« Ouf ! » soupire le capitaine, heureux de pouvoir se tenir un instant debout, sans s'agripper des deux mains à la rambarde.

Le temps de jeter un pied d'ancre au Conquet, à l'abri du môle, pour embarquer le courrier.

Et l' « Enez-Eussa » se remet en route.

Le roulis se mêle au tangage. Notre petit vapeur carambole sur les flots démontés, fait des bonds extravagants. Le coup de casserole de l'arrière, après les secousses plus violentes, vous tord les entrailles. On ne voit plus rien qu'une nuée déchiquetée qui s'envole par lambeaux, et le ventre luisant des vagues, qui nous menacent avant de s'abattre pesamment sur le pont submergé, aspergeant les vitres de la chambre de veille, cognant sur la coque à grands coups de bélier, qui sonnent en roulant comme un tonnerre lointain.

On arrive à Molène sous un grain de pluie.

« Le grain du mouillage », grogne le capitaine qui arpeute le pont pour surveiller la manœuvre, tout ruisselant sous l'averse furieuse, avec son suroît, ses bottes, son ciré claquant au vent, qui font sa silhouette massive, et singulièrement maladroits les gestes empêtrés dans toutes ces raideurs mouillées.

Les sacs de dépêches sont jetés à la hâte dans l'unique barque venue du port. Mais on prolonge la relâche dans l'abri relatif de la baie, pour laisser passer le fort du jusant.

Un coup de sifflet.

« En place pour le quadrille », crie Jean-Marie, tous jours de belle humeur.

On entend le claquement sur l'écubier des maillons de la chaîne qu'on vire.

L'ancre est à poste.

Au lieu de continuer sa route à l'est, l' « Enez-Eussa » met le cap au nord.

« Au Stiff », dit le capitaine.

La rade de Lampaul serait impraticable. Et mortelle la traversée du Fromveur entre Balanec et le sud-ouest de l'île d'Ouessant, en travers à la lame, avec cette houle venue du grand large, dont aucun obstacle n'a brisé l'élan.

Bannec est doublé sans incident. On n'aperçoit de l'îlot qu'une ligne grise, hachurée, visible par intermittences entre des jets vertigineux qui retombent en panaches, en cimiers de casques, en éventails ondoyants de plumes d'autruches.

La bateau entre dans le Fromveur.

Quoique le courant soit bien tombé, la mer, courte, hachée, déferle avec furie.

François a les yeux fixés sur le capitaine, qui fait gouverner à la lame.

Nous trois dans l'abri de verre du poste de navigation. Personne sur le pont.

Nous ne parlons pas. Les voix portent mal dans ce tumulte. Et puis, une angoisse, malgré nous, nous étirent. On n'entend que le ululement du vent, le fracas de la tempête, et profond dans les entrailles du navire, qui crie de toutes ses membrures, le halètement de la machine qui s'efforce contre cette colère acharnée à nous vaincre. Ahan régulier, qu'on guette en frémissant au moindre hoquet, avec cette inquiétude poignante de sentir notre vie suspendue aux pulsations de ce cœur d'acier.

De temps en temps, une lame plus forte lève le pont tout droit, comme si un mur de planches s'était subitement dressé devant nous, dans le pourchas des

embruns. Il faut s'accrocher à la tringle qui court le long de la cloison pour n'être pas bousculé, écrasé contre la paroi opposée. Le plancher, sous nos pieds, modifie à chaque instant son inclinaison. La lampe suspendue s'agite follement dans son cardan.

Et à travers la vitre, dans l'éclairage blafard des nuages qui se déchirent, on voit surgir, à l'horizon tout proche, la ruée des coursiers blancs, secouant au vent du large leurs tourbillonnantes crinières, et qui foncent vers nous, dans le champ livide tout charnu de ténèbres, bondissant, se chevauchant les uns les autres, dans une fougue insensée à qui rien, semble-t-il, ne pourra résister.

Tout à coup, un bruit de tonnerre.

Une montagne d'eau, dont nous avons vu l'effrayante levée dans une blême lueur qui semblait rayonner d'elle-même, a défoncé d'une seule poussée la porte de bâbord du salon. On entend l'eau cascadinge qui dégringole à l'étage inférieur.

Plus que quelques encâblures.

L' « Enez-Eussa » met le nez dans le courant, en diminuant de vitesse. Les falaises du Stiff surgissent de la brume.

« Ça y est, dit le capitaine. A débarquer la vedette. » Il a choisi, malgré les difficultés d'accostage, l'abri de la petite baie de Port Ligoudou, mieux préservée que le reste de la rade des attaques du vent de suroît. C'est le mouillage des très gros temps.

La vedette est mise à l'eau, non sans peine. Même derrière l'écran de la haute muraille de pierre, la houle est forte encore. A plusieurs reprises, le petit canot manque de s'écraser contre le flanc du navire. Nous sautons successivement dans la coque dansante, profi-

tant de la seconde où la crête d'une lame l'approche du niveau du pont.

Quelques minutes d'un jeu de balançoire sur des vagues longues qui s'étirent, se lovent sur elles-mêmes, dans ce creux où elles ne trouvent point d'issue.

Et nous nous hissons à la queue leu leu sur l'escalier taillé dans le granit, à même le rocher vertical, et qui monte avec ses paliers étroits, ses marches rongées, dont plusieurs sont complètement effacées, tout le long de la paroi de l'abîme, sur près de soixante mètres de hauteur ; — avec le gouffre vertigineux sur notre droite, dont aucune rampe ne nous sépare, et que nous n'osons pas regarder.

## II

Les coups de vent de suroît qui depuis deux semaines se succèdent, — soufflant sur l'île avec des paroxysmes de rage et de subites rémissions que précède toujours la saute au noroît, — entraînent des tempêtes avec eux.

Elles se lèvent tout d'un coup, succédant parfois à une journée de soleil et de calme plat. Et tout de suite, notre morceau de terre, plus farouchement isolé, serré dans un horizon sans profondeur, est emporté dans une sarabande insensée au travers de l'espace. Des forces surhumaines s'en sont emparées. On les entend siffler, gronder, mugir à pleine gueule. On éprouve leur emprise dès qu'on s'aventure hors des solides petites maisons de granit, sur le roc nu fouaillé par l'eau du ciel et la queue tournoyante des embruns, où plus rien n'existe que ces forces mauvaises brassant des profon-

deurs d'abîme dans tout ce gris mouillé où nous plongeons, où les objets perdent leurs contours, — lignes estompées d'un halo qui brouille les perspectives, qui fait irréflectées et fantômes, à des distances qu'on ne saurait apprécier, les choses proches ou lointaines.

Ce cauchemar dure quelques jours, parfois seulement quelques heures. Il se dissipe, après la saute du vent, avec la soudaineté qui avait marqué son apparition.

Une déchirure dans la grisaille imbibée d'eau. Et un monde de lumière émerge. Dessin net des objets. Transparences de cristal. Vibration du soleil dans le ciel vite débarrassé de ses nuages par le coup de fouet des rafales de noroît, sur la mer écumeuse encore, mais dont les gros bouillons étincelants vont s'apaisant peu à peu dans l'atmosphère bientôt redevenue tout à fait calme et d'une surprenante tiédeur.

Plus souvent, la colère des éléments se dissout dans une grande nappe d'eau qui tombe toute droite, molle et régulière parce que le vent brusquement tombé ne la déchire plus de ses grandes vagues de tourmente. L'île s'enveloppe dans la pluie, un jour, deux jours, quelques heures, endormie doucement dans la tristesse paisible de cette eau qui murmure sur les toits, clapote dans les chemins tout feutrés de boue.

Jusqu'à ce que les forces gigantesques, un instant assoupies, se réveillent en sursaut, plus sauvagement hurlantes, dans un grand envol d'humides crinières, le claquement sourd de multiples sabots, — et nous emporte à nouveau dans quelque infernale chevauchée qui abolit le monde, qui s'engouffre en chantant son chant de mort dans le royaume du chaos et de l'effroi.

Il faisait beau ce matin. Dans le grand soleil calme,

la baie de Lampaul n'avait pas une ride. Elle élargissait dans la lumière des cercles huileux dont l'éclat brûlait comme du platine fondu.

Pourtant, ce midi, les jeunes employés de la T. S. F. qui prennent leurs repas à l'hôtel et sont mes seuls compagnons à la salle à manger, m'ont accueillie tous les deux avec une nouvelle. — Ils sont toujours fiers d'être les confidents des ondes atmosphériques.

« Une tempête est en route. Extrêmement violente. Une dépression de 30 millimètres qui court sur l'Atlantique et vient droit vers nous. Elle sera là aujourd'hui vers quatre heures. »

Ces mots me dansent dans la tête tandis qu'après déjeuner je m'en vais errer le long de la rade immobile imprégnée de lumière.

Pas un souffle de vent.

Et cependant, elle vient. Elle court là-bas, au fond des régions atlantiques, avec ses millions de pieds qui soulèvent la mer sur son passage en trombes d'écume jaillissante.

La tempête en marche. Il me semble que je la vois, au delà de l'horizon limpide, fonçant vers nous en secouant ses grandes ailes de ténèbre qui battent au ras des flots...

Je suis allée vers Penn ar Roc'h, par les sentiers sillonnés de ruisseaux d'argent qui s'élargissent dans les creux en étincelants miroirs.

La cale creusée au fond de la petite baie regardait mourir de longues et lourdes ondulations qui remuaient l'eau par en-dessous, laissant sa surface lisse comme du verre sous les gonflements rythmés du flux. Sur la rampe dallée qui monte du creux abrité au plateau de la falaise, quelques barques renversées dégageaient une

forte odeur de goudron, parmi des casiers abandonnés qui achevaient lentement de pourrir.

Au large, vers les îles étalées à plat sur l'eau lumineuse, c'était un éblouissement à l'infini. Il semblait que, jusqu'à l'horizon, on eût semé sur la mer une profusion de fragments de métal dont chacun jetterait un rapide éclat.

Et comme je revenais vers Lampaul, dans la tiédeur alanguie du soleil déclinant, voici que, d'un seul coup, le ciel s'est éteint.

Je traversais à ce moment le hameau de Penn ar Ruguel. Il fit froid subitement. Du gris suintait de partout, imbibait l'air qui devint opaque et pesant. J'éprouvai comme une détresse infinie dans les choses. Derrière les murets de jardins, où des touffes de cochléaria frissonnaient aux jointures des pierres, les tristes maisons, avec leurs toits lépreux, leurs façades ruisselantes de moisissures, avaient l'air d'émerger de profondeurs sous-marines. Vues à quelque distance, on eût dit qu'elles étaient faites de coquilles de mollusques incrustées de calcaire et de sel.

Je ne voyais plus la mer que comme une tache grise à la limite des falaises. Et sur la baie couleur de plomb, des cernes noirs se mirent à courir, lentement d'abord, puis plus vite, toujours plus vite, en ronds qui allaient s'élargissant, avec un petit bouillonnement au centre décelant une sourde activité dans la chair profonde de l'eau.

C'est à cet instant qu'une pluie de cris aigus me tomba sur la tête.

Sous les nuages en déroute, très bas dans le ciel, une compagnie de goélands se hâtait vers le nord-est. Ils étaient vingt, trente peut-être, serrés en tas, qui se bous-

culaient dans un rebroussement de plumes blanches, leurs petites pattes d'ambre tendues contre les pennes en éventail de la queue, s'escrimant de leurs ailes, dont on voyait la membrure puissante s'éployer et se rabattre en mesure, comme de grands accents circonflexes qui s'ouvriraient, se fermaient, à une cadence de plus en plus rapide.

Ils fuyaient.

Et dans un jardin transi, je vis, par-dessus la clôture de pierres sèches, des poules effarées se rassembler en caquetant à l'abri d'un tamaris, dont le plumage léger s'émouvait au sommet. Elles se tassaient l'une contre l'autre, tremblant sur leurs pattes, plumes hérissées et la tête dans les ailes, comme à l'approche d'un danger.

Alors, je sentis qu'elle venait.

Elle déboucha par une rafale violente et soudaine. Telle une avalanche d'air qui aurait dégringolé de très haut en accélérant sa vitesse, et qui balaya les toits calleux, les jardins tout frissonnants de branches nues, les petites mares du chemin qui frisaient sous la gifle.

Un instant de suspens. Une angoisse.

Puis une clameur déchirante monte de partout à la fois. Elle gronde au fond de l'océan ; semble sortir de terre à mes pieds. Confusion de bruits stridents et sourds qu'on ne saurait démêler. Comme une rumeur de foule en marche ; la ruée d'une horde clamant sa fureur en mille voix discordantes. Au-dessous de ce chant sauvage roule en basse continue le battement d'une légion de tambours. Et des sifflements lacèrent le vacarme. On dirait que la tempête fouette avec des lanières.

Les écluses du ciel se sont ouvertes. Je me sens enveloppée, transie, bousculée par des trombes d'eau qui

frappent en jets puissants, me piquent la peau avec des myriades de pointes d'aiguilles, m'emprisonnent dans leurs gerbes tournoyantes, déchirées, secouées, projetées en tous les sens par un vent de fureur.

Un instant, je ne sais plus du tout où je suis. Cela a été si subit cette attaque de l'ouragan ! La pluie me ruisselle sur le visage, avec une telle abondance que je ne puis respirer et que j'éprouve une seconde l'angoisse de l'immersion. Des filets d'eau glacée me courent partout sur le corps, malgré mon ciré boutonné à la hâte, et j'ai froid jusque dans la moelle des os.

Quand je parviens à rouvrir les yeux, le monde extérieur m'apparaît comme au travers d'une bulle. Tout est noyé. Des cascades bondissent au bord des toits en pente courte, patinés comme les murs, de la même couleur de rocher gris et de lichen.

Au coin d'un muret de pierre, un buisson à hauteur d'homme fouette les nappes de pluie, désespérément, de ses branches dépouillées qui balayent le sol, à droite, à gauche, par-dessus le parapet croulant, qui s'agitent en l'air dans le désarroi du vent qui les émeut ; bras tordus, ramifiés en d'innombrables brindilles sensibles comme des doigts, dont le geste étrangement expressif semble concentrer toute la détresse éparse dans l'atmosphère.

### III

Le soir, dans la salle à manger de l'hôtel, qu'éclairent seules deux lampes à huile posées sur les tables, on entend la tempête crier dehors, se tordre et gémir, et

frapper dans les fenêtres avec des bruits de charnières grinçantes et d'eau qui ruisselle.

On n'imagine pas comme peuvent être lugubres ces soirs que déchire la plainte du vent. On le sent qui rôde tout à l'entour, énorme et furieux. Et malgré l'abri des murs de pierre, qui vibrent sous ses coups, sa présence surhumaine qui s'impose, qu'on ne peut pas oublier, vous oppresse, comme d'un ennemi invisible qui s'insinuerait partout autour de vous, s'infiltrerait jusque dans votre être pour vous torturer l'âme.

On parle à mi-voix, comme si l'on avait peur de troubler tout ce vacarme qui mène son train dehors. Et dans les coins de la pièce, dans cette zone profonde d'obscurité que laissent autour d'eux les cercles pâles des abat-jour, on dirait qu'il y a des créatures d'ombre qui bougent, qui se plaignent doucement, et dont le frôlement sans consistance vous fait passer tout d'un coup un frisson dans la chair.

À la table voisine de la mienne, les deux jeunes employés de la T. S. F. s'entretiennent des dépêches qu'ils ont reçues et transmises dans la journée. Messages envoyés à la côte par un bâtiment qui navigue, ou réciproquement. L'« Ile-de-France » annonce un retard au Havre, à cause du mauvais temps. Un financier, à bord du Manhattan », fixe un rendez-vous d'affaire à Cherbourg. De Bordeaux, une femme s'inquiète de son mari qui arrive d'Angleterre.

En les écoutant, j'ai l'impression, excitante pour l'esprit, d'assister à la conversation gigantesque des ondes dans l'espace.

Ils sont tout jeunes, mes compagnons de tempête. Vingt ans à peine ; peut-être moins. Et presque gais, malgré toute cette détresse environnante.

Quelle existence austère est la leur cependant, dans cette île où ils sont cloîtrés pour une ou deux années ! Les stages à Ouessant sont de courte durée, mais rudes. Affreusement isolés, séparés de leur famille par une mer hostile, ces jeunes gens passent une nuit sur deux, l'écouteur aux oreilles, dans leur cabine secouée par le vent. Et pour distraction ils ont les promenades dans la lande mouillée, et le plaisir, à la belle saison, de dénicher un homard avec un croc de fer sous une grosse pierre branlante.

Il est vrai que, ce soir, ils cherchent à tromper la tristesse du lieu en taquinant la servante qui nous apporte, en courant beaucoup et tournant autour des tables, notre frugal repas de légumes secs et de poisson salé. C'est une fille abondante et fraîche qui se prête au jeu de fort bonne grâce. Elle a soin, quand elle sert ses hôtes masculins, de leur présenter les plats en les frôlant de très près. Et elle les regarde avec des yeux de malice, en faisant une drôle de petite moue de ses lèvres provocantes... Et comme elle rit quand on la pince ! À égayer même les murs de la salle enfumée.

De temps en temps arrive un client pour le bar qui se trouve de l'autre côté du corridor. Il entre avec un grand gémissement du vent qui s'est engouffré dans la porte, tout de suite reclaquée par le courant d'air.

On l'entend s'ébrouer sur le seuil, secouer son ciré ruisselant. Un claquement de sabots. Puis une grosse voix résonne dans la pièce d'en face, mêlée au rire de la servante qui sonne avec une gaieté communicative. Quand la porte s'ouvre, on aperçoit, à la jaune lueur d'une lampe suspendue, et dans un nuage de fumée de tabac, des flacons multicolores rangés sur des planches au long du mur.

Par ces temps noirs d'hiver, il faut bien se mettre un peu de soleil dans le gosier ! Longtemps, remontée dans ma chambre, j'entends en bas, — parmi les cris forcenés de la tempête qui cogne à mes volets, se coule, hurlante, par le trou de la cheminée — j'entends des voix rudes qui rient très fort, des chansons de marins, et cette joie éclatante de la petite bonne qui fait plus affreusement angoissé, par contraste, le gémissement sans fin du vent qui souffre dans la nuit.

Il s'est plaint jusqu'au matin. J'ai perçu ses cris au fond de mon sommeil, et ses gestes furibonds de géant des ténèbres qui se débat dans une torture sans nom.

Il avait dû se faufiler dans le grenier, au-dessus de ma chambre, par une fente de lucarne, et faire battre je ne sais quoi dans les poutres, qui menait un bruit de pattes galopantes, car je me suis éveillée un moment en sursaut, croyant qu'une armée de rats s'ébattait autour de mon lit.

A l'aube grise et mouillée, je suis descendue pour trouver mes deux compagnons qui prenaient leur café dans la salle à manger. Celui qui venait de quitter le poste rendait compte à son camarade de l'activité de la nuit.

« Reçu trois S.O.S. Un navire désemparé au large des îles Normandes. Un cargo anglais qui a une avarie de machine. A trente milles au nord d'Ouessant, dans le courant du Florus, un gros voilier de pêche a engagé. On a cru qu'il faudrait faire sortir le canot de sauvetage ; mais l'« Iroise », que j'ai prévenue tout de suite, est arrivée de Brest à temps pour le sauver. »

Quels drames se sont joués cette nuit, dans la tour-

mente qui se démenait au fond de tout ce noir où on l'entendait mugir !

Et je songe à tous ceux qu'on ne sait pas, aux barques qui ne possèdent pas de poste émetteur de T. S. F., et qui ont coulé sans secours, — dont nous verrons les noms dans les journaux, dans quelques jours, quand viendra le courrier.

La violence du vent s'est peut-être accrue encore. Il écrase contre la vitre de gros paquets de pluie qui brouillent la vision, noient dans une buée le coin de lande jaune où l'herbe pourrit sous les flaques.

Quand je mets le pied sur le seuil de l'hôtel, je crois tout d'abord que l'ouragan va m'emporter. Il me saisit avec une telle vigueur que j'ai l'impression tout d'un coup de n'avoir plus aucun poids, et que je m'en vais flotter au gré des grandes vagues d'air qui girent, voltent, remuent en masses invisibles et puissantes tout autour de moi.

Cependant, je reprends mon équilibre, et me voici sur le chemin de Pern, marchant debout au vent.

C'est une marche lente et dure. J'ai mis trois heures, ce matin-là, à couvrir les trois kilomètres qui séparent Lampaul de la pointe extrême de l'île. Chaque pas était une bataille contre l'ouragan. Il fallait avancer tête baissée, pour éviter les piqûres douloureuses de la pluie, transformée par sa force énorme de propulsion en fines pointes pénétrantes.

Et toujours ce corps à corps furieux avec le vent.

Il semble moins insaisissable, moins mystérieusement hostile à présent que ces trombes d'eau qu'il manœuvre dessinent sa direction et mesurent sa force. Plus encore que sa colère, j'éprouve maintenant son immense détresse. Quelle souffrance intime le déchire, ce grand

vent désolé, pour qu'il courre ainsi par la lande, en bonds désordonnés, et se torde, et se lamente à grands cris ? Je fais halte derrière chaque pierre, pour reprendre haleine, et je l'écoute. Sa voix est douloureuse, et profonde, avec des notes sifflantes qui marquent un paroxysme, et qui font mal jusqu'au fond des entrailles.

Est-ce cette infinie lamentation, ou la pluie, ou les pendantes nuées du ciel arrachées par lambeaux, qui font si désespérément triste la lande où je suis seule ? Toute seule avec les moulins aux ailes décharnées, les pierres géantes, étrangement immobiles dans tout ce remuement du vent et des eaux flagellées, et qui opposent leur impassibilité minérale, leur force paisible de grandes bêtes figées au courroux acharné des éléments.

Quand je parviens à m'approcher un peu de la côte, de grandes volées d'embruns s'abattent en crépitant sur mes épaules. J'ai les oreilles, le nez pleins de sel. Les yeux me brûlent. Et en même temps que la poussière d'eau pleuvent quelquefois des petits cailloux, des coquillages minuscules qui luisent tout roses sur le gazon, dans l'éclat de leur nacre neuve.

J'aperçois de temps en temps, l'espace d'un éclair, quand deux nuées s'écartent, un bouillonnement gigantesque là où est la mer, une vapeur dense qui s'efferve au-dessus d'une cuve fantastique et qui n'a pas de limites.

Une dernière heure de marche rampante, sur le gazon où il a neigé de l'écume, pour échapper à l'emprise du vent, que je ne puis plus affronter debout. Et j'atteins, à quelques mètres de l'extrême pointe de Pern, la Villa des Tempêtes, où je vais essayer de trouver abri<sup>1</sup>.

1. Les récents travaux du phare de Nividic ont un peu modifié l'aspect de cette pointe de Pern. Un chemin caillouteux mène,

Un abri bien précaire. Car cette ruine ouverte à tous les vents laisse entrer les bourrasques de toutes parts. Elle subsiste — solide encore, résistant de son massif cube de béton aux assauts des tourmentes — d'une construction jadis destinée à loger la trompe à vapeur qui fonctionnait en cas de brume, pour signaler les écueils aux navires que n'atteignait plus la lueur aveuglée des phares.

Mais depuis trente ans, la trompe ayant été remplacée par une sirène à air comprimé, installée à la galerie supérieure du phare de Creac'h, la bâtisse de ciment a été abandonnée. Et après avoir servi quelque temps d'habitation au romancier allemand Bernhard Kellermann, qui fit un séjour de deux années dans l'île et y écrivit son livre « La Mer », elle s'en va maintenant par petits morceaux ; lentement, car elle est bâtie comme les rochers de la côte, à l'épreuve des intempéries. Elle fait encore figure de bastion, avec ses ouvertures béantes où furent autrefois une porte et des fenêtres.

Je m'y tasse dans un coin, parmi des petits monticules de guano, les genoux au menton, pour concentrer un peu de chaleur.

Partout, dans les deux pièces désolées, trouées de brèches, balayées de courants d'air en tourbillons, l'haleine aride de la mer pénètre, avec des queues d'embruns et de pluie qui vont s'écraser sur la chaux écaillée des parois constellées d'inscriptions. Et des souffles mouillés courent en rond, vont fureter dans les coins, se mettent à piauler et geindre dans le vacarme qui

à travers la lande, jusqu'à cette bâtisse neuve qu'on a construite à côté de la Villa des Tempêtes, et d'où part le téléphérique qui relie le phare à l'île d'Ouessant.

gronde autour des murs, et me cornent aux oreilles leur plainte obstinée, — qui ne finira donc jamais ?...

Comment échapper à l'obsession de cette détresse, à cette désespérance établie au cœur des choses, et qui vous gagne, vous ronge l'âme, effrite peu à peu toute résistance intérieure ?

Je plonge, avec ma maison de roc troué, dans une nuée profonde comme l'océan, où l'on voit courir, par l'ouverture des fenêtres, des masses molletonneuses plus épaisses, des rubans tordus de pluie, des chevelures incolores d'écume fondante qui s'emmêlent et s'envolent par lambeaux.

Le rideau se déchire par intervalles. Et la mer apparaît dans une morne ambiance. La mer ! Un abîme chaotique, et qui n'a pas de nom. Cela bout ; cela fume ; cela saute et bondit, tout blanc, en des tranches folles. Des colonnes verdâtres montent droit dans le ciel, puis s'étirent avec des contournements de bête rampante, et éclatent subitement en grandes gerbes de mousse, comme si une bombe explosait dans leur sein. Devant les récifs de la pointe, couleur de basane, et tout sonores de cascades quand un reflux les découvre, se lève le luisant vert d'une lame, très haute, et qui s'exagère dans cette immensité fumante, prend les proportions d'une montagne, à la texture tremblante, qui va tout de suite crouler.

Puis, l'eau pulvérisée embrume tout à nouveau. Plus rien que des ondées, des vagues d'embruns, des bondissements fous de forces invisibles. Et cette clameur qui ne cesse pas ! Énorme, comme si le monde entier la poussait vers le ciel obscurci de colère. Scandée puissamment par les coups de canon, qui font trembler le sol, du ressac furieux tonnant dans les rochers.

Et tout d'un coup, perçant le tumulte, le cri moqueur d'un courlis, caché par les nuages, me fait sur-sauter, tant il ressemble bizarrement à un rire humain.

Je suis revenue par Creac'h, pour me reposer un instant chez le gardien du phare.

Une vieille femme me reçoit : la mère du gardien. Jamais je n'ai vu un visage plus sillonné de rides. On aurait dit qu'elles étaient plissées au petit fer. Et brunes, comme du vieux chêne enfumé. Avec son corps ratatiné et sa peau tout en fronces, on lui donnerait au moins cent ans.

Elle me conte des souvenirs de tempêtes, — tandis que je me sèche les pieds dans la cheminée, — avec sa vieille voix chevrotante qui a des inflexions chantées propres au parler de l'île.

Dieu sait qu'elle en a vu, des tourmentes !

Les plus terribles peut-être furent celles, récentes encore, qui se succédèrent presque sans interruption pendant l'hiver de 1928-29.

« La moitié des toitures de l'île ont été arrachées », me dit l'aïeule, qui frémit au ressouvenir de ces nuits d'horreur. « Ah ! Madame, cela vente dur aujourd'hui ; mais vous n'avez rien vu... »

» Je me rappelle une nuit où le vent faisait tant de bruit que j'ai eu peur. Je me suis levée. A travers un trou des volets, j'ai vu le phare qui bougeait. Il se penchait à droite, à gauche, et on voyait sa grosse lanterne se balancer dans le ciel, comme un fanal qu'on aurait suspendu à la boule d'un mât.

» Mon sang n'a fait qu'un tour. J'avais mon plus jeune gars, à ce temps-là, qui était dans le phare de la Jument.

» Sûr, je me suis dit, la Jument est tombée dans la mer.

» Alors j'ai voulu sortir, pour voir si son feu brûlait toujours, au large des rochers de Pern.

» Ah ma Doué ! Je ne suis pas grosse. Le vent m'a prise comme une plume, à peine j'avais ouvert la porte. Il m'a enlevée, écrasée là contre le mur de la maison. C'est mon fils qui m'a retrouvée le matin, sans connaissance, dans une flaque de sang...

» Il faut être bâti comme on l'est chez nous, avec des morceaux de rocher, pour en avoir réchappé ! »

Pourquoi le vent et la mer nous parlent-ils si chaud dans l'âme ? Et que peut-il y avoir de charme étrange dans le mouvant infini de leur être pour nous attacher ainsi, dominés, fascinés, toute la vie bouillante au cœur, sur une île nue que hante leur seule présence, énorme et surhumaine ?

Cette angoisse des éléments qu'exhale la nuit d'hiver livrée à la tourmente, elle m'attire, elle me prend. Inquiétude poignante, dont la morsure, au fond de nous-mêmes, serait insupportable si nous n'éprouvions cette sorte d'exaltation que donne à notre être l'expression trouvée dans les choses et grandie à leur échelle, de nos sentiments les plus profonds et les plus inexprimables.

La voix en nous qui appelle, qui « crie dans le désert », qui parmi le vain remuement de nos activités, toujours déçue et toujours exigeante, réclame « autre chose » que ce que celles-ci peuvent nous donner ; cette voix qui cherche, dont j'ai senti souvent les accents silencieux au secret de mon cœur, elle me parle tout haut ce soir, à grandes clameurs qui font vibrer la fenêtre. Elle a pris forme du vent qui passe. Et son timbre vous mord l'âme, tout tendu de souffrance, exaspéré d'un désir que rien ne peut apaiser. Oh ! le vent qui rôde en quête de cet inaccessible

dont l'intime possession guérirait son tourment, mais qui ne le trouve pas, qui ne le trouvera jamais, condamné par la durée des temps, — comme si pesait sur lui quelque inéluctable malédiction, — à cette poursuite effrénée, ardente et vaine, et si désespérée !

Et cette démente furieuse de la mer, qui me fait mal ce soir, — de la mer qui crie dans les ténèbres, qu'on entend vagir et hurler, avec des spasmes d'indicible souffrance, des plaintes creuses mêlées au déchirant appel de l'ouragan, de brusques éclats, comme d'un dieu courroucé qui manierait la foudre, et dont l'écho fait frissonner, répercuté sans fin par la foule obscure des rochers qu'on devine, géants, dans les profondeurs d'ombre !

Je vous emporte au fond de moi, accents tragiques de la nature jetée aux forces de destruction ; — voix de la nuit qui prêtez un visage à ma propre angoisse, qui la faites plus frémissante et désolée, adoucie pourtant d'être enveloppée dans les grands plis de cette âme du monde que je sens, dans sa détresse, compréhensive comme une amie.

## TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE MGR BAUDRILLART. . . . .	v
-------------------------------------	---

### PREMIÈRE PARTIE

#### L'ÉTÉ

CHAPITRE I — La Traversée. . . . .	3
— II. — Une capitale en miniature. — Solitude de Pern . . . . .	26
— III. — Vers le Stiff . . . . .	46
— IV. — Un Cimetière de marins. . . . .	57

### DEUXIÈME PARTIE

#### L'HIVER

CHAPITRE I. — Vent d'Est . . . . .	69
— II. — Une famille ouessantine . . . . .	92
— III. — Persistance du Vent d'Est . . . . .	108
— IV. — Clair de Lune . . . . .	119
— V. — Vieilles Légendes. . . . .	132
— VI. — Au Péril de la Mer . . . . .	152
— VII. — Terre d'Abandon . . . . .	170
— VIII. — Tempêtes de Surott. . . . .	180

## LES LIVRES DE NATURE

Collection dirigée par Jacques Delamain

ERNEST THOMPSON-SETON

### LA VIE DES BÊTES POURCHASSÉES

« ...Volume dépassant singulièrement, par sa vérité comme par son émotion, les fantaisies anthropomorphiques de Kipling... »

(FERNAND VANDEREM.)

STEWART-EDWARD WHITE

### LA FORÊT

« Volume inégalable, qui n'a pas d'équivalent chez nous. »

(JEAN DE PIERREFEU.)

JACQUES DELAMAIN

### POURQUOI LES OISEAUX CHANTENT

(Couronné par l'Académie Française)

Préface de J. et J. Tharaud

« Beau livre, tout éclatant de plumages, tout irisé de gorges et d'ailes et où le monde de l'air se montre à nos yeux dans toute la profondeur et le mystère de son âme. »

(JOSEPH DELTEIL.)

FÉLIX SALTEN

### BAMBI LE CHEVREUIL

Dessins de Camus

« Ce livre fait vivre la forêt, entendre le cri des bêtes, saisir sur le vif leurs gestes et leurs habitudes. »

(CLAUDE DENNY.)

W.-H. HUDSON

### UN FLANEUR EN PATAGONIE

« Un livre magnifique. »

(MAURICE CONSTANTIN-WEYER.)

C.-G.-D. ROBERTS

### VOISINS MYSTÉRIEUX

« Ces tragédies que nous ignorons revêtent une grandeur humaine. »

(HENRI JAGOT.)

ANDRÉE MARTIGNON

### UN PROMENEUR A PIED

« On a l'impression de boire un grand coup d'air pur. »

(HENRI CHAMPLY.)

MAURICE CONSTANTIN-WEYER (*Prix Goncourt 1928.*)

### CLAIRIÈRE

« Toute la poésie farouche des terres exubérantes du nouveau monde. »

(JEAN DE PIERREFEU.)

LOUIS ROULE

### LA VIE DES RIVIÈRES

« J'aime cette description du monde tel que le peuvent observer les poissons, et de ces curieuses amours à distance qui sont les fleurs. »

(ANDRÉ MAUROIS.)

A.-A. PIENAAR

### HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE LIONS

« Inimitable biographie de quelques-uns des grands premiers rôles de la brousse. »

(RENÉ MARAN.)

W.-H. HUDSON

### LE NATURALISTE A LA PLATA

« Hudson écrit comme l'herbe pousse. »

(JOSEPH CONRAD.)

HENRY WILLIAMSON

### TARKA LA LOUTRE

« Un livre admirable, extraordinaire. »

(JOHN GALSWORTHY.)

FRÉDÉRIC SCHNACK

### LA VIE DES PAPILLONS

(Grand Prix de l'Académie de Berlin)

« Cette rare synthèse de science et de poésie. »

(J.-BERNARD LASSERRE.)

ANDRÉE MARTIGNON

### MONTAGNE

(Prix du Touring-Club 1931)

« ...Fruit de vingt années de courses passionnées, d'excursions et de vagabondages à travers les solitudes sauvages des Pyrénées. »

(JEAN NESMY.)

ANDRÉAS HAUKLAND

### LA SAGA DE L'ÉLAN

« Admirables et brefs poèmes en prose sur la solitude, la tempête, la crainte de la mort prochaine, dans les régions glacées de Norvège. »

HENRI DALMON

FONTAINEBLEAU, antique forêt de Bierre

« La forêt est là, passionnante de vie, de vie cachée, inconnue, celle que seuls pourront révéler les savants et ceux qui ont l'amour farouche des bois. »

(MARIUS ARY LEBLOND.)

ALOYSIUS HORN

TRADER HORN

(La Côte d'Ivoire aux temps héroïques)

« Rien de plus savoureux et de mieux rempli de sagesse originale n'a traversé mon chemin depuis des années. »

(JOHN GALSWORTHY.)

W.-D. HUBBARD

BONG'KWÉ

(Histoire d'un Buffle)

Récit simple, vigoureux, passionnant, de la vie d'une des bêtes les plus redoutables des sites sauvages de l'Afrique.

C.-G.-D. ROBERTS

GOUPIL LE ROUGE

« Chanson de geste, colorée, palpitante, magnifique. »

(GEORGES AURIOL.)

JACQUES DELAMAIN

LES JOURS ET LES NUITS DES OISEAUX

« Une promenade pour tous les temps dans la solitude où vit le peuple ailé. »

(HENRY BIDOU.)

JEANNE BEMER-SAUVAN

LA MYSTIQUE DE LA FERME

(Préface de Jacques Delamain)

« Un miracle heureux dans le cours de notre vie littéraire. »

(ANDRÉ DELACOURT.)

JEAN ROSTAND

LA VIE DES CRAPAUDS

« Etude passionnante en vérité, car le crapaud est méconnu et mal connu. Etude sérieuse et souriante qui atteint par moment à un certain lyrisme. »

(Aux Ecoutes.)

CILETTE OFAIRE

LE SAN LUCA

(Par Canaux et Rivières)

« Une poésie, une magie calme et patiente. »

(LES TREIZE.)

TONY BURNAND

EN PÊCHANT LA TRUITE

(Préface de Maurice Constantin-Weyer)

« ...Le charme de l'eau qui court, le plaisir des rives et des bords incertains... Et voilà pourquoi ce livre m'a paru tout simplement délicieux, autant qu'une truite du Gave de 300 grammes. »

(FORTUNAT STROWSKI.)

KAREL CAPEK

L'ANNÉE DU JARDINIER

« Une des choses les plus exquis que l'on puisse imaginer. »

(HENRI JAGOT.)

WILLIAM BEEBE

DANS LA JUNGLE DE GUYANE

« ...Comme une fenêtre subitement ouverte sur une lumineuse et profonde splendeur. »

(RENÉ BARTHE.)

JEAN DE BOSSCHÈRE

LES PAONS et autres merveilles

(Préface de Jacques Delamain)

« Une œuvre où un grand styliste et un poète viennent mettre leurs prestiges au service de l'ami passionné de la nature. »

(J.-BERNARD LASSERRE.)

W. N. KAZEEFF

L'OURS BRUN, ROI DE LA FORÊT

(avec 8 illustrations)

« W. N. Kazeeff parle de son sujet d'une manière vivante et attachante. Il le traite avec autant de savoir très sûr que de passion, rectifiant forces légendes... »

(PIERRE CHARDON.)

D<sup>r</sup> G. GAUBERT

UN CANOE PASSE

(Préface de Jacques Delamain)  
(avec 8 illustrations)

« Toute la poésie incomparable du silence et des eaux courantes. »

(GUY VANHOR.)

LUIS TRENKER

LES COMPAGNONS DE L'ALPÈ

(avec 8 illustrations)

« Trenker est un guide sûr, à la corde duquel vous pouvez vous accrocher, un Tyrolien pour qui les Dolomites n'ont pas de secret et par-dessus le marché un narrateur joyal... »

Un livre réconfortant comme une bouffée d'ozone. »

(GEORGES AURIOL.)

GASTON CHÉRAU, de l'Académie Goncourt.

CHASSES ET PLEIN AIR EN FRANCE

« Je ne suis pas chasseur et cependant j'ai lu avec délices le volume sur la chasse que Gaston Chéreau vient de publier.. »

(LÉON DAUDET.)

« Comme il enchantera ceux qui aiment la nature! »

(FRANCIS DE MIOMANDRE.)

*Vient de paraître*

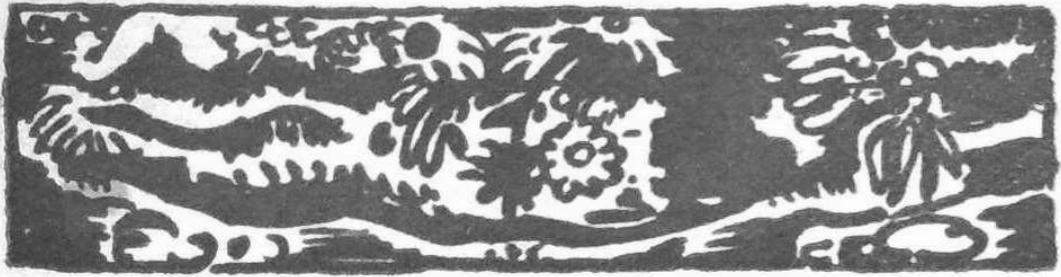
L'ANTHOLOGIE DES BÊTES

*recueillie par Albert Constant.*

« Un recueil unique où voisinent, de Buffon à Duhamel, tous les écrivains qui aiment et comprennent la Nature et les Bêtes. »

---

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 14 MAI 1935 PAR  
EMMANUEL GREVIN et FILS  
A LAGNY-SUR-MARNE



## LES LIVRES DE NATURE

*publiés sous la direction de Jacques DELAMAIN*

### ***Derniers ouvrages parus :***

35. OUESSANT, par Yvonne PAGNIEZ, 15 fr.
36. LE FLANEUR SOUS LA TENTE, par M. CONSTANTIN-WEYER, 18 fr.
37. LE SINGE ET L'ENFANT, par W. N. et L.-A. KELLOG, 15 fr.
38. GROS GIBIER, par Paul SUZOR, 15 fr.
39. EN CAMPANT SUR L'ALPE, par Maria JALEK, 15 fr.
40. L'EMPIRE DES SERPENTS, par CARNOCHAN et ADAMSON, 18 fr.
41. DES CAUSSES A L'AUBRAC, par Claire CHARLES-GÉNIAUX, 18 fr.
42. LA VIE AGITÉE DES EAUX DORMANTES, par Georges BARBARIN, 18 fr.
43. LES ARAIGNÉES, par Lucien BERLAND, 18 fr.
44. BELLE FRANCE, par Charles SILVESTRE, 18 fr.
45. LES BÊTES CHEZ ELLES, par Andrée MARTIGNON, 18 fr.
46. PLAISIR DES MÉTÉORES, par Marie GEVERS, 18 fr.
47. CURIOSITÉS AQUATIQUES, par Jules SAGERET, 18 fr.
48. PÊCHES DE PARTOUT ET D'AILLEURS, par Tony BURNAND, 18 fr.
49. LES GUÊPES, par Lucien BERLAND, 18 fr.

